MÉMOIRES

INÉDITS

DE LAMARTINE

Cette édition est publiée par les soins de la Société propriétaire des Œuvres de M. de Lamartine.

Corbeil, typ. et stér. de Crété fils.

MÉMOIRES

INÉDITS

DE LAMARTINE

1790 — 1815

PARIS

HACHETTE ET C[ie] — FURNE, JOUVET ET C[ie] — PAGNERRE

ÉDITEURS

MDCCCLXX

PRÉFACE

Ces *Mémoires* comprennent les vingt-cinq premières années de M. de Lamartine. C'est le commencement d'une histoire de sa vie, dans laquelle il se proposait de fondre les récits déjà publiés par lui sur sa jeunesse et sur sa vie politique. Le temps lui a manqué pour la mener plus loin. Nous en publions la partie achevée, qui contient des détails tout nouveaux et pleins d'intérêt. M. de Lamartine y parle avec suite pour la première fois de son enfance, que, jusqu'à cette dernière confidence, il semblait avoir voulu plutôt laisser dans l'ombre. « Il n'y « a point de gloire dans un berceau, » disait-il.

Non, sans doute ; mais lorsque dans ce berceau dort un génie prédestiné, on aime à y chercher les présages de la gloire.

M. de Lamartine écrivait ces *Mémoires inédits* à cet âge où nos plus lointains souvenirs deviennent les plus présents et ont pour nous le plus d'attrait. De là cette fraîcheur qu'on respire dans ces pages, tombées cependant d'une main fatiguée, pleine de travaux et de jours. On dirait qu'un rayon du matin les colore; à peine y aperçoit-on la trace des chagrins qui ont accablé la fin d'une grande vie. Si le génie poétique y brille d'un moins vif éclat que dans *Raphaël* ou dans les *Confidences*, en revanche la grâce, l'enjouement, et ce qu'on pourrait appeler une bonhomie supérieure, y répandent un charme particulier, plus intime et plus pénétrant. L'homme s'y révèle mieux dans l'abandon de l'écrivain ; on y sent, dans la vérité des sentiments, la fidélité des souvenirs ; l'imagination semble ne s'être

repliée que pour laisser ici plus de place à la mémoire, dans cet automne de la vie où, pour emprunter une image au poëte lui-même, « les feuilles tombent sur les racines. »

Là est pour nous le véritable intérêt de ce livre. L'homme politique, le grand écrivain populaire ont achevé leur rôle dont le siècle a été rempli ; on ne les voit plus que de loin illuminer d'un reflet de gloire la retraite du poëte et ses souvenirs. Ce qui reste de Lamartine, au soir d'une vie si pleine de pensée et d'action, et ce qui paraît ici, c'est l'homme lui-même : le Lamartine originel, tel que l'avaient fait avant son génie ses qualités de race et son éducation première, la nature de son pays et les traditions de sa famille ; tel qu'on le retrouvait et qu'il se retrouvait chez lui à Monceau ou à Saint-Point, revivant ses souvenirs et les racontant parfois, d'une lèvre souriante et d'un cœur ému, au cercle d'amis qui l'entourait. Ceux qui l'ont entendu croiront l'entendre encore. Ils le rever-

ront en esprit, assis à son foyer ou sous les arbres de son jardin, parlant du passé comme un vieillard d'Homère, ou comme un immortel qui se plaît à remonter le cours du temps sans se soucier de sa fuite. Ceux qui ne l'ont pas vu dans l'intimité apprendront à connaître un Lamartine familier ; gentilhomme campagnard, agriculteur et vigneron, comme il nous peint son père ; ayant gardé, à travers les vicissitudes, les gloires et les orages de sa vie, l'amour du sol natal, le culte du foyer, les affections et les respects de sa jeunesse. C'est le fond de sa nature qui reparaît vivant dans ces Mémoires. Lamartine a rempli de son génie tous ses livres : il n'a mis nulle part autant de son cœur.

Les éditeurs n'ont cru devoir faire au manuscrit qu'un très-petit nombre de corrections, qui s'offraient pour ainsi dire d'elles-mêmes, et que l'auteur n'eût pas manqué de faire s'il eût revu son ouvrage. Ils auraient craint d'alté-

rer par des changements, même légers, la marque individuelle qui paraît jusque dans les distractions et les défaillances du maître. La gloire de Lamartine est au-dessus de ces négligences : elle ne saurait souffrir du respect inspiré à ses éditeurs par ce dernier vestige de ses sentiments et de ses pensées.

L. DE RONCHAUD

LIVRE PREMIER

MÉMOIRES

DE

LAMARTINE

I

Penser, c'est vivre ; se souvenir, c'est revivre : voilà pourquoi je me décide enfin à écrire mes mémoires. Je ne le fais point par orgueil, comme J.-J. Rousseau, ce fou de génie ; je ne le fais point par humilité, comme saint Augustin, ce fou du ciel. Je ne me crois ni le premier ni le dernier des hommes, je me crois simplement ce que Dieu m'a fait : un homme ordinaire et alternatif, jeté par la Providence dans le monde, un peu supérieur au vulgaire, perfectionné par ma famille vertueuse, pure, noble, de cette noblesse qui ne se glorifie pas, mais qui se répand ; perverti ensuite, mais jamais

jusqu'au cœur, par l'immersion dans une jeunesse légère et corrompue, dont le contact malsain donne le frisson à l'âme ; puis ramené et mûri par l'âge, pour faire tant bien que mal mon œuvre d'homme ici-bas ; me souvenant de mon père pour l'honneur, de ma mère pour la piété, et vieillissant avec résignation, soumis au jugement des hommes, en attendant avec confiance celui de mon Créateur. Voilà tout. Qu'il me pardonne. Je ne lui demande que sa justice ; sa justice n'est que du pardon.

II

Quant à l'intérêt que ces mémoires pourraient avoir au point de vue littéraire ou politique, je ne me l'exagère pas non plus ; mais voici sur quoi je me fonde pour croire qu'ils en auront assez pour se faire pardonner.

Je suis né en pleine révolution française, temps de passion, de folie, de fureur des partis. Mes plus anciens souvenirs me reportent à un père emprisonné, à une mère captive dans sa maison solitaire, sous la garde de l'armée révolutionnaire ; aux chants de la *Marseillaise* et du *Ça ira* dans les rues, ré-

pondant aux angoisses des familles ; aux coups sourds de l'instrument du supplice sur nos places publiques ; à la marche des soldats effarés sur nos routes. Je chantais moi-même ce que j'entendais chanter, écho inintelligent du monde où je venais de naître en pleurant et en souriant à la fois. Ma mère me regardait avec tristesse. Un jour les soldats l'emportèrent sur les démagogues, on balaya la guillotine, on rendit de l'air à ma famille. Nous allâmes nous abriter humblement au milieu des braves paysans, à la campagne. Peu à peu la sécurité des proscrits nous enveloppa, de charmantes sœurs vinrent, d'année en année, comme fleurir la maison, des domestiques fidèles la vivifièrent; je grandis au milieu et au niveau des laboureurs.

Ma mère m'apprit le nom de cet être mystérieux et divin qui est la justice, la puissance et la providence. Cette découverte me causa une grande joie; je sentis une base à mes pensées, je crus et je priai. Mon cœur s'ouvrit, l'homme germa en moi, l'enfant mûrit. Puis, les colléges m'enlevèrent, avec leurs mains dures, à la tendresse tiède de la maison domestique. Je m'y endurcis ; j'en sortis transformé,

mais non amélioré. Je fus un esprit errant, un je ne sais quoi vagabond dans ses pensées, sorte de feu follet, flottant sur les fleurs inconnues de la jeunesse. Les révolutions commencent, je les saluai comme le mystère de l'avenir. J'entrai dans l'armée; j'aimais les Bourbons et je brûlais de les servir. Mais la paix me lassa bientôt. Napoléon revient, la gloire fait violence à la liberté. J'accompagnai les princes jusqu'aux frontières de la France, mais je me refusai à les franchir ; j'appartenais à mon pays par le droit de la terre. Waterloo saigne; le 20 mars est vengé, les Bourbons reviennent. Je rentrai dans leur garde, par honneur et par fidélité. J'en sortis peu de mois après; je ne pouvais supporter cette discipline sans grandeur. Je redevins nomade et voyageur. Les voyages trompent le désœuvrement et amusent le cœur. Je menai la vie d'oisiveté et d'amour pendant quelques années; je devins triste comme le remords. J'entrai dans la diplomatie, pour laquelle je me sentais fait. Je me mariai à une femme accomplie, qui me ramena aux sentiments domestiques, je fus calme et heureux.

La Révolution de 1830, qui chasse les princes

de la branche aînée, m'engage à m'exiler avec eux, malgré les instances de la maison d'Orléans, que je voulais bien respecter, mais que je ne voulais pas servir. Je partis pour l'Orient, et j'y promenai deux ans mon inquiétude dans la Turquie, dans l'Archipel, dans le Taurus, dans la Terre sainte, dans la Syrie, dans le Liban. Je revins. Ma réputation avait grandi à mon insu durant mon absence. En arrivant, je me trouvai nommé député. Je me retirai des partis et des passions, je me consacrai au bien permanent du pays, renonçant aux applaudissements pour avoir l'estime. Je la conquis péniblement. Quelques succès littéraires y ajoutèrent un modeste éclat. Après dix ans, les passions l'emportent; les hommes de mérite et de talent, qui avaient fait de leurs mains la Révolution de 1830 et le gouvernement du duc d'Orléans, se coalisent contre leur propre ouvrage. Je marchai énergiquement contre eux, mais je refusai tout autre rôle que celui de les combattre et de les renverser; je ne voulais pas qu'on pût attribuer mon indignation à un autre sentiment que la probité. Je répudiai les manœuvres et les banquets révolutionnaires, je luttai à la fois contre les coalisés et contre les royalistes

excessifs de 1830. Le pays me comprend ; le roi m'appelle et me sollicite. Je fus respectueux, mais inébranlable; je ne voulais qu'un rôle de volontaire, tout au pays, rien à moi. Les esprits se troublent, les émeutes se succèdent, les ministres s'égarent, les coalisés se débandent, le roi perd son sang-froid, le peuple bouillonne ; la révolution, à laquelle je restai entièrement étranger, s'accomplit. Je n'y parus qu'aux dernières heures, quand le roi était en fuite ; j'y parus comme le destin, pour la prononcer et la contenir. On a dit, on a écrit que c'était telle ou telle faction ou société secrète qui l'avait faite. Ce n'est pas vrai. J'en appelle à cent mille témoins oculaires. Non, je ne m'en défends pas ; c'est moi seul qui ai improvisé la république ; et, à moins d'approuver l'anarchie, qu'y avait-il à cette heure à faire? Je le demande à la France entière. C'était hardi, mais c'était nécessaire ; le reste était une continuation et une aggravation de l'anarchie. *Felix culpa!* La république proclamée, j'y trouvai la force de la modérer. La France fut admirable. Quatre mois, nous gouvernâmes sans gouvernement et en pleine tempête. Tout changea ensuite. Je renonçai à ce qu'on m'offrait, et je rentrai dans

ma modestie. Je n'eus point la vanité de prétendre à ce que ma naissance et mon talent ne m'offraient pas. Je me remis volontairement à ma place; je subis sans me plaindre quinze ans de reproches très-injustes et d'infortune sous laquelle je succombe. Je travaillai et je travaille encore.

Ces péripéties peuvent intéresser des lecteurs. Je les écris de bonne foi. Dieu me soit en aide!

III

Je suis né à Mâcon, jolie ville de la basse Bourgogne, en 1790. Mon grand-père y tenait un rang distingué. C'était un beau vieillard, avancé en âge, qui ne songeait qu'aux agréments de la société. Il avait servi longtemps dans la cavalerie pendant sa jeunesse, sans s'élever au delà du grade de capitaine, qui était alors celui des gentilshommes de nos provinces. Il était riche. Ses principales terres étaient en Bourgogne; aux environs de Mâcon : Péronne, Champagne, Monceau, Milly; Ursy, près de Dijon ; en Franche-Comté, pays de sa femme, les belles possessions antiques et seigneu-

riales situées près de Saint-Claude ; la forêt du Fresnoy, dont les sapins montaient de Saint-Claude à Saint-Cergues, qui vaudrait aujourd'hui plusieurs millions, et que j'ai vu vendre, dans ma première enfance, une soixantaine de mille francs, à un ancien fermier, par dégoût de quelques lieues de distance pour aller l'administrer ; la terre de Villars, qu'il donna à une de mes tantes ; celle des Amorandes, avec les ruines d'un vieux château délabré ; des biens à Poligny, et enfin les belles usines de Morez, fondées et administrées par lui-même. Il n'allait que rarement visiter ces terres négligées ; son habitation principale dans le Mâconnais était le château de Monceau, dont nous ne savons pas quelle a été l'origine dans la famille, que j'ai beaucoup agrandi, et que je possède encore aujourd'hui. Monceau était alors une élégante habitation de campagne, sur la route de Cluny, avec une apparence assez splendide, des terrasses, des jardins, des salles de verdure et une multitude de granges, avec des maisons de vignerons qui lui donnaient l'aspect de l'opulence. Je défends ce reste de la fortune de mes aïeux de toutes mes forces et de toutes mes dettes, pour mourir au

moins où mes pères sont morts. Il y avait, du temps de mon grand-père, à Monceau, de gros vignobles, de grandes maisons, avec des plantations de vers à soie, une jolie salle de spectacle où l'on jouait la comédie, de larges salons pleins de visiteurs, et des écuries garnies de chevaux pour les maîtres et pour les étrangers. C'était son séjour d'été. La vue est majestueuse. Après une longue avenue et une longue plaine de vignes, l'œil traverse la grande route et s'égare sur une vallée transversale, où s'élèvent çà et là quelques fumées de bergers.

Mon grand-père, remis en liberté dans sa maison de Mâcon, cessa d'aller à Monceau. L'âge et les soucis le retenaient dans son hôtel avec sa femme, ses fils et ses filles. Tout était devenu sombre dans la maison. Le soir, quelques vieux habitués, quelques parents âgés, quelques abbés retirés, se glissaient encore à pas comptés dans les corridors mal éclairés, et venaient presque en silence prendre place aux tables de jeu du salon. La révolution n'interrompait pas le boston ou le whist. On jouait tout bas; puis, les parties finies, chacun allumait sa lanterne de papier et s'en allait, dans les petites ruelles du voisinage, regagner son humble foyer et

se coucher sans bruit, de peur que ce qui ne devait plus faire penser à soi ne réveillât les voisins jaloux.

Voici comment se composait l'hôtel Lamartine alors : mon grand-père, ma grand'mère dont il avait eu six enfants; l'aîné de ses fils, homme de mérite, d'esprit, d'étude, emprisonné aussi, quoique légèrement révolutionnaire et estimé des hommes avancés, mais révolutionnaire progressif, juste, modéré, tel que son éducation très-distinguée l'avait fait. Mon grand-père ne pouvait s'accoutumer à ne voir que l'égal de ses autres enfants dans cet aîné de sa race qui aurait dû avoir un jour toute la fortune, et les autres fils ou filles rien, ou presque rien. Ma grand'mère, née à Besançon, ne pouvait surtout s'habituer à l'idée qu'il n'aurait que sa part et que les autres lui *voleraient*, grâce à je ne sais quelle loi civile, son bien. Le second frère, condisciple et ami de M. de La Fayette qui lui avait procuré un canonicat et qui lui avait ménagé un évêché, n'était pas encore revenu des pontons de Rochefort. On l'attendait. Le troisième était le chevalier de Lamartine, mon père, sorti récemment de prison, marié depuis trois ans et à qui mon grand-père avait donné, pour y loger sa femme et ses en-

fants, une petite maison attenante au grand hôtel de famille avec lequel elle communiquait par un long couloir. Trois filles, toutes les trois religieuses ou chanoinesses, mademoiselle de Lamartine, madame de Villars, mademoiselle de Monceau, rentrées dans la maison de leur enfance, soignaient leur père et leur mère avec une tendresse craintive qui obéissait à tout. Il y avait de plus, dans une chambre haute, sur les jardins, aux dernières marches de l'escalier, une vieille bonne tante, sœur de mon grand-père, qu'on appelait madame de Luzy. Elle avait été trente ans supérieure des Ursulines de Mâcon; elle était soignée par une sœur *Nanette*, et vivait joyeuse dans sa retraite, malgré son âge et ses infirmités. Ma bonne me portait tous les jours chez elle. Je ne puis, même à présent, détacher de ces deux femmes mes yeux ni mon cœur. La bonté fascine; les figures naïves d'enfants et de vieillards ont le même charme. C'est de l'enfance toujours, qui va ou qui vient. Chère tante de Luzy, chère sœur Nanette, avant de savoir sentir, je savais vous aimer!

IV

Je vécus quelques mois ainsi. Puis, un jour, j'appris, par les larmes de mes tantes, que ma grand'mère, âgée de quatre-vingts ans, venait de mourir. Mon grand-père, malade à son tour, me fit apporter sur son lit pour me bénir. Il avait fait de jolis vers pour ma naissance; je les ai retrouvés, il y a quelque temps, dans le secrétaire de ma mère. Il m'aimait; il m'embrassa, me donna des bonbons. Ce furent ses adieux. Il mourut au bout de trois ou quatre jours. Je le vois encore; il était beau et gracieux sous sa chevelure blanche; il avait été superbe sous les armes dans sa première jeunesse; en garnison à Lille, sous Louis XV, il avait frappé les yeux de mademoiselle Clairon qui y débutait alors, et en avait été remarqué. J'ai encore vu les restes de ses équipages, tels que sa magnifique argenterie de campagne, bassinoire d'argent, et tout le luxe des jeunes seigneurs du temps. C'était le bivouac de ce règne, qui n'enlevait rien cependant à la bravoure de Fontenoy. Deux de mes oncles y furent

tués par la batterie anglaise. Un autre y fut décoré de la première croix de Saint-Louis.

V

Mon grand-père mort, on commença le partage des terres. Il fut très-long et très-épineux. La loi de l'égalité des partages existait à peine ; les paysans, ces fils de la terre, ne la comprenant pas encore, n'y mettaient pas leur conscience et l'accomplissaient mal. Aucun homme de loi ne fera jamais comprendre à un père de famille qu'il n'est pas le maître de son bien, et qu'il vole ses autres enfants, s'il met dans la main de l'aîné de ses fils une partie de ce qui lui appartient. L'abstraction de l'égalité a de la peine à prévaloir contre la nature.

Mon père fut appelé au partage, mais il ne voulut jamais y consentir. L'habitude du respect, les intentions de mon aïeul étaient chez lui une législation non écrite. Profiter de la loi nouvelle lui eût paru un sacrilége. Il avait d'ailleurs reçu pour dot en se mariant une petite propriété, qu'on appelait la terre de Milly, qui valait un millier d'écus de rente et qui lui suffisait. Il déclara qu'il était con-

tent de cette modique part légitime et qu'il renonçait librement à tout partage. Aussi resta-t-il pauvre et fort aimé de tout le reste de la famille. On distribua, au sort des lots, les autres domaines. Cela donna bien lieu à de longues discussions; cependant tout s'arrangea amicalement. Mon oncle et ma tante aînée, célibataires tous les deux, avaient, indépendamment des biens en Franche-Comté, la terre de Monceau, capitale de la famille en Mâconnais, et le large vignoble de Champagne. Mon oncle l'abbé de Lamartine eut la grande terre d'Ursy, au milieu des bois, dans la Bourgogne, qui avoisinait Dijon. Le château était monumental, les jardins somptueux, la solitude complète. Cela convenait à l'excellent abbé de Lamartine, qui n'avait point voulu, par honneur, répudier son état de prêtre, et qui, fuyant la société par amour de la paix, voulait vivre en sage, sans contester avec personne sur les choses de conviction. J'ai toujours aimé cet oncle, véritable Saint-Évremond de notre famille. Devenu grand, je vécus beaucoup et heureux chez lui. Madame de Villars, la chanoinesse, qui avait fait vœu de pauvreté, s'en fit relever par le pape, et, à la charge de n'être que la distributrice de ses re-

venus, devint propriétaire de la riche terre de Péronne, qu'elle habita pendant les étés. Elle accomplit généreusement ses promesses à l'Église. Elle était assez belle, spirituelle, entendue en affaires, et fut très-utile à mon père.

Mademoiselle de Monceau, personne restée dans une demi-enfance, demeura avec mon père et ma mère : c'était comme un enfant de plus, augmentant d'une pension suffisante l'aisance et la bonne humeur de la maison.

Ces partages faits, chacun commença à prendre possession de son domaine. On garda en commun l'hôtel de Mâcon pour y passer les hivers.

Fatales vicissitudes des choses humaines. Je ne me doutais guère, dans ce nid si bien ordonné, que cette même république, dont je ne comprenais alors ni le mot ni la chose, viendrait, après de longues révolutions auxquelles je devais être étranger, bouleverser tout cela et me chasser, malgré ma belle défense, de ce duvet où je devais mourir. Pourquoi l'homme a-t-il l'instinct de se mêler témérairement aux choses de Dieu?

VI

Je commençais à voir et à comprendre les choses extérieures, quand mon père et ma mère nous amenèrent, toute leur tribu d'enfants, dans une longue file de chariots à bœufs, nous établir à Milly. Notre mère était dans le chariot qui marchait le premier, avec deux petites filles entre ses genoux, une autre à son sein. Une foule de paquets remplissait la carriole. Mon père allait à pied, en chasseur, un fusil dans une main, soutenant de l'autre main la voiture dans les mauvais pas; ses deux chiens tenus en laisse et deux chariots, pleins de femmes de chambre, d'ustensiles, de bagages, suivaient au pas; puis venait la voiture, aussi à bœufs, de mademoiselle de Monceau et de sa vieille femme de chambre. Tout cela formait une longue colonne d'équipages baroques roulant dans la boue. Les aiguillons des bouviers, les gémissements et les regimbements des bœufs, les clameurs épouvantées des femmes, le rire des enfants dans les chars, faisaient un spectacle moitié pittoresque,

moitié touchant. Nous mîmes cinq ou six heures pour arriver laborieusement à Milly.

Milly était alors un pauvre village, bâti en crête sur le sommet d'une colline nue et plantée de vignes maigres, à quelque distance du joli et gros village de Saint-Sorlin, capitale rurale du pays. Quand on a passé ce village, on descend à gauche dans une étroite et profonde vallée, remplie par des prés où paissent des vaches blanches et quelques chèvres noires. Un joli ruisseau, voilé de saules tondus et d'épines, y trace une ligne bleue dans les herbes, pareille aux lignes sinueuses d'un serpent fuyant la poursuite d'un berger. L'eau, maintenant emprisonnée par un petit pont que j'ai fait construire, s'y répandait à cette époque sur des cailloux luisants, qui faisaient clapoter et rejaillir la mince rivière contre les pieds des bœufs et contre les jantes des roues. Cela tenait à la fois du marécage et de la carrière, de la montagne et de la plaine. Quand on avait traversé ce petit vallon, on trouvait un sentier ardu et pierreux, creusé par les sabots des paysans, entre deux vignes; et les bœufs, après avoir soufflé un moment, montaient sous l'aiguillon vers l'église. Ce n'était pas l'église, car il

n'y en avait plus ; ce n'était que le clocher. Ce clocher ressemblait, par sa construction très-ancienne, à une pyramide rustique, percée d'une double grille de pierre, où restait suspendue une grosse cloche, presque toujours immobile. Les petits enfants de Milly en tiraient la corde le matin et le soir, et s'amusaient à faire retentir l'*Angelus*, cette pieuse habitude de leurs pères.

VII

Après avoir contourné, aux environs de l'église, quelques maisons, quelques celliers et quelques granges de vignerons, les bœufs redescendaient à droite et entraient enfin dans une cour ouverte, tout entourée de bâtiments d'exploitation ; puis on s'arrêtait et l'on descendait, au fond de la cour, sur un perron à trois faces, au haut duquel était l'entrée de la maison. La porte tenait de la physionomie d'un donjon qui, se souvenant d'avoir été jadis quelque chose de presque seigneurial, voudrait s'élever aux régions supérieures de la noblesse, mais qui est retenu par des constructions rustiques et lourdes aux régions de la bourgeoi-

sie. C'était bien la figure de Milly, possession très-ancienne dans la famille, mais qui venait, à l'origine, comme chapelle ou comme canonicat, de l'abbaye de Cluny, desservie par un grand-oncle. C'est ainsi qu'elle était entrée comme don de l'Église et restée comme propriété dans notre maison.

VIII

Cette porte, moulée à deux battants, avec une originale élégance, était encadrée entre trois fortes pierres de taille qui la faisaient remarquer : il y avait des pleins et des vides, des gonds et des ornements historiés. Une espèce de fenêtre grillée au-dessus du linteau renfermait une armoirie de famille encore visible ; innocent emblème que la jalousie avait négligé d'effacer.

On entrait de là dans un haut, long et large corridor démeublé ; quelques sacs de farine appuyés contre les murs en étaient les seules décorations, avec quelques cages de colombes et quelques rouleaux d'étoupe de chanvre dévidé. Arrivé au bout du corridor, on trouvait une caisse d'horloge, en

bois de noyer un peu sculpté, qui sonnait gravement l'heure à la maison; puis on tournait à gauche, dans un escalier à peine édifié et encore tout humide, qui menait aux chambres hautes de notre tante, des femmes, des enfants; ou bien l'on entrait à droite dans une vaste salle à manger, qui conduisait dans un grand salon revenant vers la cour, où une alcôve contenait le lit de notre mère. D'un côté, une fenêtre basse ouvrait sur la cour toute pleine de tonneaux, d'instruments de vendange, d'ustensiles de vignoble épars le long des murs, d'animaux domestiques broutant çà et là sous les sureaux et les figuiers, auprès des femmes assises et de leurs enfants regardant les fenêtres. De l'autre côté, une ouverture plus large donnait sur le jardin.

Ce jardin ne consistait qu'en un carré de terre divisé en quatre morceaux par des plates-bandes d'œillets et de fraises, que soignait un vigneron servant de jardinier. Les allées étaient en gazon; quelques arbres fruitiers, vieux comme la demeure elle-même, y croissaient, courbés par les vents et la pluie. Des murailles à hauteur d'appui, en pierres sèches et grises, toutes penchées et bossuées par

le temps, garantissaient des légumes communs contre le pied et la dent du troupeau. Deux cabinets de charmilles, sombres comme des grottes, et mal taillées par la serpe du paysan, présentaient, aux deux angles de la clôture, deux points de verdure et de mystère, que nous regardions avec une sorte d'épouvante. Il y avait, au pied des charmilles, au nord, un tapis plus épais d'herbe fine où mon père après midi s'asseyait, un livre à la main. C'est aussi là que notre mère donnait à téter à mes petites sœurs.

IX

De cette fenêtre au nord du salon, la vue était haute, libre et belle. Elle glissait d'abord, par des toits en pente rapide, du village dans un vallon de vignes entremêlées de champs d'orge et de fèves; puis, elle s'élevait à l'horizon sur des pentes noires où elle se reposait sur les tourelles d'un vieux château gothique, appelé le Château de Berzé, qui était comme la borne du pays. De toutes parts le regard y montait et venait s'y engouffrer par les vallées étroites, par les hauteurs pyramidales, par les

crêtes ardues, par les toits des donjons, par les pointes des tourelles qui y convergeaient en s'y groupant comme les volutes d'un immense champignon de bois, de pierre, de terre, de rocher. L'œil ne pouvait s'en détacher. C'était comme la parole du paysage, parlant des temps écoulés aux temps à venir, et défiant la pensée humaine de le démolir ou de l'oublier. Cette vue avait la gravité de l'histoire. On eût dit un groupe d'Ossian, pyramidant sur la sombre noirceur des forêts de sapins. Ce château fort en ruines appartenait au vieux comte de Pierreclos, chef d'une des antiques familles de la contrée. Il ajoutait la solennité des souvenirs et une tristesse austère à l'esprit gai et varié du reste du pays.

X

Mon père avait commencé depuis le printemps à venir de temps en temps préparer dans la maison de Milly les appartements de sa famille. Les ravages de la Révolution, qui les avaient à peu près respectés, parce que la demeure n'avait rien de féodal, s'étaient bornés à faire du salon une salle de danse,

le dimanche, pour les paysans de l'endroit. Les sabots des danseurs et des danseuses, en retombant sur les dalles de briques, les avaient concassées en mille pièces, mosaïques du plaisir qui ne signifiaient point de colère, mais seulement un peu de profanation de l'habitation seigneuriale. Nous marchions dans la poussière du carrelage jusqu'à ce qu'un ouvrier eût réparé grossièrement les carreaux. Tous les dommages se bornaient là. Les vignes avaient continué à pousser; les traces laissées par la Révolution à Milly ne rappelaient qu'un excès de danse.

Chacun, père, mère, tante, enfants, serviteurs, eut bientôt réoccupé sa place dans la maison ; quelques lits et quelques chaises furent tous les meubles. La cuisine, pleine de femmes du village, commença à fumer à l'entrée du grand corridor; les bonnes d'enfants et les enfants s'y tenaient. Mon père passait ses jours avec ses chiens à la chasse sur la montagne ; ma mère s'occupait à écrire, à surveiller sa maison, ou à visiter les malades avec lesquels elle s'habituait déjà, prompte à aimer et à être aimée.

XI

Voici quel était l'emploi de notre journée les premiers jours.

Mon père, matinal, sortait dès qu'entraient les rayons du matin dans la chambre de ma mère. Une femme de chambre me rapportait à sa place sur la couche de cette aimable et charmante femme, qui m'embrassait et m'enseignait à balbutier ma prière. Je ne savais pas ce que c'était que prier un être invisible et inconnu, appelé Dieu, mais je savais que c'était faire comme ma mère; cela m'était plus que suffisant. Toutes les bonnes choses sont d'imitation. Ressembler à ce qu'on aime, c'est la première et la plus sûre leçon des hommes. Ce fut la mienne. On discute contre le raisonnement; on ne discute pas contre l'habitude. Mon père n'était pas dévot, mais il était honnête homme; l'amour et le respect de sa charmante femme le rendaient pieux.

Après la prière, nous allions déjeuner, à la cuisine, de la soupe des vignerons, sur les genoux de nos bonnes, puis courir dans les vignes avec nos

jeunes camarades, fils des paysans nos voisins, tout le jour, libres comme eux, et gardant comme eux les chèvres et les moutons dans les bois de la montagne. Nous revenions de la pâture, quand la cloche de l'église sonnait l'*angelus* de midi. La soupe fumante, le morceau de lard bien exigu nous attendaient autour de la table de bois. Je préférais ce frugal repas à la nappe blanche de la table paternelle. Je me souviens toujours avec appétit de la fourchette à deux branches, qui entrait comme deux épingles noires dans le manche de nos petits couteaux de deux sous, et avec laquelle nous mangions la soupe sans bouillon dans nos écuelles de terre vernie. Le bouillon m'a toujours paru depuis un luxe bourgeois; la feuille de chou ou de rave, à peine trempée, sur le pain noir, est la vraie nourriture de l'homme des champs. Cette vie m'accoutumait à trouver de la saveur dans la sobriété des chaumières. Quand l'âge des colléges fut venu et qu'il me fallut renoncer à ces aliments rustiques des vignerons de Milly, le fromage de chèvre, les poireaux, le chou, pour manger de la viande, j'en fis une maladie, et je n'ai jamais pu perdre le goût simple de mets naturels contracté

en ce temps-là. Nous dînions à midi, mais ma mère ne nous présentait que des légumes, le reste ne nous plaisait pas.

Après le dîner, mon père allait encore à la chasse, tantôt seul, tantôt avec un de ses vignerons, dont il avait fait son guide et son ami. Ce vigneron, excellent homme, s'appelait Claude Chanut; c'était pour mon père un paysan de prédilection. Il demeurait dans une chaumière très-voisine, avec sa femme, deux filles et un fils. Rien n'était plus édifiant que ces braves gens. Le père boitait légèrement, ce qui ne l'empêchait pas de marcher avec vigueur; son visage, toujours souriant, lui donnait quelque ressemblance gaie avec la figure du compagnon jovial et franc du chevalier de la Manche. Sa femme avait la physionomie de la bonté; ses deux filles, encore enfants, étaient toujours suspendues au tablier de leur mère, et se cachaient les yeux dans sa robe. Le fils, plus âgé et plus grand que ses sœurs, était doux, modeste, timide, complaisant comme elles; il ne vivait guère avec les jeunes gens de son âge, mais il travaillait aux vignes avec son père et sa mère, solitaire et raisonnable comme un anachorète, et ne se livrant jamais

ni aux jeux bruyants ni aux éclats de rire des autres enfants du village. Cependant il était généralement fort aimé par les voisins à cause de son humeur tranquille et serviable. Il était devenu naturellement aussi un camarade de mon cœur, comme étant le fils de son père. Cette amitié, qui fut ma première affection, alla toujours en augmentant. Ce fut lui qui m'apprit le premier à aimer, hélas! et aussi le premier à pleurer, car la conscription décima par lui cette pauvre famille, et il ne revint jamais. On le pleure encore à Milly, et l'on n'a jamais su dans quel hôpital, ou sur quel champ de bataille, le corps abandonné de ce beau jeune homme fut mêlé aux cadavres du temps. Je n'ai pu en rien découvrir. Qu'était-ce qu'un homme? qu'était-ce qu'un père? qu'était-ce qu'une mère, qu'une famille en ce temps-là? Un outil vivant de gloire, brisé à l'œuvre. Jamais le brave père Claude Chanut ne put se consoler; depuis cette perte, il riait encore des lèvres, mais ses yeux étaient toujours humides.

XII

Quelquefois nous passions tout l'hiver à Milly, comme dans une espèce de couvent domestique, sous la neige, visités de temps en temps par quelques amis de mon père, retirés, comme lui, dans les villages voisins. C'était le médecin du canton, qui demeurait à Saint-Sorlin avec sa femme, son fils, destiné à devenir mon ami plus tard, et sa fille que j'aurais aimée, si j'avais eu l'âge de l'amour. C'était le chevalier de La Cense, mousquetaire retiré dans le même village, avec mademoiselle de Moleron, sa sœur, homme jovial, dont l'arrivée égayait toute la maison. C'était M. de Vaudran, de la respectable famille Bruys, composée de vingt enfants, tous distingués et vivant à Bussières, paroisse de Milly. M. de Vaudran, ami de mon père, avait été, avant la Révolution, secrétaire de M. de Villedeuil, et initié aux plus importantes sociétés de Paris. Il était réfléchi, modéré, d'opinion royaliste, impartial d'habitude, juste envers tout le monde, même envers les hommes qui avaient trempé dans la Révolution sans toutefois aller

jusqu'au crime. C'est lui qui me donna les premières leçons d'écriture, sur une petite table de la salle à manger; j'en profitais et j'en suis resté reconnaissant. Ses trois sœurs, simples, douces et spirituelles personnes, amies de notre mère, l'accompagnaient souvent à Milly. Quoique nées et élevées à la campagne et dans des habitudes rustiques, la fréquentation de leurs frères, qui venaient tous les ans passer quelques semaines auprès d'elles, dans le foyer de leur famille, et la distinction naturelle de leurs manières, leur donnaient un ton de cour sans affectation, qui faisait la grâce et la dignité de cette maison. Le curé de Bussières, leur proche voisin, jeune, beau, mondain, chasseur spirituel, aimable, homme de vie élégante et de bonne compagnie, était plein de respect et de déférence pour elles; il était aussi le compagnon assidu de chasse de mon père.

XIII

A un quart de lieue plus loin, en s'enfonçant dans la gorge rétrécie et boisée des montagnes de Saint-Point, on arrivait à un site qui s'est pétrifié

depuis dans mon imagination et dans ma mémoire : le village et le château de Pierreclos, l'habitation du vieux comte de Pierreclos et de sa famille. Walter Scott n'a rien de plus original dans ses descriptions de la nature, des habitations et des mœurs de l'Écosse. Voici la vue, puis les personnages, puis la vie de ce merveilleux château.

Nous y allions dîner tous les dimanches après la messe, à midi moins un quart. Après avoir gravi à pied la rude montagne de Csaz, qui jetait son ombre grise sur le vallon élevé de Milly, derrière le jardin de mon père, on descendait rapidement à droite sur la longue et profonde vallée de Pierreclos. Un sentier plein de cailloux roulants, et ombragé çà et là de noyers, nous menait à travers quelques hameaux arides jusqu'au fond de la vallée. Là le site change, les collines de vignes s'abaissent en larges prairies, où coulent quelques ruisseaux d'eau bruyante et limpide, des peupliers montent en rideau dans le ciel; puis la vallée s'élargit et l'œil va se perdre dans un lointain vaporeux sur des hêtres et des sapins pyramidaux. A l'horizon, derrière les sapins et les hêtres, des montagnes noires, tachetées de neige, forment le fond. Après avoir

monté quelques pas sur une grande route, on apercevait une masse de fumée et de vapeur qui sortait de la gueule des fours d'un grand village et léchait les murailles noires du clocher de Pierreclos. On entrait dans l'église où le prêtre célébrait la messe. L'ancien seigneur et sa famille y occupaient un banc à droite de l'autel. Cette famille se composait du maître du château, vieillard goutteux, à la figure hardie et fière, regardant avec une certaine insolence ses anciens vassaux ; de son frère, M. de Berzé, portant le nom du vieux château gothique dont nous avons parlé tout à l'heure, entre Milly et Cluny ; de cinq filles, très-agréables de tournure et de figure ; puis, d'un jeune fils, à peu près de mon âge, avec qui je fus lié plus tard. On nous faisait place dans la chapelle et nous nous asseyions sur les bancs.

La messe célébrée, les paysans s'écartaient. Le vieux seigneur montait sur son cheval à l'aide de ses domestiques et gagnait, par une avenue roide et pavée, la route du château ; nous le suivions à pied avec le reste de la famille, et, sur le dos d'une colline de vignes, nous nous acheminions vers les grilles lointaines de l'habitation. Elle avait un as-

pect majestueux. Une vaste cour d'honneur la précédait ; puis, une voûte, haute et large, ouvrait passage sous des donjons inégaux, qui laissaient voir un second passage ; enfin, des parterres en plein soleil fleurissaient autour d'un clocher de chapelle s'élevant à gauche sur une haute terrasse ; puis, cette espèce de cap, qui portait la masse du bâtiment, s'abaissait tout à coup comme dans une décoration d'opéra et laissait l'air, le jour, la lumière inonder tous les angles de ces gothiques constructions.

XIV

En entrant dans la cour d'honneur, on admirait d'abord un édifice moderne, régulier, non achevé, et dont les ouvriers n'avaient pas incrusté les fenêtres dans les pierres de taille. L'édifice, de ce côté, était vaste et destiné apparemment à doubler et à remplacer le gothique château composé de donjons, de tours carrées, de hauts escaliers tournants, de tourelles irrégulières, de toits aigus, de mâchicoulis, ayant l'aspect d'un village aérien ; le tout ensemble couvrait l'extrémité du cap, montait et descendait en

cours inégales depuis le rocher du sommet jusqu'au fond de la vallée. Le haut formait une terrasse ovale sur laquelle s'ouvraient les portes et les fenêtres des escaliers, des cuisines, des salles et des salons du château habité.

XV

Les appartements, à l'exception d'un grand poêle en fonte de fer, qui s'élevait en colonne torse dans un angle de la salle à manger, et d'une vaste cheminée en marbre noir ébréché, où brûlaient, dans le salon, des arbres entiers, ressemblaient à des chambres récemment bâties et incendiées de la veille. Le ciment même des maçons n'était plus uniformément répandu sur le mur; ces murs semblaient des pierres brutes que la truelle du badigeonneur n'aurait jamais touchées. Le feu avait léché évidemment les peintures des plafonds qui portaient la trace de l'incendie à peine éteint. « Voyez, disait, en montrant du geste ces vestiges, « le comte de Pierreclos, voyez les marques du « passage des brigands ! voilà la torche d'un tel, « voilà la pioche de tel autre, voilà la hache d'un

« troisième. Ah ! les scélérats, je les connais bien,
« et je ne veux pas qu'on efface jamais à mes
« dépens les souvenirs de ces horreurs ! »

Le château, en effet, avait été, en 1790, dans la fameuse et inexplicable journée dite *du brigandage*, complétement ravagé et à demi brûlé par des bandes de paysans des montagnes descendus des villages forestiers au château de Pierreclos, sur le bruit de l'impopularité du maître, haï du peuple. Le pillage et la dévastation avaient été complets; la femme et les filles du comte, sauvées par des métayers fidèles, avaient été conduites dans les bois qui environnaient la vallée; le comte et ses fils s'étaient abrités eux-mêmes avec peine et avaient juré de se venger. Le fils aîné avait émigré le lendemain. Quant au comte, il était rentré quelque temps après dans sa demeure délabrée, et avait continué à y vivre jusqu'au jour où l'on était venu prendre les canons de sa terrasse pour les conduire à Mâcon, en même temps qu'on menait toute sa famille dans les cachots. Ce n'était plus que par souvenir et par une vengeance de sa mémoire qu'il donnait encore à quelques bourgeois du village l'épithète de brigands. Mon père, qui, lors de l'événement, était en

congé de semestre à Monceau, avait monté à cheval avec les jeunes gens de Mâcon, poursuivi les incendiaires jusqu'au château de Cormatin, en avait tué un certain nombre dans une bataille aux environs de Cluny, les avait pendus aux arbres de la route, et tout était rentré dans l'ordre, jusqu'au jour où le gouvernement était devenu à son tour persécuteur et où la famille avait été emprisonnée.

XVI

Le chef de cette famille dont nous étions devenus les voisins avait été autrefois capitaine de cavalerie, pendant la guerre de Sept ans. Il avait été fait prisonnier par les Prussiens et racontait comment la reine de Prusse, qui l'avait accueilli à Potsdam, charmée de sa bonne mine et de son esprit, venait tous les matins frapper dans un corridor à sa porte et lui criait : « Allons! comte de Pierreclos, suivez le roi à la chasse, les chevaux vous attendent! » — « A cet appel, disait-il, je me levais, et nous partions pour Sans-Souci; nous y mangions des soupes à la choucroute délicieuses. » La

reine de Prusse revenait dans toutes ses conversations.

A son retour de Potsdam, il avait donné sa démission du service, il avait épousé une fille de bonne maison des environs de Lyon, en avait eu cinq ou six enfants et avait vécu dans son château, à Pierreclos, objet de respect craintif pour ses paysans et de raillerie pour la bourgeoisie du pays. Il n'était pas méchant, mais fanfaron de vanité, luttant entre l'odieux et le ridicule, bon au fond, quoique violent et rude. Sa femme était morte pendant les emprisonnements. L'aîné de ses fils était émigré; le cadet, ou le chevalier de Pierreclos, était un enfant à peu près de mon âge, très-courageux, très-spirituel, élevé par la seule nature, annonçant ce qu'il a été depuis, un brillant aventurier, semblable au chevalier de Grammont, propre à la guerre civile, à l'amour romanesque, aux affaires équivoques, aux armes, aux chevaux, à tout ce qu'on appelle l'héroïsme de bonne compagnie. Nous fûmes liés dès nos premiers jeux.

Ses sœurs, un peu plus âgées que lui, étaient des caractères originaux sous de charmantes figures. Comme il n'y avait point de mère, il n'y avait point

d'éducation ; elles s'élevaient les unes les autres. Il y avait bien dans le château une vieille tante, sœur du père, femme d'esprit, étrange comme lui, mais qui n'aurait pu apprendre à ses jolies nièces que le jeu, dont madame de Moirode était occupée du matin au soir. Elle entrait au salon à huit heures du matin, elle s'asseyait dans un tonneau de soie comme madame du Deffant ; elle en levait les rideaux autour d'elle pour se préserver du courant d'air, et elle offrait des cartes à tous les survenants, frères, sœurs, neveux, nièces, jouant sans interruption d'un repas à l'autre, se reposant quelques minutes dans le milieu du jour et recommençant avec de nouveaux venus jusqu'au souper.

Le chevalier de Berzé, ancien officier de cavalerie, comme le comte de Pierreclos, son frère, ruiné de bonne heure, était venu prendre la place de jardinier de la maison ; dans le salon, il n'avait d'autre fonction que de tenir les cartes et d'apporter les bûches au feu, serviteur complaisant de tout le monde et que tout le monde aimait. Je l'ai vu vivre, vieillir, mourir, meuble vivant, n'ayant d'autre emploi dans la vie que de dire *oui* à toutes les interrogations de son aîné, d'apporter des me-

lons de son jardin à la salle à manger, des fleurs à ses nièces et des fagots au foyer.

Le dîner fini, on rentrait au salon en reprenant les cartes, et l'on recommençait à jouer jusqu'au coucher du soleil. Pendant ce temps, les jeunes demoiselles et les jeunes gens montaient dans les chambres hautes pour y faire de la musique qui retentissait dans les escaliers sonores. Le chevalier et moi, nous sortions sur la terrasse, nous allions visiter les chiens au chenil, les chevaux ou les bœufs à l'écurie. Je me souviens d'un jour où, ayant trop bourré de poudre un petit canon portatif, sous le portail de la chapelle du jardin, nous y mîmes le feu; il faillit, en éclatant, emporter nos têtes jusqu'à la croix du clocher.

Le soir venu, toute la société, sans excepter les jeunes filles, reprenait à pas lents l'avenue du village, qui nous ramenait à Milly. On nous reconduisait une partie du chemin.

Voilà quelle était l'aurore de notre vie en famille ; tout y était innocent, serein, pieux, gai, rustique, bruyant, doux, comme un souffle de printemps par les fenêtres. Quand le rayon du jour entrait dans les chambres, les portes s'ouvraient, les

filles du village venaient dans la maison, folâtraient dans les escaliers, couraient dans les corridors, dans les greniers, pénétraient dans nos chambres d'enfants, jouaient avec nous, aidaient à nous habiller, peignaient nos longs cheveux, attachaient nos sabots, remplissant de bruits joyeux la maison comme le soleil la remplissait de lueurs, les chiens d'aboiements, les oiseaux de ramage. Ainsi commençait, ainsi continuait, ainsi finissait le jour. Nous descendions à la cuisine où le déjeuner nous attendait; puis, nous allions courir dans le jardin, secouant sur nos doigts la rosée embaumée des roses de la nuit; nous entendions de temps en temps les coups de fusil de notre père sur la montagne, et nous regardions le vent du matin entraîner la fumée dans les bruyères.

XVII

Mais, quand approchait la saison des vendanges, tout prenait dans la cour un aspect de travail, de vie et de gaieté, qui métamorphosait le pays. Les paysans apportaient de l'eau dans leurs chars pour étancher dans les pressoirs les profondes cuves

qu'ils devaient bientôt remplir de raisins; les couples de bœufs, attelés dès l'aurore, élevant et abaissant, sous un joug commun, leurs têtes intelligentes, ruminaient, à côté du timon, les brassées de foin que les enfants leur donnaient; les femmes nous prenaient dans leurs mains, et, nous aidant à gravir les jantes des roues, nous précipitaient debout dans la baignoire. La baignoire est la cuve ovale et portative, dans laquelle le vendangeur va à la vigne recueillir les bennes de raisins coupés, pour les ramener au pressoir. Les porteurs de bennes nous prenaient dans leurs bras et nous descendaient des baignoires pour nous remplacer par le contenu de leurs bennes. Des quantités de mouches gluantes et de guêpes qui suivaient de la vigne au village la récolte coupée, et s'enivraient du jus déjà fermentant du raisin, tombaient avec les grappes dans les baignoires, mais conservaient assez d'instinct pour ne pas nous piquer.

Nous allions ainsi de site en site, auprès de chaque bande de coupeurs et de coupeuses, charger la récolte de leurs celliers ou de leurs corbeilles. Les plus alertes filles des villages voisins des montagnes se formaient en bandes, couchaient dans la grange

de Milly et se louaient le matin pour la journée aux maîtresses de la maison. Elles s'acheminaient en chantant, leurs celliers sur la tête, ou leurs corbeilles à la main, derrière leur guide, dans les étroits sentiers des vignes, se plaçaient par trente ou quarante, chacune au pied d'un cep, et, le dépouillant avec soin de sa riche maturité blanche ou bleue, l'écrasaient dans leurs doigts et la jetaient dans les bennes aux garçons qui l'emportaient aux chars.

Toutes les vignes chantaient quand on emportait leur richesse ; la toison de la terre semblait se réjouir d'être recueillie. Nous suivions à pied au retour les chars ruisselant du jus des coteaux ; nos tabliers de vendange, tout tachés du sang du raisin, faisaient pousser des cris de joie aux nouvelles bandes que nous rencontrions au retour. La joie ruisselait, comme le vin, de colline en colline. Nous aidions à vider les grappes au pressoir, nous tendions aux bœufs fatigués la poignée d'herbe que nous ramassions pour les rafraîchir ; nous comptions à notre père le nombre des bennes, d'où il conjecturait le nombre des tonneaux de vin qui composaient tout notre revenu pour l'année. Huit

jours après, cette même journée recommençait jusqu'à ce que les feuilles de toutes les vignes dénudées fussent jaunies, flétries, n'ayant plus de fruits à couvrir ; jusqu'à ce que la vendange terminée et le vin écumant dans les tonneaux eussent laissé la feuille aux chèvres et les cours muettes comme avant.

XVIII

Alors on tillait le chanvre, le soir, à la maison, ou l'on cassait les noix, dernière gaieté du travail des villageois. La maîtresse de la maison, à la lueur d'une lampe champêtre, appelée *creuse-yeux*, rassemblait autour de la table de cuisine ses enfants, ses domestiques, ses voisines ; les hommes apportaient de la cave les sacs de noix dont le brou, à demi pourri, se détachait de l'écaille, et les versaient sur le plancher. Chacun, muni d'un marteau, attirait devant soi un monceau de ces fruits succulents du noyer, se mettait à les dépouiller du brou en les frappant à petits coups sur la table, brisait l'enveloppe ligneuse, cherchait dans les compartiments creux le cerneau et en faisait des

tas nettoyés pour le moulin à huile. La conversation et le rire accompagnaient le travail, qui finissait par la danse.

Il en était ainsi du tillage du chanvre, qui occupait toutes les soirées d'hiver dans les étables, jusqu'à ce que le marchand d'étoupes vînt frapper à la porte et marchander les blonds écheveaux de soie végétale, dont le prix était ordinairement la richesse des femmes et des filles de la maison et servait pour leur entretien. Nous prenions notre part de tous ces travaux, avec nos servantes et nos domestiques. La présence de notre mère inspirait la décence des propos et du geste à tout le village.

XIX

On causait des récoltes bonnes ou mauvaises, du prix des vins et des blés, des maladies ou de la bonne santé du pays, des mariages de telle fille et de tel garçon du village, des gages des serviteurs, qui généralement consistaient en dix écus par an (trente francs), six aunes de toile écrue pour les chemises, deux paires de sabots, quelques aunes d'étoffes pour des jupons de femme et cinq francs

d'étrennes au jour de l'an. Tels étaient alors les gages directs ou indirects des hommes et des femmes de service dans nos pays. Ils ont monté depuis à huit ou dix fois cette valeur; le peuple n'en est pas plus gai. L'argent représente sous un chiffre ou sous un autre la même somme de besoins. Tout est égal, excepté dans l'âme.

Souvent, bien qu'on sortît à peine d'une révolution quelquefois sanguinaire, mais déjà oubliée, les conversations entre les hommes âgés redevenaient politiques à la façon du peuple, c'est-à-dire soldatesques. Des marchands de gravures coloriées criaient à la porte des maisons : « Grande bataille « entre les Français, commandés par le général « Bonaparte, en Italie (ou Moreau sur le Rhin, ou « Masséna en Suisse, ou Macdonald dans la Souabe, « ou Hoche dans le Palatinat, ou Marceau en Allemagne) ! » Alors le paysan sortait de sa chaumière et venait, les yeux brillants d'admiration, faire dérouler les portraits héroïques, écouter le récit des combats, et acheter pour *un sol* l'histoire de ces faits d'armes. Il les clouait aux murs de sa maison, ou les faisait coudre par sa femme aux rideaux de serge de son lit; c'était pour lui et

pour sa famille toute l'histoire de France en exploits.

Le premier enthousiasme politique dont je me souviens me frappa dans une cour du village attenante à la cour de notre maison ; elle appartenait à un jeune homme, nommé Janin, un peu plus instruit que ses voisins, et qui enseignait à lire aux enfants de la paroisse. Un jour, il sortit d'une masure qui lui servait d'école, au son d'une clarinette et d'un tambour, et, ayant rassemblé autour de lui les garçons et les filles de Milly, il leur montra les images de ces grands hommes que vendait le colporteur à côté de lui. « Voilà, leur disait-il, la bataille des Pyramides, en Égypte, gagnée par le général Bonaparte ! C'est ce petit homme maigre et noir, que vous voyez là, monté sur ce grand cheval jaune comme l'or, qui caracole, avec son long sabre à la main, devant ces tas de pierres taillées qu'on appelle des pyramides, et qui dit à ses soldats : « De « là-haut quarante siècles vous contemplent ! » Mais cela ne plaisait pas tant aux spectateurs, qui n'y comprenaient rien, qu'Augereau galopant sur un coursier blanc et traversant le Rhin d'un bond de son cheval, comme s'il avait été porté sur les ailes

de la victoire, ou Berthier arrachant une plume de cygne de son panache flottant, pour écrire les ordres de l'état-major, d'un air pensif. Mais Kléber, avec sa taille de tambour-major, l'emportait sur ces figures et faisait pousser des acclamations à tout le hameau.

Le colporteur passa la matinée à vendre cette gloire nationale, et Janin à l'expliquer aux vignerons. Son enthousiasme se communiquait à tout le pays. C'est ainsi que j'eus les premières sensations de la gloire. Un cheval, un plumet, un grand sabre étaient toujours symboliques. Ce peuple était un soldat pour longtemps, peut-être pour toujours. On parla pendant toutes les soirées d'hiver, dans les écuries, de la vente de ce colporteur, et Janin était sans cesse rappelé dans les maisons pour déchiffrer les textes de ces belles et véridiques images.

XIX

Cependant, j'avais onze ans, et l'on parlait de me mettre au collége. Mais on ne pouvait se décider à rien, parce qu'il n'existait encore aucune maison publique d'éducation, excepté quelques maisons

particulières, plus ou moins bien famées, à Paris ou à Lyon, et un collége de Jésuites appelés les *Pères de la foi*, que l'oncle de Bonaparte, le cardinal Fesch, protégeait, aux frontières de l'Italie, dans la petite ville de Belley en Bugey. Ma mère désirait vivement que la famille pût se décider à choisir pour moi ce collége, qui passait pour religieux et distingué ; la plupart des grandes familles du Piémont et de la Lombardie, de Turin, d'Alexandrie, de Milan, y conduisaient leurs fils. Mais ma mère avait à lutter avec le reste de la famille, qui préférait pour moi une maison privée de Lyon, appelée la maison de *la Caille*, à la Croix-Rousse, et qui, méritée ou non, jouissait aussi d'une assez bonne réputation. Mon oncle, M. de Lamartine, n'aimait pas beaucoup les Jésuites ; mon père était indifférent et voulait, avant tout, complaire à ses frères et sœurs, de qui ma fortune future dépendait. Il finit par dire oui, et ma mère me conduisit à Lyon.

XXI

Combien triste fut mon départ de Milly! C'est la première flétrissure de mon âme. Combien triste fut ma séparation de nos bons domestiques, et surtout de la belle et charmante fille des montagnes, Janette, que j'aimais plus qu'on n'aime ordinairement à mon âge, qui m'aimait de même, et dont je ne me séparai pas sans pleurer et sans la laisser baignée de ses propres larmes! Je compris l'affection par la douleur. Janette vint m'embrasser dans mon lit, et je partis comme si Lyon eût été, ce qu'il devait être en effet pour moi, un autre monde. De ce jour, Milly, ses rochers, ses vignes, ses paysans, ses serviteurs, sa famille se gravèrent dans ma mémoire comme quelque chose de chaud et de vivant, qui faisait partie de moi. Hélas! j'ai été obligé d'en quitter, il n'y a pas longtemps, jusqu'aux pierres; et, quand je passe sur la route, je détourne la tête et je ne la retourne que quand le clocher ne pyramide plus sur la colline dénudée.

LIVRE DEUXIÈME

I

La voiture de la maison nous mena le lendemain à Lyon, ma mère et moi. Nous descendîmes chez madame de Roquemont, vertueuse et tendre femme, cousine de ma mère, et qui l'aimait comme une sœur. Elle demeurait dans la rue Saint-Dominique, près de la place de Bellecour, démolie alors en entier par le marteau révolutionnaire des conventionnels. En face de madame de Roquemont, du côté opposé de la rue Saint-Dominique, logeait un libraire en gros, nommé Leroy. Sa maison était pleine d'enfants éblouissants de beauté, qui passaient une partie du jour sur un balcon vis-à-vis de ma chambre. Parmi ces fleurs vivantes, il y en avait une de douze à quatorze ans, à peu près, dont je n'ai jamais revu l'égale : les traits délicats, les yeux bleus, la peau blanche comme le papier de soie des plus précieuses éditions chinoises, la physionomie profonde et sensible comme une pensée qui vient de naître et qui flotte indécise entre mille rêves. Ses cheveux blonds et luxuriants, déroulés en longs anneaux autour de son cou et sur ses épaules ; la

légèreté et la grâce abandonnée de sa taille ; sa démarche rêveuse, tour à tour méditative ou animée ; son front penché sur la balustrade du balcon, en secouant, comme un fardeau importun, ses mèches ténébreuses en arrière, me firent, à onze ans, une impression qu'elle n'a jamais sue, mais qui ne s'effaça jamais de mes yeux. Je passais des journées entières derrière les vitres de ma croisée à la contempler, au milieu de l'essaim de ses sœurs belles aussi, mais moins étranges ; et il me fut impossible de l'oublier. La parfaite beauté défie l'oubli. J'emportai cette image, quelques jours après, dans ma pension de la Croix-Rousse. Je la retrouve aujourd'hui aussi fraîche qu'alors. Toutes les fois que j'ai eu à peindre la forme d'un esprit céleste, supérieur à la terre, il y a eu de cette jeune fille dans ma description. L'homme n'invente rien ; il se souvient.

Cette incomparable beauté épousa, quelques années après, M. Pelaprat, homme de finance de Lyon, séduit sans doute par ses charmes. Elle en eut plusieurs enfants, dignes de leur mère, et entre autres la princesse de Chimay, dont la figure enchanteresse rappelait ce type. Il m'arriva, à l'occasion de cette ressemblance, vingt ans après, une

aventure singulière dont je n'ai jamais parlé. Me trouvant un jour seul, à Paris, dans une de ces salles d'attente où l'on se rencontre avec des inconnus, quelquefois tête à tête, sans que l'usage permette de leur adresser la parole, je vis entrer une ravissante personne, de dix-huit à vingt ans, qui s'assit à une autre extrémité de la pièce. Je restai d'abord confondu d'étonnement et d'admiration, n'osant rompre le silence. Mais, comme l'attente se prolongeait indéfiniment, par un hasard de tête-à-tête prolongé, nous arrivâmes enfin à nous dire quelques mots insignifiants. La conversation, toujours respectueuse de ma part, devint plus familière et plus intime; le son de voix de cette belle personne répondait à la grâce et à la pudeur de son visage. Je fus ravi; et, autorisé à lui demander son nom : « Je suis la princesse de Chimay, me dit-elle. — Je n'en doutais pas, lui répondis-je. — Comment? reprit-elle avec étonnement. — C'est que j'avais vu votre mère, il y a trente ans. »

En effet, certaines grâces sont héréditaires, le ciel ne les répéterait pas lui-même.

Madame Pelaprat, venue plus tard habiter Paris, inspira, dit-on, à l'empereur Napoléon un enthou-

siasme respectueux. Quand il revint de l'île d'Elbe, à Lyon, il désira la voir; elle parut à l'archevêché où il logeait. Il voulut avoir des plus beaux yeux de France l'augure de sa campagne néfaste. On dit qu'il la reçut en déesse; mais lui-même n'était plus qu'un homme; il n'avait plus le droit d'être grand, il usurpait jusqu'à la conquête.

II

Je fus témoin, pendant mon séjour à Lyon, d'un étrange abaissement de rang, chez madame de Roquemont, cousine de ma mère, abaissement que je vis sans le comprendre alors, mais dont je compris, bien des années après, la véritable grandeur.

M. de Roquemont, gentilhomme normand, était venu habiter Lyon pendant la révolution, et il y faisait en gros le commerce de commission avec l'Italie. Sa femme, parente de la famille des Dareste, originaire d'Italie, et parente de ma mère, faisait sans susceptibilité le commerce, non dans son intérêt, car elle n'avait qu'une fille, mais dans l'intérêt de plusieurs autres parents d'elle ou de son mari,

qu'ils employaient daas leur maison ou en des voyages hors de France.

En ce temps-là, un membre de la famille Dareste, homme d'intelligence et de calcul, venait d'inventer l'impôt des tabacs et d'en porter l'idée au gouvernement. Cet impôt, qui commençait seulement à naître et qui devait élever bientôt son produit à des centaines de millions de contribution volontaire, ne rapportait alors que des centimes. La perception en était minutieuse, vulgaire, presque humiliante par le rapport direct qu'elle mettait entre le consommateur de tabac et le percepteur du prix. Madame de Roquemont, par sa parenté avec l'inventeur du système, avait obtenu la faculté de percevoir, conjointement avec ses autres occupations, cet impôt populaire dans son magasin. Assise à son comptoir chargé de riches marchandises, on voyait la femme noble, aux sentiments et aux manières comme aux habitudes les plus recherchés, laisser ouvrir sa porte aux plus indigents et aux plus vulgaires des ouvriers appelés *canuts* dans la ville, leur demander quelle quantité et quelle qualité de tabac ils désiraient, ouvrir les tabatières de carton et leur distribuer, sans rougir, la pincée de pous-

sière nécessaire à leur journée, recevoir le gros sou, prix de cet humble service, et se rasseoir avec autant de dignité que si elle eût vendu des pierres précieuses dans un bazar d'Orient. Cela me frappa vivement, moi qui étais accoutumé alors à regarder toute œuvre rétribuée comme œuvre servile. Mais quand je sus plus tard que madame de Roquemont employait tous les bénéfices de son commerce à élever ces petits jeunes gens que je voyais occupés dans ses ateliers et nourris à sa table; à cette bonne œuvre de mère de famille je compris que j'avais sous les yeux une femme aussi grande que sainte et qu'il fallait l'honorer pour ce que le monde était tenté de mépriser. Sa charité avait vaincu le respect humain du monde; elle a continué ainsi jusqu'à sa mort. On ne prononce pas son nom à Lyon sans respect et sans attendrissement.

III

Elle conduisit elle-même ma mère à la Croix-Rousse. Ce fut un terrible moment pour moi et surtout pour ma pauvre mère. La grande maison, ancien cloître, où nous nous arrêtâmes, s'appelait

la pension *Pupier*. On en entendait la sourde rumeur longtemps avant d'en avoir franchi la porte. Cette porte avait une grille au milieu, par laquelle on regardait du dedans dans le chemin des *Tapis*, sur lequel elle ouvrait. La porte de l'enfer du Dante ne m'aurait pas semblé plus implacable : *Lasciate ogni speranza voi ch' intrate*. Je sentis mon cœur défaillir. Tous les murs étaient murs de prison; toutes les figures, visages de geôliers. J'aperçus, en suivant le concierge, une grande cour pleine de deux cents écoliers en récréation, nous regardant entrer d'un air méchant ou moqueur qui disait : « Tant mieux; en voilà un qui ne sera pas plus heureux que nous ! »

Cependant, sur les escaliers, l'air majestueux de madame de Roquemont et la beauté attendrie et gracieuse de ma mère parurent imposer à cinq ou six des plus âgés, qui se rangèrent avec respect contre la muraille et qui me regardèrent avec compassion.

On nous conduisit dans le salon de l'établissement ; c'est ainsi que cela se nommait. C'était une vaste salle, où les demoiselles Pupier recevaient les étrangers. Ce salon était occupé par quatre per-

sonnes auxquelles la maison appartenait en société, depuis la mort du fondateur, M. Pupier le père. Ces quatre associés étaient d'abord, mademoiselle Pupier l'aînée, personne de trente à quarante ans, chargée du matériel de la maison. Elle n'était ni jolie ni laide, elle n'avait l'air ni méchant ni bon. On voyait que la soupe était son affaire et l'économie sa vertu. La seconde était une longue femme dégingandée, grosse et près d'accoucher, mariée à un autre associé nommé M. Philippe. Le troisième était M. Philippe, tout à la fois professeur et propriétaire de la pension, homme instruit mais violent, qui inspirait au premier abord crainte et répugnance aux élèves, malgré un air doucereux qui ne trompait personne. Le quatrième associé était un ancien prêtre, nommé M. Croizier, homme doux et agréable, bon, se mêlant peu des intérêts de la maison et professant je ne sais quelle classe, avec une mansuétude qui le faisait aimer de ses écoliers. Telle était cette société, beaucoup plus semblable à une maison de commerce qu'à une institution d'éducation. Rien n'y rappelait la famille, si ce n'est l'enfant dont madame Philippe était grosse.

Après avoir causé quelque temps avec ces quatre personnes et avoir recommandé l'indulgence et la douceur à mes nouveaux maîtres, ma mère fondit en larmes et me laissa pleurant moi-même, puis la porte se referma entre nous, et je fus lancé dans les cours, comme on lance un condamné à mort dans l'éternité. Je restai muet, je m'assis sur le fût d'une des colonnes qui entouraient le cloître où jouaient mes camarades, et je me mis à regarder, à travers mes larmes, les collines de Sainte-Foy sur l'autre rive de la Saône. Quelques écoliers qui étaient de Mâcon, entre autres MM. de Veydel, fils d'un avocat, arrivés depuis peu de jours, s'approchèrent de moi et essayèrent de me consoler. Je m'attachai à eux pour leur malheur, ainsi qu'on va le voir.

IV

On me plaça dans la dernière classe de la pension, mais je ne tardai pas à devancer tous mes compagnons. La vie des champs avait fortifié mon intelligence et mon corps ; mon âme avait l'âge de mes pensées. On me fit passer vite de classe

en classe. Au bout de peu de mois de captivité, l'envie de sortir de cette prison me porta en avant plus que l'étude, mais j'étais toujours aussi triste : Milly, ma mère, mon père, mes sœurs, l'aimable Janette, Claude Chanut mon ami, jusqu'aux chiens dont je partageais souvent la niche, me faisaient continuellement rêver. Tous mes songes étaient en arrière, le présent m'était indifférent ou odieux. Les scènes de violence de M. Philippe qui, en sa qualité de propriétaire, venait de temps en temps punir et même battre les élèves récalcitrants, m'inspiraient un dégoût mêlé de haine et d'horreur. Quelle différence avec la tendresse des reproches de mon père ou les larmes de notre mère que nos sottises faisaient pleurer! Je me souviens que je passais des heures entières, couché pendant les récréations dans la cour, contemplant mélancoliquement les belles collines du Beaujolais, qui nous faisaient face, et m'imaginant ce qui se faisait à cette heure à la maison entre les membres de l'heureuse famille. Tous mes rêves se reportaient à Milly.

Mais un jour acheva de me dépraver, si l'on peut appeler dépravation les tendres réminiscences de la famille. Un jeune homme de Mâcon, nommé

Eugène Siraudin, de trois ou quatre ans plus âgé que moi, fier, vigoureux, intrépide, regardant en face et ne craignant ni le regard ni le bras de personne, avait commis je ne sais quelle faute légère dans une classe d'allemand, et avait refusé de se mettre à genoux pour en demander pardon en public au professeur. Le bon professeur fit appeler M. Philippe pour lui faire rendre justice. On nous appela tous pour être spectateurs du châtiment, mérité du reste. Siraudin était à sa place au milieu de nous. M. Philippe entre, s'approche de lui, lui ordonne de se mettre à genoux et de faire ses excuses dans cette attitude au bon vieux Germain, que nous aimions tous, quoiqu'il fût l'occasion involontaire de cette rigueur. Siraudin, se levant de son banc, s'y refuse avec audace. M. Philippe insiste et menace le jeune élève de le contraindre par la force de son poignet à obéir. Le pauvre bon maître d'allemand, désolé, se jette entre eux pour ne pas donner l'occasion d'une bataille bien loin de sa mansuétude. Nous nous levons tous pour lui prêter le même concours. Mais M. Philippe, écartant du geste le professeur, le fait tomber sans intention sur le plancher glissant de la classe, et saisissant de

la main droite Siraudin par les cheveux, le tire à lui par-dessus la table et le précipite à terre à ses pieds. Siraudin était un vaillant lutteur, de quinze à seize ans. Indigné et humilié de cette violence, il se relève rouge de colère; sautant à la gorge de M. Philippe, il le jette à son tour sous la table, puis saisissant à pleine main l'énorme masse de cheveux blonds qui formaient la queue du professeur (on portait alors la queue), il lui tient la tête collée au sol par la force de son poignet. M. Philippe, en secouant la tête pour se dégager, laisse dans les mains de son jeune adversaire toute une face de sa coiffure : il ne montre plus à nos yeux qu'une grande place blanche de son crâne dénudé.

Siraudin, tenant cette chevelure élevée en l'air comme un trophée, l'agitait avec un rire ironique et féroce. Tous les élèves, qui détestaient M. Philippe et qui jouissaient de sa défaite par l'un d'entre eux, regardaient immobiles ce combat. Les deux ennemis, poussés par la rage et par la souffrance à la dernière période de leurs forces, se tenaient embrassés et se balançaient frénétiquement, d'un côté et de l'autre, prêts à s'écraser sur les dalles de la salle d'étude, quand le vieux professeur d'al-

lemand, tremblant de la mort de l'un des deux, se jette avec tout le poids de son énorme corps sur les bras de l'un et de l'autre, et parvient enfin à les séparer. Un cri terrible appela alors les domestiques de la cuisine au secours du maître. Trois ou quatre cuisiniers ou marmitons, armés, comme des bourreaux antiques, de broches, de grils de fer ou d'ustensiles de leur métier, se précipitent dans la classe et s'efforcent de tenir les muscles palpitants de notre camarade. Ils le jetèrent, à la voix de M. Philippe, dans la rue de la *Croix-Rousse*, où il devint ce que la pluie et le soleil voulurent. La maison retentit des cris des femmes prenant parti pour le féroce pédagogue contre l'audacieux martyr, et soignant ses blessures.

Quant à moi, l'impression de ce barbare et long massacre, les coups, les cris, les chutes, les cheveux volant dans la classe, parmi les livres déchirés et les tables brisées, me remplirent d'un frémissement si tragique qu'un frisson d'horreur changea toute ma tristesse en haine, et que je jurai tout bas de ne pas rester davantage dans cette maison. Toutefois je sentis que je devais, pour en assurer tôt ou tard l'effet, garder ma colère comme

un secret dans mon cœur et me chercher des confidents pour avoir des complices. Dès cette heure un complot naquit en moi. Je me dis : « Je ne resterai pas plus longtemps dans cette boucherie sinistre, plus semblable à un abattoir qu'à une école ; je reverrai ma mère, je retrouverai le chemin de Milly ; j'aimerais mieux être le compagnon de niche de *Turc* (c'était le dogue qui gardait la porte de la cour de mon père) que le favori de ce brutal mentor. » Les fortes résolutions sont communicatives. Je ne tardai pas à allumer de la même indignation deux frères, nés à Mâcon, dans la même rue que moi et un peu plus âgés. C'étaient MM. de Veydel, fils d'une amie de ma mère. Je me promenais souvent avec eux.

Un jour, quelque temps après la bataille où notre compatriote avait failli être assommé par M. Philippe, on nous mena au bois de *la Caille* célébrer je ne sais quelle fête des écoliers. Le bois de la Caille était un lieu de réunion pour les ouvriers en soie des deux sexes des faubourgs de Lyon. Nos yeux innocents y étaient témoins de beaucoup de scandales ; cela n'était sain ni pour les regards ni pour les oreilles de l'enfance. Il y avait, au milieu

du bois, une longue avenue, haute et large, qui servait de scène à nos divertissements. Nos divertissements étaient sans choix, sans délicatesse et sans humanité, comme nos maîtres. On va en juger.

Ce jour-là, on nous conduisit dans l'avenue ; on voulait nous donner un plaisir d'enfant, capable tout à la fois de nous exercer le corps et de nous former le cœur. On avait tendu une corde d'un arbre à l'autre dans le sens de la largeur de l'avenue ; on avait suspendu par les pattes à cette corde une oie, son long cou et sa tête en bas, ouvrant et agitant ses ailes tremblantes d'effroi. On arme d'un long sabre nu le bras de chacun de nous ; tour à tour, on lui bande les yeux et on le lance dans l'arène, la mort du pauvre animal dans la main. Celui qui réussirait à lui couper le cou devait avoir le prix ; celui qui ne parviendrait qu'à lui mutiler les pattes, les ailes, le cou ou la tête, ne serait couronné que d'un accessit. Nous étions encouragés à l'applaudir. Cette émulation barbare nous formait le cœur. Le mien, élevé dans des mœurs plus douces et dans des jeux plus innocents, répugnait à cette horreur. L'un de mes amis, M. de Veydel, fut armé d'un sabre et eut les yeux ban-

dés comme les autres. Je ne fis semblant de rien; mais au moment où il allait partir, je m'approchai de lui et je lui dis à l'oreille que j'allais me placer sur sa route et qu'il n'avait qu'à frapper fort à la place où il entendrait retentir ma voix, que ce serait la place où se tiendrait M. Philippe, qu'il recevrait certainement quelque horion de son sabre ébréché sur la figure, et que, comme lui Veydel serait aveugle, on ne pourrait pas l'accuser d'intention coupable. La chose se passa ainsi. M. Philippe reçut une estafilade sur son chapeau, et un grand cri s'éleva de toute la pension qui se réjouissait de la prétendue maladresse de Veydel. On le ramena dans sa voie, on lui débanda les yeux et on lui cria mille injures sur sa maladresse; il feignit d'être confondu d'humiliation, et le jeu continua, jusqu'à ce que la pauvre oie ne fût plus qu'un tronçon sanglant, palpitant au bout d'une corde.

Je m'approchai alors des deux Veydel, et profitant de l'instant où l'humiliation de leur aventure disposait leur âme à la colère, je l'exaltai jusqu'au plus implacable ressentiment. « Quelle sinistre éducation ce monstre nous donne là! dis-je. Que

penseraient nos mères, si douces envers les animaux, si elles voyaient leurs fils recevoir de pareilles leçons et de pareils exemples ? Désarmer un malheureux oiseau de ses moyens de fuite ou de défense et le livrer, sans même l'excuse de la faim, à la cruauté d'un supplice gratuit, sans autre stimulant que les délices infâmes de la férocité, n'est-ce pas chercher dans le mal lui-même la récompense du mal ? Pouvons-nous douter qu'une émulation semblable ne fasse l'indignation de nos parents, et que, s'ils étaient témoins de cette inhumanité, ils ne nous enlevassent immédiatement à sa hideuse influence ? »

Les deux Veydel, bons et doux enfants, applaudirent à ma harangue. Je vis que j'avais produit de l'effet sur leurs cœurs. « Eh bien ! continuai-je, n'attendons pas plus longtemps, n'écrivons pas, puisqu'on lit nos lettres avant de les envoyer, gardons pour nous notre juste rancune et allons porter nous-mêmes à nos familles nos accusations et notre refus de subir davantage de tels enseignements. Si l'on nous accuse, citons le massacre de notre voisin Siraudin, jeté presque mort dans la rue.

— C'est vrai, dirent-ils.

— Séparons-nous, ajoutai-je, laissez-moi choisir l'heure et le moment ; rassemblez et portez toujours dans vos poches l'argent que vous pouvez avoir, ayez les yeux sur moi et soyez prêts à me suivre. »

Nous rentrons à la pension avec cette résolution bien prise et que personne n'avait entendue.

V

Deux jours après, l'occasion s'offrit. J'étais prêt, les Veydel étaient prêts aussi, je n'eus qu'un signe à leur faire.

C'était l'heure de la récréation, après le repas du matin ; les élèves étaient dispersés dans les salles, dans les corridors et dans les cours. Ils jouaient à la balle et à la course. Les Veydel sortirent à mon signe de la cour et me suivirent dans le vestibule dallé dont la porte grillée ouvrait sur le sentier des Tapis. « Faisons semblant de jouer à la paume, leur dis-je, et, lorsque vous verrez la balle passer par la porte que j'aurai laissée ouverte, comme par hasard, élancez-vous comme pour la rattraper ; je vous suivrai à grande course du côté du bois de la

Caille ; on croira, si l'on nous voit, que je cours pour vous indiquer la paume et pour revenir avec vous ; puis, nous ralentirons notre course et nous marcherons à un pas mesuré par le chemin des collines qui mène à *Fontaine;* là, nous nous arrêterons pour dîner, et nous prendrons une voiture de place pour nous conduire en deux jours à Mâcon. »

J'ouvris en effet la porte et le jeu commença. A peine y avait-il dans le vestibule deux ou trois camarades qui nous regardaient jouer. Je lançai la balle dans le sentier ; les Veydel et moi nous la suivîmes en faisant semblant de la chercher, puis nous prîmes tous les trois la fuite du côté du bois de la Caille et nous descendîmes, à perte d'haleine, en regardant de temps en temps si nous n'étions pas suivis. Notre subterfuge avait réussi ; nul ne songeait à nous suivre, on croyait que la paume roulait devant nous et que nous allions revenir.

VI

Arrivés au bas de la montée, nous nous arrêtâmes pour souffler et tenir conseil. — « Voilà qui va bien, dis-je à mes camarades. Maintenant, chan-

geons de route et dérobons-nous à la vue de nos persécuteurs. »

Nous avions un guide éloigné et toujours fidèle, c'était la Saône, large ruban bleu, qui coulait entre ses belles rives. Nous laissâmes donc le bois de la Caille et nous montâmes, à droite, par des sentiers qui, de hauteur en hauteur, suivaient la rive gauche et d'où nous pouvions tout voir sans être vus. Nous cheminions en silence. Après avoir marché environ deux heures, nous arrivâmes au gros village de Fontaine, où Lyon fait moudre ses farines. L'appétit nous pressait ; nous entrâmes dans la bourgade et nous remontâmes une grande rue, qui allait vers les montagnes, de peur d'être découverts, si nous nous arrêtions dans les premières auberges du côté de Lyon. A la fin, nous nous présentâmes à la porte d'un cabaret assez élégant, situé à la sortie du village. Nous demandâmes un dîner et une voiture pour continuer notre route vers Villefranche.

La servante nous installa dans une salle à manger très-propre, et le bruit d'un tourne-broche, qui rôtissait une poularde de Bresse, nous avertit que nous aurions bientôt à manquer à la loi du jeûne ou à la loi de la nature ; car c'était un vendredi.

Nous délibérâmes un moment. La nature l'emporta. Nous laissâmes servir la poularde. Nous avions entendu nos mères, femmes très-pieuses, dire souvent qu'en voyage on pouvait manger gras sans scrupule, pourvu que ce ne fût pas par mépris des commandements de l'Église.

A peine étions-nous à table que nous entendons un grand bruit de conversation sur le perron de l'auberge. La porte s'ouvrit, M. Philippe entra en s'essuyant le front couvert de sueur; et, s'adressant à la maîtresse de la maison : « C'est bien, dit-il, mettez quatre couverts au lieu de trois, je dîne avec ces messieurs. »

En parlant ainsi, il nous jetait un regard de satisfaction et un sourire ironique, qui nous fit rentrer l'appétit dans l'âme. Cependant l'amour-propre nous empêcha de nous montrer trop confondus. Nous affections de sourire nous-mêmes de notre mésaventure et de manger gaiement notre dîner peu canonique. Nous en fûmes quittes pour quelques plaisanteries de notre maître sur la poularde; la question n'était pas là.

Le dîner fini, M. Philippe prit avec lui un gendarme et nous fit marcher devant lui jusqu'au

bois de la Caille, et monter de là à la maison de *l'Enfance*. Nous baissions les yeux, mais nous conservions cependant un calme affecté sur nos traits, de peur d'être pris pour des prisonniers. En peu d'heures, nous eûmes atteint le sommet du bois de la Caille et la porte de l'Enfance. M. Philippe nous confia au gendarme ; il entra le premier dans la maison, pour nous préparer une réception humiliante. Nous trouvâmes, en effet, toute la pension rangée en double file pour nous recevoir. Il donna le signal des huées, mais les murmures provoqués ne partirent pas; notre entrée eut plutôt l'air d'un triomphe. On nous conduisit dans des prisons séparées ; mes deux camarades furent menés dans une chambre basse, où ils ne restèrent que deux jours, ayant consenti à demander un pardon public et ayant été pardonnés. Quant à moi, réputé justement le plus coupable, on n'espéra pas un si prompt repentir et on me relégua dans une petite chambre, sous les toits, où j'eus le temps de réfléchir sur ma faute ; mais, quoique je n'eusse pas encore douze ans, le sentiment de l'honneur, puisé dans les entretiens de mon père et dans ses habitudes militaires, m'était déjà si familier, que l'idée

de me désavouer ne me vint pas et que je considérais mon humiliation actuelle comme une gloire future. Je me jetai sur une couchette et je ne versai pas une larme. « J'aurai le temps, me dis-je, de mieux combiner mon évasion. » Mais on m'en avait enlevé tous les moyens. Un cadenas fermait ma porte en dehors. On m'apportait ma nourriture, saine et abondante, avec précaution. On avait eu soin de m'enlever mon habit pour qu'il me fût impossible de m'enfuir sans être désigné et poursuivi. Tous les jours, un des professeurs les plus bienveillants, un de nos camarades les plus raisonnables, avait mission de venir causer amicalement avec moi et de me provoquer au repentir. Je causais avec plaisir ; j'étais touché de leur bonté et de leur amitié, mais ils ne gagnèrent rien sur moi. J'étais résolu à ne point fléchir. Un mois se passa ainsi; j'étudiais, je lisais, je rêvais, et je ne fléchissais pas.

VII

L'époque des vacances approchait. Ma famille s'affligeait de tant d'obstination. Ma mère vint et

m'emmena. Je revis Milly, je redevins doux comme auparavant. Il fallut songer à me trouver une autre école. La maison des Jésuites de Belley était toujours dans l'esprit de ma mère; elle finit par gagner sa cause auprès de mes oncles et de mes tantes. Mon père céda. Ma mère me conduisit, à la fin d'octobre, dans cette petite ville de son choix. J'étais gai comme si l'on m'eût mené à une délivrance.

La route de Mâcon à Belley, frontière de la Savoie, est la première chose grandiose et pittoresque qui ait frappé mes yeux. Ma mère, imagination vive et impressionnable, en jouissait autant que moi. Nous employâmes trois jours et demi à la parcourir. Nous commençâmes par traverser la Bresse, pastorale, délicieuse et verte plaine dont les immenses prairies, les têtes de saules ébranchées, les blés noirs ondoyants de leurs tapis de fleurs blanches, les maïs qui tapissaient les murs extérieurs des chaumières de leurs candélabres d'or, formaient à nos pieds une mosaïque diaprée. Ce paysage ouvert, gai, nous mena jusqu'à la rivière d'Ain, dont le nom, qui veut dire *eau*, vient de l'arabe. On la passait en bac dans ce temps-là.

MM. de Cordon, parents, camarades et amis de mon père, habitaient un beau château au bas du fleuve. Mon père les avait prévenus. Nous les trouvâmes à la descente du bac; ils nous accueillirent avec une grâce sévère de vieux gentilshommes, dont le souvenir m'est toujours demeuré. Le lendemain, nous parcourûmes une partie du Dauphiné jusqu'à Ambérieux, où les premières montagnes portaient cinq ou six châteaux, parcs, pièces d'eau et jardins magnifiques, dont les propriétaires, entre autres M. de Montchalin, sont devenus plus tard mes amis. La plaine alors se rétrécit et devient vallée, puis défilé, puis gorge étroite entre de hautes cimes; une roue de notre voiture roule sur le bas d'une colline, l'autre sur l'autre; un ruisseau coule en écumant et en murmurant sous la voiture dans le milieu de la route; quelques ponts, décrits par des troncs d'arbres encore verdoyants, traversent çà et là l'*Albarine;* c'est le nom romain du ruisseau. Des rochers énormes pendent du haut des montagnes comme s'ils allaient nous écraser par leur chute; quelques vignes grimpent contre leurs aspérités, quelques chaumières fument à travers ces feuilles de vigne.

Nous ne pouvions nous lasser de regarder ces phénomènes sauvages, menaçants et caressants tour à tour. Peu à peu le défilé s'élargit, le ruisseau grossit, les maisons, aussi pittoresques mais plus nombreuses, se rapprochent sur les deux rives et forment le faubourg d'une petite ville appelée Saint-Rambert. Il n'y a point de rue ; la rue, c'est l'Albarine, couverte d'une multitude de ponts. Une petite auberge, dont les filets tapissent le mur, puise les écrevisses et les truites sous ses fenêtres et sous son escalier. On soupe et on couche là, au bruit et à la fraîcheur du petit fleuve. Quelques usines y joignent le bruit du marteau, quelques moulins le tic-tac des roues. C'est un des lieux les plus pittoresques du monde. Après l'avoir traversé, on voit le lendemain le défilé s'élargir tout à coup. On mesure, par l'élargissement du ciel sur vos têtes, l'élargissement de la vallée. De beaux arbres humides de la rosée de l'Albarine qui les baigne, apparaissent en longs rideaux au pied des caps de montagnes, et l'on entre en pleine vue dans la vallée du Bugey. Une route plane, naturellement sablée, s'ouvre entre des monticules à pente douce et mène jusqu'au château gothique de Châtillon, qui n'est

plus qu'une ruine jaune et silencieuse. Les oiseaux de proie regardent le voyageur du haut des créneaux. Puis on chemine à travers des marais que les laîches, paille naturelle, rendent précieux aux agriculteurs du pays. On aperçoit enfin, à droite, au fond de la plaine, un rideau de noires forêts dans les montagnes. On monte une colline rapide, dont le château de M. d'Angeville, ancien officier supérieur au service d'Espagne, occupe le sommet. C'est le père de M. d'Angeville, député distingué du Bugey depuis 1830, et de mademoiselle d'Angeville, qui osa, la première entre les femmes, tenter et accomplir l'ascension du mont Blanc et donner son nom à l'héroïsme de son sexe. De là la vue est superbe. La ville de Belley élève à vos pieds ses clochers majestueux. A une ou deux lieues de distance, le château fort de *Pierre-Châtel* grisaille sur un cap du Rhône. Le Rhône lui-même bleuit dans la plaine et écume dans les grèves du Dauphiné.

Nous rencontrâmes M. d'Angeville le père sortant à cheval des murs de son château et caracolant vers la ville. Il nous salua et nous adressa la parole, reconnaissant à ma figure d'enfant, au visage charmant de ma jeune mère et au bagage

qui chargeait la voiture, que c'était une pieuse mère de famille conduisant son fils au collége, alors fameux, de Belley. Ayant su son nom, ma mère lui remit une lettre qu'elle avait de M. de Cordon pour lui. Il la lut, et, lui ayant conseillé l'*hôtel Chevalier* comme le meilleur de la ville, il mit son joli cheval andalou au galop et partit pour nous annoncer.

Nous descendîmes lentement la colline et nous ne tardâmes pas à entrer dans le faubourg de Belley. Le premier grand édifice à droite était le collége des Jésuites ou Pères de la foi. Une grande cour, pleine de bruits joyeux, le séparait de la grande route. « Voici tes futurs amis, me dit ma mère, demain je te présenterai à eux. » A l'angle de cette cour s'élevait la façade architecturale d'une belle église. La porte s'ouvrait sur la rue qui montait de la ville. On voyait que c'était une église à deux destinations, divisée par une cloison en planches, le haut pour les élèves, le bas pour la ville. Ma mère fit arrêter sa voiture et y entra avec moi. Elle me fit mettre à genoux à côté d'elle et pria avec componction. Quelques larmes mouillèrent ses beaux yeux pendant sa prière que je n'en-

tendis pas, mais on voyait qu'elle remerciait Dieu de l'avoir conduite à cet asile de salut pour son fils. Elle me fit aussi balbutier quelques prières dont je ne compris pas le sens; puis nous remontâmes en voiture et nous allâmes descendre, sur la place de la ville, à l'auberge choisie où M. d'Angeville nous avait annoncés et nous installa dans un bel appartement. Madame de Chandor, sa cousine, vint, après le dîner, rendre visite à ma mère et l'inviter, ainsi que moi, de la part de sa mère, à dîner pour le lendemain.

Le père Génisseau, informé de notre arrivée, vint le soir rendre une première visite à ma mère. Il fut très-aimable et très-gai. Il était père temporel de l'établissement des Pères de la foi. Ses fonctions consistaient à nouer et à entretenir tous les rapports extérieurs du collége avec les parents des élèves. Il était aussi le père économe de la maison; il achetait le pain, le vin, la viande, les légumes, choisissait et renvoyait les domestiques et les ouvriers. Pour une maison dont le personnel montait au moins à trois ou quatre cents personnes, le travail était immense. Il était toujours en route, sur un cheval qui le portait dans tous les pays; vêtu

moitié en religieux, moitié en mondain, une redingote noire, des bottes molles, une cravache, un chapeau rond. Son caractère et sa figure répondaient à ses fonctions; poli, jovial, serviable, prévenant, rieur même, il était un intermédiaire agréable entre le monde et le couvent. Semblable à ces curés à deux faces, également bien dans la société et dans l'Église, il donnait le désir d'être sous ses lois. Il paraissait comprendre et aimer les enfants. Ma mère fut touchée de son accueil. Il fut convenu que je serais admis le lendemain chez le supérieur du collége, qui était le père Debrosse.

VIII

Ma mère m'y conduisit, en effet, le lendemain. Le père Debrosse était un bel homme, de bonne compagnie, mais de peu d'esprit, qui gouvernait par le bon sens sa maison. Il était très-vertueux, très-pieux, mais très-modeste. Il reçut ma mère avec beaucoup d'égards et s'informa de moi avec assez d'indifférence. On voyait qu'il ne s'inquiétait pas beaucoup de mes antécédents et même qu'il s'en rapportait au milieu dans lequel j'allais être

immergé, à la règle, aux excellents professeurs qu'il me donnerait, pour me ramener au bien, si j'en avais été éloigné. La conversation fut longue, mais point sévère. Il nous confia ensuite au père Génisseau pour nous faire visiter en détail la maison et les jardins. Tout était dans un ordre parfait. On entendait sortir des portes le murmure sourd que surmontait la voix du professeur et qui annonçait l'emploi studieux du temps. Les dortoirs étaient bien aérés, les salles à manger propres et sans luxe, les cours sablées, les jardins réservés aux Pères ombragés et bien tenus. Un manége, une salle d'armes complétaient les moyens d'instruction. Rien ne paraissait coûter trop cher; le gain n'était évidemment pas l'objet de l'établissement, c'était l'homme lui-même: on ne s'informait pas de ce qu'il rendait, mais de ce qu'il devenait. C'était un collége des âmes. Ce caractère frappait à première vue; il prédisposait à l'estime, il était écrit sur le visage calme et réglé des professeurs et des frères servants qu'on rencontrait dans toute la maison. Cette maison n'avait rien de commun avec la maison commerciale de Lyon ou de Paris. J'en sortis, après cette première visite, fier de mon éducation future.

Je revins à l'hôtel Chevalier avec ma mère, et nous allâmes dîner avec M. d'Angeville chez madame de Chandor. Je ne sais pas comment, mais un mot dont je ne connaissais pas le sens me frappa dans la conversation de ces dames et me fit comprendre que j'avais été précédé d'une certaine renommée à laquelle je n'avais pas encore pensé. « Oh! dit madame de Chandor à ma mère pendant le dîner, les pères sont enchantés du cadeau que vous leur faites en leur confiant l'éducation de votre fils, car on dit que c'est un *matador.* » Ce mot espagnol, qui signifie l'abatteur du monstre dans les combats de taureaux, me fit relever la tête. On me regarde donc comme quelque chose, me dis-je à moi-même quand on m'eut expliqué le sens de ce mot après le dîner.

Ma mère demeura quelques jours à l'hôtel pour m'accoutumer à la distance qui allait nous séparer et pour me recommander aux personnes de bonne compagnie de la ville. Je visitai avec elle le château fort de Pierre-Châtel, prison d'État, qui me fit une impression sinistre, et les beaux sites des environs, remarquables par le caractère mixte d'âpreté et de pittoresque qui marque ces paysages

presque castillans : vallées, collines, rochers, précipices, pentes douces, bruyères, cascades écumantes, fontaines, ruisseaux, fleuves imposants comme le Rhône, châteaux gothiques, montagnes alpestres telles que le mont Colombier, horizon sauvage ou majestueux se perdant dans les neiges éternelles de la Savoie, tout cela imprimait au ciel et à la terre une physionomie qui ouvrait l'âme du spectateur et qui préparait au renouvellement de l'intelligence. Aussi, en peu de jours, on se sentait un autre homme.

Voilà Belley et ses alentours. Quant au collége lui-même, il consistait d'abord dans cette immense cour, théâtre ordinaire de nos jeux et de nos promenades de tous les jours, sur laquelle ouvraient les nombreuses classes et salles d'études de notre établissement. En traversant par un large vestibule ce gros bâtiment, on arrivait à un magnifique perron, dominant de beaux jardins. Les jardins longeaient d'abord les bâtiments, les fenêtres de l'édifice ouvraient toutes sur ces allées d'arbres fruitiers et sur ces carrés de légumes et de fleurs. Le silence et les odeurs suaves montaient dans les chambres des ecclésiastiques. Au-dessus, c'était un vaste dor-

toir, où deux rangs de rideaux séparaient nos lits. Le mien était à l'angle du dortoir; une fenêtre me séparait, de l'autre côté, des lits de mes camarades. En écartant un coin du rideau, je plongeais librement mes regards dans les jardins, puis sur la vallée ou prairie qui leur faisait suite. Le hasard de cette place me parut un don de Dieu. Je l'en remerciai comme d'une faveur : il m'était si doux de contempler en silence, la nuit, la lune mélancolique flottant sur la cime des hauts peupliers; le jour, les premières lueurs du matin. Je me croyais à Milly.

IX

Après le jardin potager, on apercevait l'entrée d'un long bocage de charmille, réservé pour la promenade solitaire des pères et des professeurs. On en voyait toujours un ou deux, en redingote noire, un livre à la main, lire leur office s'ils étaient prêtres, ou leurs livres classiques s'ils nous préparaient les leçons. On eût dit des ombres errantes dans les champs Élyséens. Cette vue inspirait le recueillement et l'étude; on y sentait

aussi la piété. Ce bocage se terminait par de longues prairies bordées de peupliers à haute tige, que le vent caressait, abaissait, relevait tour à tour, et qui nous envoyaient des bourdonnements gais ou des gémissements plaintifs. Au bout de ces prairies, se dressaient de hautes collines noires, coupées par le ruban blanc des cascades, dont on n'entendait pas le bruit, mais dont on voyait l'écume. A droite, un coteau cultivé en vignes de *hautain* et en bandes de blé ou d'orge s'élevait, par gradins, jusqu'au ciel. On entendait par moments le bruit des charrues ou le beuglement des bœufs fatigués sous l'aiguillon des enfants de la ferme.

X

L'aile de l'édifice qui tournait à gauche, pour envelopper la cour du côté de la ville, était consacrée à d'immenses salles pour l'étude en commun, avant ou après les classes. Là, chacun, au nombre de deux cents jeunes gens, avait sa place, son banc, son pupitre ; c'était là que, sous l'inspection d'un maître silencieux, assis dans sa haute chaire, on

travaillait jusqu'aux heures des offices religieux. L'église était à côté ; on y descendait par un escalier dérobé pour y assister aux cérémonies pieuses. Elles étaient célébrées avec beaucoup de dignité et beaucoup de pompe. La musique, exécutée par les plus habiles d'entre nous, les costumes, les chants, les attitudes, le silence, les parfums d'encens, les figures recueillies des prêtres et des enfants de chœur, nous y communiquaient à tous une espèce de contagion sacrée. Je n'y vis jamais un scandale ou même une inconvenance. Un ange gardait la maison de Dieu. Le grand ressort des Pères de la foi était là. La conscience de leurs élèves y avait son sanctuaire. C'était le saint des saints de l'édifice. Les dimanches surtout et les jours de fête, on y respirait un air surhumain. Tout le monde y changeait de visage ; on en sortait béatifié.

XI

On n'éprouvait point, en entrant dans ce vaste rassemblement de jeunesse, cette espèce de refroidissement qu'on éprouve dans les collèges ou dans les régiments, où chacun, fier de ce qu'il a souffert

en quittant sa famille, veut se venger en en faisant souffrir autant au nouveau venu. Au contraire, on ne voyait que des visages bienveillants et des physionomies gracieuses. C'est ainsi que je fus reçu moi-même. Quelques-uns s'approchèrent timidement, me dirent quelques mots, me rendirent quelques services. On sentait l'amitié. Rien d'amer ne vint empoisonner cette transition ; il me sembla que j'entrais dans une autre famille. Mes larmes mêmes ne furent pas sans un mélange de douceur. Cela me rendit bon dès le premier jour. Quelques pères, attendris par la grâce de ma mère, en retrouvant ses traits dans mes traits, me parlèrent avec bonté et augurèrent bien d'une physionomie si sensible. Cela me disposa à les aimer aussi. Quand ma mère partit, j'étais déjà apprivoisé. Ce moment fut dur, mais ne fut pas sans espoir. Je vois d'ici sa voiture monter lentement la route qui allait la ramener à Mâcon par les gorges de Saint-Rambert ; j'aperçois le mouchoir blanc qu'elle agitait par la portière pour me dire un dernier adieu. Tout le jour, je fus triste ; mais mes camarades ne se moquèrent pas de ma tristesse.

XII

Le lendemain, j'avais déjà des amis. Je les pris d'abord à leur figure ; c'est ce qui trompe le moins. Les premiers furent des Italiens de Turin, d'Alexandrie, d'Asti : Sambuy, Alfieri, Ghilini. Ils étaient de grandes maisons de leur pays. Le voisinage du Piémont, les sentiments politiques de leurs familles et les grandes richesses de leurs maisons, avaient engagé leurs parents à les amener chez les Jésuites. Ils y retrouvaient aussi les traditions religieuses de leur nation. Alfieri, grand et beau comme le poëte son grand-oncle, était fils du marquis Alfieri, attaché à la maison de Savoie, et qui fut ambassadeur, après la Restauration, auprès des Bourbons. Il passait alors pour prodiguer aux Pères de la foi toutes les sommes nécessaires à leur luxueux établissement en France. Alfieri, avec qui je restai lié depuis, devint président du sénat piémontais pendant la dernière révolution. Il y jouit de l'influence due à son esprit et de la considération acquise par son mérite. Sambuy, de race militaire, suivit la même carrière, sous Bonaparte

empereur, et s'y distingua. Quant à Ghilini, sa destinée était écrite sur sa figure, la plus douce et la plus gracieuse qu'il fût possible d'admirer sur une stature de jeune homme. Il était difficile de ne pas l'aimer à première vue. Sa mère et ses sœurs ne pouvaient pas avoir des yeux plus bleus, un teint plus blanc et plus transparent que le sien, une physionomie plus grave et plus modeste. Il fut choisi pour page de la Cléopâtre napoléonienne, la belle princesse Borghèse, à Turin. Je ne sais plus quand la mort le cueillit, mais c'était un rameau de la tige humaine destiné à fleurir sur le versant des Alpes françaises. Plusieurs jeunes gens de Brescia, de Bergame, de Bologne, de Florence, de Rome même, se joignaient à eux ; c'était un collége cosmopolite.

XIII

Au bout de peu de jours, mon choix fut fait; mes premières amitiés étaient décidées. Les choix de l'enfance sont des instincts, ils sont prompts comme l'oreille et comme l'œil. Les Pères de la foi m'essayaient de classe en classe pour connaître ma

vraie force ; je montais, je descendais en peu de leçons ; il n'était pas facile de me mesurer au juste. La raison était précoce, l'attention inégale ; je décourageais les professeurs. A la fin, on me fixa en troisième, cette classe indécise où l'on peut être encore un enfant dans l'étude des langues et un homme de goût dans la rhétorique.

Il y avait là un Père de la foi qui contribua beaucoup à me fixer auprès de lui. C'était un prêtre de bonne compagnie et d'estimable caractère, qui n'avait du prêtre que l'habit et la vertu, mais qui, dans tout le reste, était un homme du monde ; il s'appelait le père Béquet. Je n'ai jamais su précisément d'où il venait, dans quelle maison et surtout dans quelle famille distinguée il avait pris cette physionomie délicate, ces manières choisies, ce regard fin et doux, ce parler gracieux, qui le faisaient remarquer, aimer et préférer à tous. Il n'avait aucun pédantisme. Son ton dans la classe était, pour les petits comme pour les grands, le ton d'un père de famille qui instruit ses propres enfants ; il badinait même en reprenant ; il grondait, mais c'était avec un sourire ; jamais nous ne le vîmes en colère. Ses corrections étaient celles d'une mère.

Si elles eussent coûté ou une humiliation ou une larme à l'un de nous, il aurait rougi et pleuré lui-même. Aussi l'heure de la classe, que l'on redoutait ailleurs, était-elle une véritable heure de plaisir chez lui; on étudiait, on s'amusait; mais on riait avec décence et modestie pour ne pas répondre à l'aménité du maître par l'inconvenance des écoliers. Tout le monde, dans la classe du père Béquet, prenait le ton de la meilleure compagnie. Sa piété même était souriante; on voyait, quand c'était son tour de nous dire la messe, qu'il se contenait pour être plus respectueux et plus édifiant. Nous n'en étions que plus édifiés nous-mêmes; la gravité de son visage était la meilleure leçon. L'office fini, on n'en parlait plus. L'ombre de Dieu avait passé; sa figure redevenait lumineuse et aimante comme avant. Ses meilleurs amis dans les jardins, dans les cours, dans les promenades, étaient les plus âgés, les plus distingués de ses élèves; il causait familièrement avec eux. Il se formait ainsi un groupe choisi d'opinions, au moyen duquel il communiquait à toute la classe une distinction de sentiment et une finesse de goût qui devenaient une sorte de confraternité d'é-

légance. Il va sans dire que je m'attachai à ce centre.

Le père Béquet résumait en lui tout l'enseignement du collége. Comme il devint professeur de seconde et qu'il me suivit ainsi jusqu'à la rhétorique, mes compagnons et moi nous n'eûmes pas d'autre maître pendant trois ans, et les aimables vertus de son enseignement devinrent les grâces d'état de cette époque de notre vie. Il eût été un charmant Fénelon de l'éducation d'un prince; il resta un Fénelon de hasard, dans une école de montagne. Ses supérieurs le rappelèrent, je crois, en Belgique, quand l'ordre fut dispersé en France par Fouché, qui crut les Pères de la foi dangereux pour Bonaparte. Il se trompait bien. Loin de nous inspirer un esprit d'opposition au gouvernement et de goût pour le républicanisme, leurs leçons et leur exemple ne tendaient qu'à nous donner l'amour de la monarchie, de la religion, de l'empire. Bonaparte fut trompé par son ministre de la police. Son oncle, le cardinal Fesch, lui préparait des sujets, Fouché des soldats et des séides; Fouché devait l'emporter.

XIV

Un professeur de physique et de mathématiques, entré par piété chez les Pères de la foi, ressemblait par sa douceur et ses vertus au père Béquet. Son nom était Dumouchel. Il avait l'intelligence assez grande et assez clairvoyante pour voir quelque chose à travers la nature : c'était Dieu. Mais il le voyait sans ombre et sans superstition, comme l'effet voit sa cause, et il nous le faisait voir ainsi. Les mathématiques étaient sa langue ; il ne discutait pas, il démontrait. Il n'était point prêtre.

Un autre jeune homme de Belgique, le père Wrintz, était un enfant amoureux de Mirabeau. Il se nourrissait d'illusions tendres et féminines. Notre imagination l'aimait, mais elle en avait un peu pitié. Il est resté tel dans sa maturité. Il m'écrivit d'Anvers, il y a quelques années, peu de temps après la république ; il me reprochait de ne l'avoir pas imprégnée de couleurs assez religieuses, tout en reconnaissant que j'avais rendu à la religion le seul hommage que le peuple français pût lui rendre, sans prêter à la raillerie, le respect et la liberté.

Il est monté depuis au paradis des innocents où nous le retrouverons enfant encore.

Venait ensuite le père Varlet, savant homme de la nature des anciens moines. Il était instruit, mais sévère et peu parleur; il méditait sans cesse. On lui avait assigné, outre la classe de rhétorique, à laquelle il était peu propre, les fonctions de confesseur habituel de cette jeunesse. Il s'en acquittait avec scrupule et rigueur, mais sa conscience tremblait autant que la nôtre; il était bon néanmoins, mais toujours silencieux. Je me souviens qu'un printemps, comme j'étais maladif, le médecin m'ordonna des promenades dans les bois des environs. Le père fut chargé de me conduire dans la course particulière qu'il faisait dans les montagnes environnantes; il y préparait ses leçons, il y lisait son bréviaire. La campagne était fleurie comme elle l'est, dans ce beau pays, au mois de mai; ce n'étaient que mosaïques de toutes les couleurs et de toutes les odeurs. J'allais derrière le père, cueillant ces bijoux de la végétation, j'en revenais tout chargé au collége. L'écume des cascatelles les aspergeait encore; j'étais enivré. Le père daignait à peine leur jeter un coup d'œil; l'admiration pour ces inutili-

tés de la création semblait presque un crime à son ascétisme ; il ne me disait jamais un mot sur ces ravissantes merveilles. Il fallait qu'elles fussent consacrées sur l'autel, à la messe ou à la bénédiction, pour qu'il se permît de les regarder. Nous rentrions souvent au collége, après trois ou quatre heures de marche solitaire, sans que nous eussions échangé une parole.

Cela dura ainsi deux mois ; je fus guéri, mais fort ennuyé. Le printemps de ce saint homme n'avait de fleurs que dans ses psaumes.

XV

Il y en avait un autre, le père ***, qui n'était certainement pas fait pour vivre en communauté avec des maîtres et avec des enfants de bonne compagnie. On lui avait donné, comme pour nous dégoûter de ce qu'on appelait philosophie, cette classe à faire. C'était certainement un brave homme, mais le plus désagréable des honnêtes gens. On l'avait pris sans doute dans quelque village où il enseignait à lire aux paysans, plus paysan qu'eux. Sa figure était repoussante, ses cheveux roux se

dressaient en vergette sur son front, ses yeux ne regardaient qu'obliquement; sa bouche, qui ne riait jamais, n'avait qu'un sourire sardonique, amer, comme la jouissance orgueilleuse d'une perpétuelle autorité sur des inférieurs humiliés; il ne nous parlait qu'avec aigreur et malveillance. Nous le détestions, surtout en le comparant avec son collègue, un autre professeur, qui avait été officier dans les armées de la République. Celui-ci était un homme naïf, instruit, doux. Il avait été converti par je ne sais quel miracle qu'il ne cessait de nous raconter comme une preuve de l'intervention divine dans la destinée d'un homme de foi. Il était fort aimé, malgré sa naïveté, car cette naïveté était honnête et sincère. L'enfant même estime les erreurs qu'on lui raconte avec bonne foi.

Un autre, qu'on appelait l'abbé Letourneur, et qui était fils d'une marchande d'oranges de la rue de Sèvres, à Paris, avait tout l'esprit qui court dans le ruisseau de cette capitale. Un miracle de démocratie l'avait fait élever par des prêtres charitables dans un séminaire de faubourg. Son intelligence alerte l'y avait fait distinguer. Il avait pris parti dans le monde ultrà-religieux de son quartier. Les Jésuites

l'avaient remarqué et convoité. Il était entré chez eux avec ardeur ; il n'avait pas tardé à leur plaire et à les éblouir. Il était propre à tout ; il avait plus d'esprit qu'il n'en fallait pour séduire un monde de pédants. C'était la dévotion éloquente et l'épigramme sacrée contre les plaisanteries philosophiques du monde. Nous avions pitié de ceux qui lui prêtaient la réplique. Il était universellement considéré comme un second Voltaire, mille fois plus fort que le premier. On devenait grave en parlant de lui. En vérité, c'était un jeune homme de haute espérance pour l'idée qu'il daignait embrasser.

Mais, quoique sincèrement religieux, il était homme. Il fut accusé d'une faiblesse. Peut-être n'était-ce qu'une calomnie. Quoi qu'il en soit, on ne lui pardonna pas, mais on le congédia sans éclat ; il quitta l'ordre, il resta pieux et devint évêque. Il vécut sans tache dans son nouvel état et mourut pur. Je n'ai pas rencontré un homme plus aimable. Cela ne suffisait pas aux Pères de la foi. Point de grâce pour l'ombre d'une légèreté !

XVI

L'inflexibilité religieuse de l'ordre était personnifiée dans le père Debrosse qui en était le supérieur. Ce n'était point un homme de premier mérite, mais de première vertu. Il était d'un parfait bon sens, cela suffit pour gouverner. Il dirigeait tout ce petit monde sans violence et sans partialité. Chacun était sûr de sa justice. Sa figure calme, douce et grave, disait ce qu'il était. Un changement de directeur eût été une révolution dans la maison. Tout y était l'ordre et la paix maintenus dans une liberté suffisante. On dit, mais je l'ai toujours ignoré, car aucune tentative d'embauchage ne vint jamais à ma connaissance, que ce régime si régulier avait un vice cependant : la police, et que cette police employait un instrument ignoble mais nécessaire, l'espionnage. Les pères, chargés de maintenir la pureté des mœurs et des principes dans leurs élèves, n'en créaient pas les instruments sans doute, mais ils s'en servaient, dit-on, secrètement. C'est possible, nous le soupçonnions ; nous méprisions ceux d'entre nous qui étaient suspects de ce ser-

vice et de cette bassesse, mais ce service était caché comme un vice utile au grand nombre. C'est le caractère de la police dans la société. On ne l'honore pas, mais on s'en sert. Au reste, je n'ai jamais connu cette police que par des soupçons, peut-être mal fondés. Quoi qu'il en soit, c'était de la police de bonne intention, de la police de conscience et non d'intérêt. On pouvait en déplorer l'usage, mais non la condamner absolument; c'était l'œil du maître.

XVII

Bien que nos maîtres évitassent, autant que cela se pouvait sans nuire aux amitiés particulières, si utiles aux hommes, les intimités dangereuses entre nous et les conversations occultes; bien qu'ils préférassent, dans les récréations et dans les promenades, le nombre *trois* au nombre *deux*, parce que trois est toujours innocent et que deux est quelquefois suspect, nous ne tardâmes pas à nous réunir ou par deux, ou par trois, ou par groupes, et à former des sociétés privées dans la grande société générale. Mes premiers camarades furent d'abord

donnés par le hasard de l'âge, de la taille, du voisinage dans la classe et dans la salle d'étude; puis, au bout de peu de jours, par le choix et par l'instinct. Le premier choisi fut Aymon de Virieu.

Aymon de Virieu était le fils du marquis de Virieu, membre de l'Assemblée constituante, révolutionnaire dauphinois en 1789 ; puis contre-révolutionnaire en 1790; puis, en 1792, commandant de la cavalerie royaliste au siége de Lyon, où il disparut dans la retraite, sans qu'on pût découvrir son corps. C'était évidemment un homme de cœur, de talent, de courage, mais un homme mobile comme les passions qui fermentaient à cette époque, en France, tantôt lié avec Mirabeau, tantôt avec la cour, mais surtout avec Mounier, Lally-Tollendal qui donnèrent leur démission après le 6 octobre, et se bornèrent à écrire contre les excès de la révolution, sans continuer à combattre contre elle. Il se réfugia dans sa terre du Dauphiné, vint à Lyon à l'époque du siége et y mourut en combattant. Homme difficile à peindre, très-révolutionnaire au commencement, très-contre-révolutionnaire à la fin, mais toujours très-religieux, et dont le dogme était la noblesse; il en était évidemment infatué.

Une révolution aristocratique eût été son rêve. On le jugeait aux opinions de son fils.

Virieu avait deux sœurs, l'une mariée à M. de Quinsonnas, femme aimable, mère de plusieurs fils aujourd'hui très-riches et très-connus dans Paris. L'autre était mademoiselle Stéphanie de Virieu, personne infiniment remarquable par sa figure, son esprit, ses talents, qui ne voulut jamais se marier pour ne pas quitter sa mère. Elle avait et elle a encore le génie de la peinture ou plutôt du dessin; son crayon improvisait comme sa parole. Un trait d'elle était immortel. Dès qu'elle vous avait touché, on ne mourait plus. La vertu seule le disputait en elle au talent. Elle vit solitaire maintenant, dans un château de sa mère, en Gascogne.

Quant à Virieu lui-même, idole de sa mère et de ses sœurs, il habitait alors, au milieu du Dauphiné, la terre du *Grand-Lemps*, qu'avait habitée son père. C'était un enfant de quatorze à quinze ans, plus âgé que moi de deux ou trois années. Ses traits n'étaient pas beaux, mais remarquables; son front inégal avait de ces bosses où les matérialistes de nos jours trouvent les origines ou les symptômes du génie. Ses cheveux blonds, bouclés, frisés au-

tour de son front, lui donnaient l'apparence d'un buste antique d'empereur romain dans sa fleur. Ses yeux animés d'un merveilleux éclat avaient une splendeur qu'on ne pouvait contempler sans être ébloui. C'était de l'esprit à plein jet, jaillissant d'une source intarissable. Son nez irrégulier ne répondait pas à ces formes du haut du visage ; les narines trop ouvertes lui donnaient un peu d'ironie.. En revanche, la bouche fine et riante, merveilleusement enchâssée dans des lèvres minces, lui rendait ce que les yeux avaient promis, une distinction fabuleuse.

Son caractère était, comme ses traits, mixte e très-difficile à fixer. Il y avait de l'énigme en lui ; mais cela même sollicitait à le regarder davantage. On ne savait si sa figure tenait plus de Rabelais que de Socrate. Ce qui était de Rabelais, dans Virieu enfant, amusait et inquiétait; ce qui était de Socrate attirait; le tout ensemble séduisait. Il me produisit ce double effet, car le côté rabelaisien m'a toujours déplu et le côté socratique m'a toujours charmé. Aussi ma sensation fut toujours double en le regardant, le sel et le sucre sur les lèvres; mais je ne pouvais toutefois m'en détacher.

Quant à moi, il était évident que je lui faisais une impression toute différente et que je contribuai beaucoup à modifier sa nature dans le bon sens et à le ramener, sur la fin de ses jours, du côté des choses divines, et plus peut-être qu'il n'était conforme à la raison pratique. Il mourut ainsi, et je l'en félicite. Son esprit merveilleux avait suffi pour le ramener au Dieu de son enfance. Mais à cette époque, il flottait encore, et cela me déplaisait. Toute sa métaphysique se terminait en plaisanterie; moi, je ne riais plus dès qu'il s'agissait des choses sérieuses. Ma mère m'avait appris à ne jamais rire de moi-même, qui me sentais un peu l'œuvre de la Providence. Mon visage devenait grave et mécontent, dès que Virieu tournait à la dérision et au doute. Ce mécontentement de ma physionomie l'influençait; il cherchait comment il pouvait avoir contristé un camarade qu'il aimait sincèrement, et il se corrigeait autant que la nature se corrige.

XVIII

Le second de mes amis de ce temps-là était un jeune homme de Chambéry, Louis de Vignet, neveu du comte de Maistre. Je ne connaissais pas même de nom alors les de Maistre, avec lesquels j'ai été lié depuis. Je commençai cette connaissance par leur jeune neveu.

Louis de Vignet avait aussi quelques années de plus que moi. Nos caractères n'avaient aucune ressemblance, mais nos esprits en avaient. C'est par l'esprit que nous sympathisâmes. Il était triste et renfermé en lui-même, j'étais ouvert et communicatif. Bien qu'il n'eût pas encore l'âge des grandes passions, il avait le silence qui les couve et la physionomie taciturne de l'homme déjà accablé sous la mélancolie qui souffre. Sa figure était celle de *Werther*, son front était pâle, ses cheveux noirs et cernant son visage, comme ceux d'un Italien ; ses sourcils repliés indiquaient une pensée active et malade ; ses lèvres fermées, une idée attentive et craignant de se compromettre ; sa taille svelte et élancée, une nature méditative ; sa tête baissée,

une forte tension de l'esprit : on ne pouvait le voir sans garder son image. Il me fit, comme à tout le monde, une forte impression. Je le regardai d'abord avec le respect qu'un homme inférieur porte à un homme supérieur; je cherchais à le deviner, mais je ne lui parlais pas. Lui, au contraire, ne tarda pas à me rechercher. Sa conversation m'intéressa dès le début. Il avait un esprit original, infini pour son âge, et qui paraissait dépasser et mépriser celui de nos maîtres eux-mêmes. Quand il lui fallait, dans nos examens ou dans nos compositions, justifier la haute opinion qu'on avait de lui, il sortait comme la foudre du nuage, il nous dépassait tous. Il était difficile de l'égaler. J'étais en général son émule, mais il souffrait difficilement une rivalité, et moi, au contraire, j'étais presque humilié de lui être comparé. Sa supériorité me paraissait un droit de la nature, je l'acceptais sans envie et sans peine. Il n'en fut pas toujours de même. Il était grand d'une seule pièce, et j'avais besoin de grandir.

Les premières écoles d'externes, où il avait commencé sa vie et ses études, lui avaient donné sur toutes choses des idées avancées et fortes, bien au-dessus des idées de collége. En religion surtout,

il était libre penseur. Quand nous ne pensions pas encore, il passait pour impie, il se croyait tel, mais il n'osait pas l'avouer tout haut. On le craignait à cause de cette réputation suspecte. Il est singulier que les premières notions d'incrédulité me soient venues précisément, dans mon enfance, de cette famille des de Maistre d'où devaient, quelques années plus tard, me venir les plus belles et les plus fortes impressions de foi. Cela prouve combien les pensées d'une seule famille, multipliées par cinq ou six hommes de talent, sont une puissance dans le monde. Louis de Vignet était souvent dominé par l'humeur; notre intimité était versatile comme elle, moi, je n'avais pas de mauvaise humeur dans ce temps-là. Quand il revenait, il me retrouvait tel qu'il m'avait laissé. C'était certainement, à ces défauts près, l'homme le plus grand que j'eusse rencontré dans mes études. Je le retrouvai de même quelques années après. Il changea beaucoup et souvent à son avantage. Il mourut ambassadeur à Naples.

XIX

Voilà les deux natures avec lesquelles le hasard ou l'instinct me lièrent, à cette première époque où la liaison présage la vie : Virieu, homme d'aristocratie, Vignet, homme de génie. Il y en avait un autre qui vient de mourir récemment, c'était Guichard de Bienassis, homme d'humanité pure.

Bienassis était fils unique d'une bonne et aimable veuve qu'on appelait madame de Montlevon. M. de Montlevon était un gentilhomme d'un certain âge, qui avait épousé tard cette femme, d'origine inférieure. Il lui avait laissé, en mourant, sa fortune qui consistait en un petit château nommé Bienassis, situé à une demi-lieue de la petite ville de Crémieu dans la plaine du Dauphiné. Ce château, qui ne tarda pas à devenir notre quartier-général à Virieu, à Vignet et à moi, était bâti sur un monticule solitaire, flanqué de deux tours et adossé à une colline de grands bois. Une jolie source, ombragée de saules pleureurs, suintait dans le jardin. Nous verrons bientôt comment il était habité.

Bienassis, qui portait le nom de sa terre, était

donc à moitié bourgeois par sa mère, à moitié noble par son père. Ses opinions tenaient des deux origines, mais il préférait la bourgeoisie. Il était, avant tout, l'enfant de la nature. Un peu plus âgé que nous, il avait trouvé, dans le château de sa mère, une petite chambre attenante au grenier et dont son père, M. de Montlevon, avait fait une bibliothèque. Cette bibliothèque était fermée à clef par sa mère, mais la clef était suspendue à un clou d'or dans la chambre maternelle. Une jeune fille de quinze ans, qui servait de demoiselle de compagnie et de femme de chambre à M^me^ de Montlevon, aimait beaucoup Bienassis et lui glissait quelquefois la clef fatale. Il entrait alors furtivement dans la bibliothèque et emportait, sous des matelas, une provision de mauvais livres, dangereux à son âge. C'étaient : les *Confessions* de J.-J. Rousseau, si séduisantes à quatorze ans; Helvétius si ennuyeux, mais si propre à détruire toute habitude religieuse dans le cœur ; Raynal, philosophe ampoulé, qui faisait prendre la déclamation pour l'élégance et l'affectation pour la sensibilité ; *Faublas*, les *Liaisons Dangereuses*, et d'autres romans de ce genre, où le libertinage parodiait l'amour. Il en

était sorti ivre de cette fausse sagesse et de ces faux sentiments ; mais, quand les vraies notes de la nature l'avaient ému dans les belles pages de J.-J. Rousseau, son enthousiasme s'était élevé jusqu'au délire et son admiration jusqu'au culte. Les phrases qu'il en savait par cœur et qu'il nous récitait avec transport nous enchantaient. Nous aurions voulu à tout prix avoir la clef de ce sanctuaire où il était entré le premier. Ainsi Virieu sceptique, Vignet incrédule, Bienassis sensible, moi pieux par instinct mais ignorant par l'âge, tels étaient les éléments confus de l'opinion de notre groupe d'écoliers. Virieu en plaisantait, Vignet, Bienassis en déliraient, moi j'en rêvais. Il était clair qu'un élément vainqueur des autres nous manquait pour nous diriger. Cet élément, c'était le sentiment. Il nous fut tout à coup révélé. Voici comment.

XX

Un jour de printemps, où toute la campagne était rayonnante, fleurs, végétation, parfums ; où les fenêtres, ouvertes sur les roses et les œillets du jar-

din, laissaient entrer à pleines bouffées leur haleine embaumée dans l'ombre encore humide de la classe, le professeur interrompit tout à coup sa traduction épineuse d'Ovide, ferma le livre latin, et, ouvrant un gros volume broché, avec le geste d'un homme qui découvre un trésor, l'éleva au ciel dans ses mains et nous dit à demi-voix : « Maintenant, Messieurs, je donne congé et liberté « à tous ceux d'entre vous qui veulent en jouir ; ils « peuvent sortir et aller s'amuser dans la cour ou « rester à leur gré à s'occuper d'autre chose ; leur « temps est à eux. Quant à vous, qui êtes plus « avancés en âge et qui trouvez dans les livres des « délices plus cachées et des voluptés plus sérieuses, « je m'adresse surtout à vous sans vous contraindre, « et je vous demande permission de vous lire quel- « ques pages d'un ouvrage nouveau, que je viens de « recevoir de Paris. Ce sera ma leçon d'aujourd'hui. « L'auteur s'appelle M. de Chateaubriand. Il n'est « sorti ni d'une école normale ni d'une école poly- « technique, ni d'une école militaire ni d'un lycée ; « il est sorti des forêts vierges d'Amérique ; il y « avait été jeté, on ne sait d'où, d'un régiment de « Vendéens, d'un bataillon d'émigrés de l'armée

« de Condé; il était échappé d'une grotte remplie
« de vieux missionnaires chrétiens avec le père
« *Charlot* et la vierge *Atala*, qui parlaient un dia-
« lecte divin emprunté aux cygnes noirs du Mescha-
« cébé. Ses maîtres de rhétorique étaient la fou-
« dre, l'éclair, la nuée, les phénomènes célestes,
« les grands silences du désert, les voix retentis-
« santes de la nature, les gémissements des vents,
« les bruissements des feuillages. Vous allez voir
« comment dans tout cela il comprenait la voix de
« Dieu et comment il parlait aux hommes. Écoutez-
« moi, ou ne m'écoutez pas, peu m'importe, les
« eaux et les bois feront silence et les esprits cé-
« lestes m'écouteront, car c'est leur Créateur qui
« parle. Tâchez seulement de comprendre la divi-
« nité de ce langage. »

XXI

Ce préambule nous frappa tous. Nous écoutâmes. Le père frappa sur son livre et commença :

« Il est un Dieu. L'impie seul a dit, *Il n'y a pas de Dieu.* » La grandeur des idées, la pompe des mots nous saisirent. La voix solennelle du père,

les larmes qui semblaient poindre de son cœur ou trembler dans sa poitrine, la nouveauté de ces accents, la sainteté de ces délires enivraient nos oreilles et captivaient nos imaginations. Nous entendîmes ce que nous n'avions jamais entendu, le beau dans le vrai, le sentiment dans la grandeur, le mouvement du cœur dans l'harmonie des langues; il n'y avait pas besoin de nous provoquer au silence. Le silence se faisait de lui-même par la peur de perdre une de ces magnifiques phrases qui nous parlaient de l'inconnu. Le mystère, traduction de l'infini dans la nature, achevait toutes ces majestés de la parole. La grâce y était aussi merveilleuse que la grandeur. La femme y tenait de l'ange. Atala était la divinité des forêts; nos cœurs l'adoraient sans la comprendre. Nous aurions voulu que le livre ne finît jamais; mais le père, aussi charmé que nous, ne nous le livrait que goutte à goutte. La fin de la classe sonna trop tôt; nous nous précipitâmes sur le professeur pour lire encore quelques pages, mais il ne nous les livra pas, et nous sortîmes avec tout l'appétit que ce volume éblouissant avait éveillé en nous de cette lecture. Nous ne parlions plus d'autre chose, et la promesse de nous lire encore

quelques fragments de ce merveilleux ouvrage fut le plus infaillible encouragement au travail que nos professeurs pussent nous offrir. J'étais certainement un des plus touchés, parce que les trois notes, qui étaient nées avec moi, la religion, la mélancolie et la famille, étaient aussi les notes les plus neuves et les plus divines du génie de Chateaubriand. Cependant, bien que cette lecture m'eût donné le délire de l'admiration, elle ne m'avait pas donné le délire du faux goût. Le lendemain, ayant accompagné mes camarades dans le parc d'une belle maison de campagne, où nous allions souvent, appartenant au colonel Maupetit, et la conversation étant retombée sur le *Génie du christianisme* : « Toi, me dit-on, qu'en penses-tu? — Moi, répondis-je, j'en suis ravi, mais je n'en suis pas séduit. — Et comment cela peut-il être? me dit un jeune homme de Grenoble, noyé depuis en se baignant dans l'Isère. — Cela manque, selon moi, du principal élément de toute beauté parfaite : le naturel; c'est beau, mais c'est trop beau. »

Ce mot parut assez juste et resta dans le collége; et, en effet, je ne trouverais pas mieux aujourd'hui. Ce qui est cherché n'est pas trouvé.

XXII

J'eus beaucoup d'éclat et une quantité de prix à la fin de l'année. Vignet les partagea avec moi. Ma mère était venue pour assister à la distribution et à la solennité. On joua une comédie de collége. Vignet et moi, nous avions les principaux rôles ; nous fûmes très-applaudis. Je me souviens toujours du transport d'admiration que j'inspirai à un vieux militaire enthousiaste qui était venu couronner un de ses neveux. « Ah ! s'écria-t-il, en m'entendant réciter un discours que j'avais composé pour mon rôle dans la pièce, en voilà un qui sera un fameux général ! » Toute la gloire humaine se résumait pour lui dans une baïonnette. On me ramena triomphant. La voiture ne pouvait contenir mes couronnes déjà fanées et mes volumes immortels. Milly me fit bientôt oublier toutes ces vanités : j'y retrouvai dans Claude Chanut mon ami, et dans Janette mon amour.

Bienassis fit écrire à ma mère par la sienne pour m'engager à venir passer quelques jours dans son petit château des environs de Crémieu. Virieu de-

vait, de son côté, venir du Grand-Lemps partager cette fête. On me l'accorda ; j'y allai. Le jour que j'arrivai à Bienassis, où mes deux amis m'avaient précédé, ne s'effacera jamais de mon souvenir. Du plus loin que je fus aperçu du haut de la tourelle du château, j'entendis partir des coups de fusil, et je vis flotter des mouchoirs de poche. Je hâtai le pas et je fus bientôt dans les bras de mes camarades. Madame de Montlevon me reçut en mère. On voyait que son fils était roi dans la maison. Une vive et jolie jeune personne, cumulant les rôles de demoiselle de compagnie et de femme de chambre, dont Bienassis nous avait parlé à Belley, nous regardait du coin de l'œil, sollicitant un sourire du fils de sa protectrice. Nous fûmes bientôt initiés dans toutes les parties de la maison, du verger, des jardins, des fontaines et même des forêts giboyeuses. Nous rentrâmes pour dîner dans la maison. Toutes les délicatesses de la table nous attendaient. La jolie servante nous les distribuait, choisissant pour son jeune maître les meilleurs morceaux; madame de Montlevon nous encourageait comme une mère. Après le dîner, nous montâmes dans nos chambres. Bienassis ne tarda pas à venir nous chercher, ar-

mé de la clef fatale qu'une main complaisante lui avait prêtée; il nous conduisit en silence dans le grenier réservé de son père, M. de Montlevon.

Nous y entrâmes comme dans un paradis de la pensée; nous nous jetâmes sur les rayons de cette bibliothèque avec ardeur et tremblement. Chacun de nous choisissait le livre qui répondait le mieux à ses convoitises : Virieu, à sa philosophie sceptique, tel que Montaigne ou Rabelais; Bienassis, les romans aventuriers, comme *Faublas;* moi, les *Confessions* de J. J. Rousseau, mêlées de sublimités et de vilenies. Nous nous plongions en silence dans cet océan d'eau trouble, ne sachant ce qu'il fallait admirer ou réprouver davantage, mais nous étonnant de ce que la tête avait osé penser, de ce que la plume avait osé écrire. Nous emportâmes chacun un volume de nos livres de prédilection dans notre poche pour amuser ou pour enchanter nos loisirs dans nos chambres ou à l'ombre des bois. Nous étions entrés innocents, nous sortions coupables : un tour de clef nous avait livré l'arbre du bien et du mal; les fruits divers étaient dans nos mains, à nous de choisir. Le goût du bien nous éclairait encore, mais nous aurions eu besoin que des yeux

exercés eussent fait pour nous le triage de cette mosaïque dangereuse, dans laquelle la seule curiosité nous introduisait, sans autre guide que le plaisir. Nous éprouvions bien un remords de ce plaisir défendu, mais ce remords s'évanouissait devant une passion nouvelle ; et nous étions comme des baigneurs en été qui, en se jetant aux flots de la mer, éprouvent au premier moment le frisson des ondes, puis, bientôt, ne sentent plus que la volupté de l'immense élément. Tels nous sortîmes de la bibliothèque cachée de Bienassis, où la corruption nous fut révélée par les livres.

Le soir, après le souper, Bienassis nous mena à quelque distance du château, chez un riche négociant de Lyon, qui avait acheté une maison de plaisance où il vivait, avec sa femme et deux jolies filles de quinze à seize ans, auxquelles il nous présenta. Nous les trouvâmes charmantes et aussi naïves que nous ; nous nous proposâmes de les revoir souvent. Mais le mauvais goût de notre âge, voulant s'amuser du père, nous fit commettre, en les quittant, quelques enfantillages de moquerie suspecte, qui offensèrent son amour-propre et qui nous firent fermer le lendemain les grilles de la

maison du fabricant de soie. Ce fut bien fait, notre vaniteuse noblesse fut punie comme elle le méritait par la dignité bourgeoise. Nous le sentîmes nous-mêmes, mais c'était trop tard, et nous fûmes privés justement de la vue des belles Lyonnaises. Ce fut notre première leçon.

XXIII

« Puisque nous sommes libres en Dauphiné, nous dîmes-nous, allons voir ses merveilles. » Nous allâmes à la grotte de la Balme, merveilleuse caverne, par laquelle on entre dans le sein ténébreux de la terre. Cela ressemblait à toutes les voûtes caverneuses décrites par les poëtes et dont nous étions à la fois curieux et saturés au collége. Des lacs sombres, où l'eau des voûtes se distille en gouttes sonores; des barques pour les traverser; des stalactites gigantesques qui leur servent de ciel ; des passages fangeux par où l'on se glisse sous les voûtes pour pénétrer plus avant aux lueurs des torches; puis d'autres lacs et d'innombrables stalactites, jusqu'à ce que la monotonie du spectacle vous lasse et que les ténèbres vous fassent désirer de

revoir le jour : voilà tout ce que nous en eûmes. Cela m'a suffi pour me dégoûter à jamais des grottes et préférer le jour de Dieu au demi-jour des grenouilles. Nous conçûmes néanmoins, en revenant, le projet de visiter la Grande-Chartreuse, la vallée de Graisivaudan et Grenoble. Madame de Montlevon ne nous refusa pas son cheval et sa voiture.

Le lendemain, conduits par son domestique, nous partîmes la nuit, en chantant joyeusement les cinq ou six airs de romances héroïques ou mélancoliques que nos familles nous avaient appris, et que les échos des collines du Dauphiné répétaient. L'enthousiasme de la jeunesse nous faisait délirer. On eût dit une carriole d'insensés, ivres des premières ivresses de la liberté. Partout où nous nous arrêtions dans les auberges de village, nous répandions l'étonnement et la joie communicative. Nous visitâmes ainsi Voreppe, Voiron, et nous entrâmes enfin dans Grenoble d'enchantement en enchantement. Notre ami Bienassis y avait un cousin célèbre, nommé M. Comte, qui nous reçut à merveille. Sa charmante femme et des filles, encore enfants, comblèrent d'accueil les amis de leur cousin. Nous y dînâmes tous les jours. Nous logions dans une au-

berge, fameuse depuis, où Bonaparte, revenu en triomphe de l'île d'Elbe, goûta les premières douceurs et les premières illusions de son retour. Grenoble nous parut le nœud des Alpes. Les rochers et les eaux de l'Isère, la vallée de Graisivaudan, les forêts de sapins, les neiges qui les argentent, les châteaux qui pyramident sur leurs caps, nous firent une impression grave qui éteignit un peu notre jovialité enfantine. Quand la nature montre son visage sévère, elle assombrit l'homme. L'admiration n'est pas gaie; elle est grave. Je le sentis pour la première fois.

XXIV

Après quelques jours passés à Grenoble, nous revînmes à Bienassis par la route de Lyon. Nous y fûmes reçus comme les fils de la maison. La clef de la bibliothèque nous fut de nouveau prêtée par la complice de Bienassis; nous trouvâmes qu'il était plus simple de ne pas refermer une porte et de laisser la clef sur la cheminée de madame de Montlevon. Son infirmité l'empêchait de monter l'escalier; nous pûmes donc échapper ainsi à sa

surveillance. Nous lûmes tout ce qu'il était défendu de lire. Notre vie était délicieuse. Nous prolongeâmes notre séjour jusqu'à la fin des vacances.

Nous revînmes par le Grand-Lemps, habitation infiniment plus austère de madame de Virieu et de sa fille. C'était un couvent dans une maison de proscrits. Nous en respectâmes le silence. Nous en partagions les prières. C'était la maison des premiers chrétiens. Mademoiselle Stéphanie de Virieu rappelait, par ses talents et sa grâce, ces belles vierges qui enchantaient et sanctifiaient les demeures des martyrs dans le temps des persécutions de Rome ; fleur sur un tombeau, dont le parfum embaumait les souvenirs de sa sainte mère. Cette vie ascétique nous faisait rougir des mauvais livres du grenier de Bienassis.

Ainsi les aspects contraires du monde nous apparaissaient dès le début de la vie. Ici, les vertiges du siècle philosophique et libertin dans le grenier de madame de Montlevon ; là, les larmes, la piété, le deuil dans le salon du Grand-Lemps. Nous rapportions ces deux impressions au retour.

XXV

Je rentrai troublé, mais non perverti, à Milly. La piété de ma famille ne tarda pas à me ramener au repentir. Les Pères de la foi me firent oublier la bibliothèque du Dauphiné. Les premiers jours de novembre me retrouvèrent à Belley. Cette année fut une année sainte. Mon imagination, touchée des exemples de ma mère et de la sainteté de vie de mes professeurs, se tourna tout entière vers le bien. J'en eus les délices et même le fanatisme. Je vivrais des milliers d'années, jamais je ne pourrais oublier les jours d'étude, les heures de prière, les nuits de méditation, les délices d'extase, que je goûtai dans l'accomplissement de tous mes devoirs en vue de Dieu. Qui pourrait dire les enthousiasmes dont j'étais saisi, en hiver, au milieu des neiges, sur la glace des marais sillonnée par mes patins, volant, embrassé par l'air, comme par les ailes des esprits invisibles; ou bien au printemps, assis sous les charmilles, dans la tiédeur calme d'un air immobile, lançant au ciel en silence les ardeurs pieuses de mon âme heureuse de la paix de ma conscience;

au bruit de la charrue montant sur la colline prochaine; au pétillement de la gerbe tombant sous la faucille et que la main des enfants ramasse sur le sol brûlant. Non, rien n'égalera ces délices. Les anges seuls, s'il y a des anges, ont de pareilles jouissances. Mes rêves ressemblaient à ceux du ciel. J'étais sage, j'étais heureux. Excepté l'absence de ma famille, à laquelle je revenais toujours, je ne concevais rien de plus parfait.

Cet état de mon âme dura trois ans, interrompu seulement par des études qui n'étaient que des badinages, des excursions à la fin de l'année qui n'étaient que des triomphes, et des vacances à Milly, à Bienassis, ou au Grand-Lemps, qui n'étaient que des essais dans la vie. Mais, malgré ma félicité continue, l'amour de la liberté prévalait encore sur ces délices ; je ne pouvais m'arracher aux rêves encore plus pénétrants de vie indépendante. Le gouvernement de l'empereur Napoléon venait en aide à ces rêves; car, à chaque instant, le bruit se répandait au collége de Belley que les Pères de la foi allaient être expulsés de leur établissement et qu'une querelle existait entre le cardinal Fesch et l'Empereur à leur sujet, à la suite de laquelle ils seraient con-

traints d'abandonner leur excellent collége et de nous rendre à la liberté.

XXVI

Cela eut lieu. Je vis alors combien les gouvernements sont trompés par leurs ministres. Bonaparte chassait les protégés de son oncle comme ses ennemis, et ils étaient ses meilleurs amis. La restauration du passé ne pouvait s'appuyer sur de meilleurs soutiens que les religieux qui nous faisaient adorer en lui le nouveau Cyrus. Mais moins politique que guerrier, il ne voulait rien devoir qu'à ses victoires. Quand elles cessèrent, il s'écroula. La conservation des Pères de la foi ou des Jésuites lui aurait assuré toute la haute bourgeoisie et toute la noblesse de France. Il n'eut plus que la force soldatesque qui lui donnait des bras, mais point les cœurs. Ce fut une des grandes fautes de l'Empire. La toute-puissance est un bandeau sur les yeux, elle craint un rival, elle renverse un appui.

Je partis, comme à l'ordinaire, couronné de lauriers académiques, affectant les regrets, mais éprouvant la joie. C'est alors que je fis quelques vers d'adieu au collége, vers imprimés dans mes œuvres.

LIVRE TROISIÈME

I

A peine étais-je rentré dans ma famille, à Milly, que je vis l'embarras où un jeune homme de ma classe et de mon âge allait jeter mon père et ma mère. Que faire de ce jeune homme trop âgé pour rester oisif, trop distingué dans ses études pour n'avoir point d'ambition, trop aristocrate par ses parents pour servir le gouvernement nouveau? Cet embarras était immense et amena toutes mes fautes par l'indécision et l'oisiveté. Je ne demandais pas mieux que d'entrer dans les écoles de droit, où les jeunes gens de mon âge se préparaient, dans une vie débauchée et studieuse, au métier d'avocat ou à la profession d'auditeur au Conseil d'État; mais le métier d'avocat répugnait à la vanité de ma famille. L'état militaire, qui m'aurait beaucoup plu dans ce temps-là, m'aurait engagé au service du gouvernement, que mes parents voulaient bien reconnaître, mais auquel ils ne voulaient pas s'inféoder. La profession d'auditeur au Conseil d'État faisait de moi un adulateur ou un séide du régime impérial. Rien de tout cela ne pouvait convenir à

ma naissance, à ma société, à mes habitudes, à ma fortune; donc il fallait perdre le temps à délibérer. Ce n'était pas la faute de mon père, qui n'avait, comme je l'ai dit, qu'une fortune très-bornée et qui était trop sensé pour refuser à son fils les moyens d'une existence honorable; mais mes oncles et mes tantes, possesseurs de toute autorité dans la famille, rejetaient avec indignation toute idée de carrière qui m'aurait fait, selon leur avis, déroger de ma noblesse ou de leur opinion. Chaque fois qu'une de ces carrières se présentait pour moi, c'était un cri de réprobation qui sortait de toutes les bouches, surtout des lèvres du chef de la famille, M. de Lamartine, l'aîné de mes oncles, le dominateur absolu de ses frères et sœurs.

Ancien officier des chevau-légers de la garde de Louis XV; révolutionnaire, il est vrai, mais révolutionnaire converti par 1793, et qui n'avait pas converti son légitime orgueil à l'égalité de sa famille; il gouvernait tout, il régnait à Mâcon sur tout le monde, conservateurs, libéraux, noblesse et bourgeoisie, par son esprit qui était universel et universellement apprécié. La persécution qu'il avait soufferte, pour ne pas dépasser la ligne de l'honnête homme,

sous la Convention, l'avait réconcilié avec la noblesse qu'il dominait. Sa fortune, qui était grande, la société mixte qui se réunissait chez lui et ses sœurs, lui donnaient l'ascendant du tiers parti : c'était l'homme auquel tous se soumettaient. Il disait non en tout, c'était sa force. Nul n'aurait osé lui résister; mon père, qui était son frère cadet, moins que personne. Il se soumettait, non pas pour lui qui était le plus indépendant des hommes, mais dans l'intérêt de son fils.

II

Les choses restèrent donc dans l'immobilité et dans l'indécision pendant l'automne et l'hiver qui suivirent ma sortie du collége. Sauf quelques badinages poétiques avec la fille du docteur Pascal, médecin et ami de la maison, personne très-distinguée et très-agréable, qui faisait des vers auxquels les miens répondaient tant bien que mal, et dont j'étais fier de me croire amoureux très-innocemment, rien n'occupait mon temps et ne fixait mon esprit.

Mais à la fin de l'année suivante, mon père et ma

mère nous menèrent avec eux passer l'hiver à Mâcon, dans une maison plus grande qu'ils venaient d'acheter et où nous nous installâmes. Là commence pour moi la vie des passions presque sérieuses. Voici la première. Ce ne fut qu'une ombre de passion, mais l'impression en fut vive et durable. La femme qui fut l'objet de ce premier amour est morte il y a peu de temps. Maintenant je puis parler d'elle, car il n'y a rien qui ternisse sa mémoire dans cet attrait réciproque de deux enfants.

III

Il y avait à Mâcon, dans ce temps, une jeune fille de quinze ou seize ans, sur laquelle la ville entière avait les yeux, tant elle les attirait par sa beauté, par ses talents remarquables et par ses grâces modestes. Elle s'appelait mademoiselle P.... Elle tenait, d'un côté, à la noblesse du pays par sa mère, et de l'autre, par son père, à la bourgeoisie; en sorte que nobles et bourgeois s'honoraient également d'elle, et qu'elle était reçue avec une distinction flatteuse par les deux parties de la société. Elle

avait un frère, homme commun, qui semblait avoir réuni en lui toutes les vulgarités paternelles, sauf l'honnêteté, qui était éminente, tandis que les distinctions de la race maternelle semblaient s'être reproduites dans sa sœur; aussi sa mère n'aimait qu'elle. Son père ne paraissait jamais dans son salon; il vivait seul dans sa chambre. Le frère vivait avec la jeunesse licencieuse de la ville. Tout était ainsi noble chez la femme, plébéien chez le père; il y avait deux maisons dans la maison, et en allant chez la mère on n'était pas censé connaître le père, bien qu'il fût un homme d'une haute et estimable probité. Ces contradictions se rencontrent quelquefois dans les petites villes.

IV

Mademoiselle P... portait dans sa beauté pensive les caractères de cette étrange destinée : elle avait la taille la plus délicate et la plus éthérée de sylphide qu'un poëte pût rêver pour un gracieux fantôme; elle dansait comme les libellules effleurent les eaux; ses pieds, destinés à porter une ombre, ne paraissaient toucher la terre que pour y cher-

cher le ressort du mouvement. Chaque fois que, dans un bal, l'orchestre donnait le signal d'une valse ou d'une danse de caractère, un cercle se formait autour de sa sphère; les femmes y venaient pour envier, les hommes pour s'extasier: elle ne semblait point s'en apercevoir. La grâce était si naturelle chez elle que la nature seule était la grâce. Sa tête ovale, soutenue par un cou élastique, ne regardait que le bout de ses pieds, comme pour se rappeler qu'elle tenait encore à la terre. Ses longs cils baissés la faisaient ressembler à une statue de la Pudeur; ses yeux à demi fermés, sa bouche à peine entr'ouverte, ses traits délicats, son teint pâle et transparent donnaient à son visage une expression qu'il était impossible d'oublier.

C'est sous ces traits que la première beauté parfaite m'apparut en elle et que l'amour dit : Me voilà. J'éprouvais le besoin de sortir de la salle brûlante du bal pour aller respirer l'air glacial au bord de la Saône, puis de revenir quand la musique annonçait une seconde danse, puis de ressortir, puis de rentrer encore, jusqu'à ce que les jeunes gens, qui s'apercevaient en riant de ces sorties et de ces rentrées, finissent par me dire de loin, en

me rappelant dans la salle : Mademoiselle P... va danser. Elle s'en aperçut et me jeta en passant un premier regard, un regard long, oblique, reconnaissant, qui disait : Je vous ai vu et j'emporte avec moi votre image dans les circonvolutions de ma valse. Toutes les fois, en effet, qu'elle repassait devant moi, ce même regard me saluait de la même fixité. Ainsi commença la connaissance.

Je sortis ivre du bal quand il fut fini. J'accompagnai mademoiselle P... jusqu'à sa porte, derrière le nombreux cortége de jeunes gens qui la suivaient. Je m'aperçus qu'après les avoir congédiés elle cherchait encore quelqu'un des yeux sous la voûte de son vestibule; je n'osais plus ni avancer ni reculer; j'étais immobile. La porte, qui donnait sur les marches d'un escalier tournant, comme c'était assez ordinaire à Mâcon, s'ouvrit. Elle fit un faux pas en me regardant et chancela sur le premier degré. Sa mère, alarmée, jeta un cri d'effroi; je m'élançai pour la relever et je la soutins dans mes bras. Je voulais m'en aller, mais sa mère me retint. « Ah ! Monsieur, me dit-elle, il ne sera pas dit que nous ne vous aurons exprimé que par un salut notre reconnaissance. Entrez, puisque le hasard vous pré-

sente à nous d'une façon si obligeante, ma fille ne me désavouera pas, et je vous retiens pour danser avec elle, au] bal prochain, la première contre-danse. » Je montai derrière elle jusqu'au salon, où je pris une tasse de thé, qu'on servit pour remettre la jeune personne de son émotion.

Cette aventure avança plus notre connaissance qu'un siècle de relations ordinaires. Je demandai la permission de venir le lendemain prendre des nouvelles de mademoiselle P.... La mère me le permit avec grâce, la fille y consentit du regard. Je sortis enivré. Longtemps je regardai, de l'angle du quai, briller et s'éteindre à ses fenêtres la lueur du flambeau qui éclairait ses charmes dépouillés lentement de leur parure, puis ensevelis dans les rêves dansants de la nuit. Je rentrai seul et tard à la maison; je ne pus dormir, mon cœur débordait de joie.

V

Le lendemain, à l'heure où le salon de madame P... s'ouvrait pour ses amis, je fus fidèle à ma promesse. et j'allai m'informer des suites de l'accident de la veille. Je trouvai mademoiselle P... seule au

salon ; elle avait évidemment autant de crainte de manquer ma visite que j'avais d'empressement à la faire. C'est ainsi que deux cœurs s'entendent sans parler et que la sympathie est le meilleur des intermédiaires. Nous ne nous fîmes point d'aveux, mais l'amour en faisait pour nous. La mère arriva ; elle me reçut comme si j'avais été un ancien ami de la famille. Elle ne venait pas chez ma mère ; elle n'était pas de la même société. Elle la connaissait cependant, et elle avait pour elle la respectueuse estime que le pays tout entier lui portait pour son amabilité et pour ses vertus ; mais la rigueur de mes oncles et de mes tantes ne permettait pas le mélange de l'ancien régime et du nouveau dans nos fêtes de famille. On ne se voyait que dans les salons de la préfecture et dans les salons de l'hôtel de ville, où se donnaient les grandes fêtes. Là, les deux sociétés étaient naturellement confondues.

VI

Madame P... était fière de sa fille ; elle lui avait donné l'éducation d'une artiste de l'Opéra. On lui avait enseigné tous les arts d'agrément, surtout la

danse, cet art muet qui convenait aux mœurs d'un temps où la parole était un inconvénient et souvent un danger. On estimait alors un danseur élégant comme on devait estimer plus tard un orateur ou un écrivain habile. On voyait que mademoiselle P... avait été l'élève d'une mère dont la gymnastique de l'Opéra était l'idéal. Sa taille mince, sa démarche svelte, la cambrure de ses membres, la beauté de ses bras, l'inimitable délicatesse de ses pieds, la langueur morbide de son cou, son sourire à la fois mélancolique et gracieux, en faisaient le modèle d'une Terpsichore moderne. Même dans son salon, tout son corps était une danse; la cadence en réglait le mouvement.

Sa mère ne la quittait pas des yeux; on voyait qu'elle l'admirait en silence et que son orgueil était là. Elle avait entendu parler avec bienveillance de ce jeune homme, récemment émancipé de ses études, dont les succès avaient retenti comme un honneur pour Mâcon, promettant une célébrité à la ville et une gloire à sa mère. Elle était flattée que le hasard eût procuré en lui un admirateur de plus à sa fille. Elle me traitait en homme supérieur au vulgaire, dont elle voulait flatter l'amour-

propre et capter l'admiration, au risque de compromettre un peu sa charmante fille. Elle ne laissa pas s'écouler cette première conversation, sans nous faire entendre qu'il n'y avait, dans tout ce jeune monde de Mâcon, que deux êtres dignes de l'attention de tous les autres, elle et moi, la beauté accomplie par les arts et le talent donné par la nature, s'annonçant par l'augure de la gloire et l'admiration des émules de son âge. C'était nous mettre dans une sorte de monde à part, qui nous forçait à ne voir que nous dans cette société mesquine, et à ne voir que nous dignes de nous.

Nous étions trop disposés à nous juger ainsi nous-mêmes. La nature, en nous montrant l'un à l'autre dans ce premier bal, nous avait tenu par les yeux le même langage ; nous n'avions pas besoin que la bouche d'une mère nous provoquât à nous aimer. Ce fut elle, cependant, qui nous fit, dès la première entrevue, notre déclaration de tendresse ; dès ce moment, il y eut un mystère entre nous. Ce mystère était le dédain d'autrui et l'affection exclusive pour nous-mêmes. La mère était, en quelque sorte, notre complice parce qu'elle était notre confidente. Je devins en quelques jours le favori de la

mère et l'ami de la fille, le familier de la maison.

Il est vrai que la ville entière y prêta sa faveur. On ne s'entretenait partout que de l'amitié passionnée qui s'était déclarée entre mademoiselle P..., la reine des bals, et le charmant jeune homme de Milly, qui s'était épris violemment d'elle à première vue. Les hommes en souriaient, les femmes ne s'en étonnaient pas. Les grâces de l'une, mises en évidence par les figures merveilleuses de la danse, et la beauté intellectuelle de l'autre, déjà appréciée par les jeunes personnes, rendaient ce double sentiment croyable. Ma famille seule, ou ne s'en apercevait pas, ou feignait de ne pas s'en apercevoir.

Une femme renommée à Mâcon par sa jolie figure et par la légèreté de sa vie, madame de L., était voisine et amie de madame P... Madame de L. avait épousé tard un vieux chevalier de Saint-Louis, parent assez rapproché de mon père. Elle recevait tous les soirs une société fort mêlée parmi laquelle madame P... et sa fille se trouvaient assidûment au commencement de la soirée. Quand huit heures sonnaient, madame de L. se retirait dans sa chambre ; madame P..., sa fille, quelques jeunes gens et moi, nous restions jusque vers minuit à causer ou

à faire de la musique, dans la liberté décente mais commode d'une société familière, mais jeune, où l'on songe au plaisir plus qu'à la convenance. Le rire éclatait souvent, et les plus heureux n'étaient pas ceux qui riaient le plus haut; c'étaient ceux qui, comme moi, le coude appuyé sur le bois du piano, regardaient et écoutaient les notes amoureuses ou mélancoliques sortir une à une du clavier sonore, disant au cœur des mots que les autres ne comprenaient pas. Telles étaient ces soirées de tous les jours, d'où nous sortions tristes, mais heureux et pleins d'espérance pour le lendemain. Nous ne nous parlions pas, mais nos silences s'entendaient et, sans nous être rien dit, nous savions à quelle heure il me fallait passer dans la rue le lendemain, sous la fenêtre de mademoiselle P..., à quelle heure nous devions nous rencontrer dans le sentier verdoyant de Saint-Clément et nous saluer des yeux sans nous arrêter et sans nous parler, en présence des indifférents, sûrs de nous revoir longuement le soir et emportant le bonheur de nous être vus.

Quand le jour du bal approchait, les conseils sur la toilette, le choix des parures, la couleur du bouquet choisi de concert, nous disaient assez que

nous nous entendions et que l'intelligence de nos cœurs n'avait pas besoin, pour se révéler, d'autre symptôme que nos soupirs.

La mère ne cherchait pas à troubler ce concert muet. On voyait, au contraire, qu'elle en jouissait. Quant au père, on ne le voyait jamais. Il ne paraissait, ni dans le monde, ni dans la société du soir, ni dans son salon ; il était constamment dans son cabinet de magistrat, relégué dans une autre partie de la maison, n'apercevant la parure de sa fille que de sa fenêtre, quand elle traversait la rue pour se rendre au bal dont elle allait faire l'ornement.

VII

Ainsi s'écoula cet heureux et mystérieux hiver, où je croyais seulement avoir un jour de plus.

Cependant le printemps était venu, et la première verdure des prairies donnait les premières nuances aux saules des buissons. Des promenades, où nous avions soin de nous rencontrer tous les jours, hors de la ville, avaient succédé aux soirées musicales de madame de L. Une autre jeune femme

de Mâcon accompagnait madame P... ; elle causait complaisamment avec elle pour me donner le temps et le prétexte de causer moi-même avec mademoiselle P... Nous profitâmes librement de ces heures tièdes, que l'amour nous ménageait, et pendant lesquelles nous ne rencontrions presque personne.

Cependant nous vîmes plusieurs fois un homme qui semblait aposté à l'angle d'une haie du côté du charmant village de Saint-Clément, et qui nous salua en nous regardant avec une certaine curiosité. Cet homme, que je ne connaissais que de nom, était fort connu dans la ville; il passait pour avoir été l'ami de la famille P... Il vivait, depuis la révolution, retiré dans une très-jolie propriété du village de Saint-Clément et était regardé comme un philosophe spéculatif, adonné à l'agriculture et à la contemplation. Je paraissais être surtout l'objet de son attention. Ces rencontres m'inquiétaient un peu; je ne me dissimulais pas que le bruit de mes assiduités auprès de mademoiselle P... pouvait être arrivé jusqu'à lui et que peut-être il voulait s'assurer, en m'étudiant, si mon extérieur annonçait un jeune homme assez mûr pour faire le bonheur

de cette jeune fille. Je n'avais pas avoué mes craintes à celle pour qui je les éprouvais, je ne tardai pas longtemps à être éclairé.

Quelques jours après, madame P... me dit que M. F. C. avait l'habitude de célébrer le printemps tous les ans avec elle, sa fille et quelques personnes de leur intimité, par un goûter champêtre qu'il leur offrait dans son verger de Saint-Clément, et dont sa femme faisait les honneurs avec les fleurs de son jardin, les œufs de sa basse-cour et les crèmes renommées de ses étables; qu'il venait de leur écrire pour les engager à cette fête du milieu du jour, pour le dimanche suivant, et que sachant, pour nous avoir rencontrés plusieurs fois ensemble, que ma société leur était agréable et familière, il me demandait la permission de m'inviter avec elles; qu'il la priait de vouloir bien se charger de son invitation. Je fus ravi d'accepter ma part de cette fête de famille, et j'en conclus que ma figure n'avait pas déplu à ce conseiller de la maison. Je vis que cette satisfaction était partagée par madame P... Nous nous préparâmes à cette fête des champs. Madame de L. et madame de X., ces deux amies de madame P..., étaient invitées aussi;

j'étais le seul homme qui y fût admis. J'en conçus un augure flatteur et favorable.

VIII

Le dimanche arriva enfin, et madame P..., sa fille, ses deux amies et moi, nous partîmes de la ville, par groupes séparés, pour ne pas attirer l'attention du peuple de Mâcon sur nous ; et nous ne nous réunîmes qu'à une demi-lieue des faubourgs, dans de profonds et étroits sentiers fleuris, qui convergent dans ces steppes vers la maisonnette de M. F. C. Ils nous conduisirent, en peu de temps, à la porte de ce charmant séjour.

M. et madame F. C. nous attendaient et nous reçurent comme les seuls hôtes qui y fussent admis dans l'année. Le principal accueil fut pour moi. « Jeune homme, me dit le philosophe, « soyez le bien venu dans mon ermitage et, puis-« que vous êtes l'ami de ces dames, regardez-nous « comme vos amis, car nous n'en avons pas de « plus chers à Mâcon. » Puis, prenant par le bras mademoiselle P... pendant que sa femme introduisait les autres dames dans sa demeure, il nous

mena, la jeune personne et moi, visiter les allées, les ruisseaux, les kiosques de ses jardins, les fleurs, les fraisiers et les cerisiers qui en formaient les limites. « Quel délicieux séjour! nous écriions-nous tour à tour, mademoiselle P... et moi, et qu'on serait heureux d'habiter cette retraite! — Oui, répétait le vieillard, mais, pour y être parfaitement heureux, ne faudrait-il pas y être deux? car la nature n'a accordé le bonheur à l'homme et à la femme qu'à la condition de le chercher à deux.» Mademoiselle P... rougit, en baissant la tête et en me regardant d'un œil furtif; je rougis aussi; mais le vieillard n'eut pas l'air de s'en apercevoir et continua à cueillir pour ma compagne des groseilles rouges comme elle, qu'il jetait dans son tablier. La conversation, à laquelle je mêlais quelques mots, devenait de plus en plus intime entre elle et notre hôte. A la fin, il tourna ses pas vers un petit bâtiment couvert en chaume et où le goûter paraissait déjà servi.

Nous y entrâmes avec lui, et nous nous récriâmes sur les fruits rouges, les crèmes fraîches et épaisses, les gros fromages de Saint-Clément, les pâtisseries domestiques, pétries par sa femme, et

les vins roses et blancs, produit de son vignoble. — « Asseyons-nous, mes enfants, nous dit-il, en attendant ces dames, et causons familièrement à nous trois, sans qu'elles nous entendent. Qu'est-ce qui vous charme le plus dans ma retraite champêtre, jeune homme ? me demanda-t-il d'un ton d'amitié. — C'est le bonheur de m'y trouver, lui répondis-je. » Mademoiselle P... me regarda et rougit encore. — « Mais, reprit-il, est-ce le beau soleil qu'on voit dans cette saison partout ? sont-ce les eaux courantes, brunies par l'ombre des noisetiers, qui sont aussi mobiles et aussi limpides hors de cette enceinte que chez moi ? sont-ce ces fruits et ces fleurs qu'on trouve à Mâcon comme ici ? — Non, répondis-je, tout cela en effet est aussi beau ailleurs qu'ici. — Eh bien ! ce n'est donc pas cela qui vous rend en ce moment si heureux que vous ne paraissez pas pouvoir l'être davantage. Qu'est-ce donc ? Et pour vous laisser le découvrir vous-même, je vous laisse y réfléchir en liberté ; vous me le direz à mon retour. Je vais, en attendant, rejoindre vos compagnes de route qui se reposent de leur fatigue. »

Et il sortit avec l'air d'un secret contentement,

IX

Quant à moi, j'étais, je l'avoue, mille fois plus heureux que je ne l'avais dit, mais mille fois plus embarrassé ou intimidé que je ne le fus de ma vie. Mes regards, mes soupirs, mes assiduités avaient dit bien des fois à mademoiselle P... tout ce que j'éprouvais pour elle, mais jamais ma bouche n'en avait fait l'aveu que notre conversation avec le vieillard me forçait à lui faire à elle-même. Je renfermai mes yeux dans mes mains et je gardai le silence.

« Allons-nous-en, » me dit d'une voix tremblante la charmante enfant, et elle se leva pour s'enfuir. Ce geste rompit la chaîne qui retenait ma langue. « Oh bien non ! » m'écriai-je enfin en la retenant et en me précipitant à ses pieds, « nous ne nous en irons pas avant que mon cœur se soit expliqué. Ne me regardez pas, mais laissez-moi vous dire que ce qui me rend si heureux ici, ce n'est ni la saison, ni le soleil, ni les arbres, ni les fleurs, ni les eaux, c'est d'y être avec vous et de pouvoir vous dire enfin : *je vous aime !*

Un soupir me répondit. « Fuyons, me dit-elle; puisque je ne vous dis rien, vous avez compris ma réponse. » Nous sortîmes après ce double aveu, le visage coloré du feu de l'amour avoué, et nous rencontrâmes, à moitié chemin, le vieillard qui causait à voix basse avec madame P..., son ancienne amie. Nous nous détournâmes, mais il avait vu notre trouble, et il nous avait compris.

X

Arrivés à la maison, nous y trouvâmes le reste de la société. Madame F. C. nous fit voir l'intérieur de sa demeure, la bibliothèque, le salon, les basses-cours, les pigeonniers et les volières, jusqu'à ce que notre trouble, changé en certitude, se fût apaisé et qu'on vînt nous avertir que le goûter champêtre était servi dans la chaumière. Une joie muette remplissait nos cœurs ; jamais nous n'avions versé encore, au dehors de nous, un poids plus délicieux de confiance et de tendresse.

Voilà comment nous fûmes certains de nous aimer. Le vieillard paraissait aussi heureux que nous l'étions nous-mêmes; il ne nous entretint

pendant tout le repas que du bonheur de sa vie retirée à la campagne, au milieu des délices dues à l'amour et à l'amitié de sa femme. Mademoiselle P... me jetait de temps en temps un regard qui renfermait sa jeune âme ; je compris n'avoir plus rien à désirer ici-bas. Je revins le soir, marchant en avant de madame P... et de ses amis, disant à sa fille silencieuse des choses que je ne savais pas avoir dans l'âme et qu'elle seule pouvait entendre, comme elle seule pouvait les inspirer.

Tout fut dit entre nous depuis ce jour, et nous espérions que des circonstances inattendues, amenées par la nature et par la Providence, nous mèneraient à ce bonheur dont nous avions vu l'image dans la visite qui avait dénoué nos langues.

XI

Nous fûmes presque détrompés peu d'instants après. C'était le soir. Nous étions seuls ensemble dans le salon de madame P..., assis, l'un près de l'autre, sur un sopha, pendant que la mère s'habillait dans la chambre voisine, dont la porte fermée ouvrait au bout du sopha, sur le salon. La néces-

sité de parler bas, de peur que nos secrets ne fussent entendus par la mère, nous obligeait à étouffer nos voix, pour que nos confidences ne fussent pas trahies. Ce que nous nous disions était d'une parfaite innocence, mais c'est cette innocence presque muette de notre entretien qui faillit nous perdre. La mère, qui écoutait sans doute à la porte, crut que notre silence même était un symptôme de l'inconvenance de notre conversation. Pendant que je tournais le dos à sa chambre et que je disais tout bas à sa charmante fille ces espérances, que le vieillard m'avait encouragé à oser concevoir, elle ouvrit doucement le battant de la porte, et je sentis une main lourde tomber de tout le poids de la colère sur mes cheveux qui recouvraient mes yeux humides, tandis que son autre main écarta violemment la tête de sa fille. « Est-ce là, « s'écriait-elle, d'une voix émue, est-ce là l'inno-« cence que vous m'avez promise et à laquelle j'a-« vais eu la faiblesse de me confier? Sortez, mon-« sieur, sortez ; et vous, mademoiselle, ne paraissez « jamais qu'en ma présence dans un appartement « où serait ce jeune homme, indigne de ma con-« fiance. »

Je m'étais relevé humilié et rougissant de cette colère imméritée. Je prenais mon chapeau pour m'en aller en protestant de mon respect pour la pureté de la fille et pour le foyer de la mère ; la fille en pleurs protestait aussi de son côté contre le soupçon offensant de sa mère ; quand, rougissant de sa précipitation, madame P... reconnut son erreur et nous en témoigna son regret. Tout s'apaisa. Ce fut à mon tour à pardonner. Nous jurâmes de garder le silence et de continuer à nous aimer comme une sœur et un frère. Ainsi se termina cette journée, où la colère trompée d'une mère s'indigna et se repentit au même instant. Notre amour, parfaitement pur, resta ce qu'il était et ce qu'il fut toujours : le rêve de deux cœurs qui n'avaient rien à se reprocher que leur amour.

XII

Cependant la ville retentissait de plus en plus de notre liaison que tout le monde trouvait précoce, quoique naturelle. Le bruit en vint aux oreilles de ma famille. Ma mère m'en avait parlé. J'avais répondu par des serments de ne pouvoir jamais

aimer de femme plus accomplie. Elle ne m'avait point grondé maladroitement ; elle convenait des charmes de mademoiselle P... ; mais elle me représenta amicalement que l'âge d'une union sérieuse n'était venu ni pour elle ni pour moi, et qu'il faudrait attendre bien des années encore pour s'assurer si l'âge de la maturité et la sagesse des familles rendraient possible l'accomplissement de nos désirs. Cette réponse avait calmé, sans l'éteindre, la force de notre mutuelle passion. Ne point combattre, mais laisser espérer et attendre, est le vrai remède aux espoirs insensés de l'extrême jeunesse. Je l'éprouvai bientôt. Une diversion naturelle m'était nécessaire. Ma famille le sentit et la favorisa comme par hasard.

La fille de madame de Roquemont, cousine de ma mère, venait de se marier à Lyon. Le voyage de *lune de miel* devait emmener bientôt elle et son mari en Italie. Des raisons de commerce servaient de prétexte aux jeunes époux pour visiter, à Milan et à Livourne, deux maisons de négoce tenues dans ces deux villes par leurs parents correspondant avec les maisons de Lyon. Il fut convenu que je les accompagnerais. Ils vinrent, trois mois avant,

rendre visite à ma mère à Mâcon, pour convenir de l'époque de notre départ.

XIII

Ce fut pour moi une joie profonde, que ce départ pour l'Italie. Je laissais, pour quelques mois seulement, mademoiselle P..., avec la certitude de la revoir toujours fidèle, et je ne doutais pas de lui rapporter moi-même un cœur à jamais dévoué. L'épreuve était légère et le bonheur certain. J'employai trois mois à apprendre l'italien avec un grand zèle dans l'Arioste, le Tasse, Alfieri et quelques ouvrages modernes. Nous partîmes à la fin du printemps. L'amour des voyages était pour moi comparable à la passion de l'infini ; il n'avait pas de bornes. Chaque nouvelle province me semblait un nouveau monde ajouté à la création. Mon délire de curiosité s'accroissait à chaque tour de roue.

Je me souviens de ma descente sur Turin, par les sommets et les pentes du mont Cénis où je croyais franchir les barrières du vieux monde ; puis de la traversée en poste, la nuit, des immenses plaines festonnées de pampres enguirlandés aux éra-

bles entre Turin et Milan, tandis que la lune, large comme le bouclier de Roland, apparaissait au fond du tableau et incendiait l'horizon. Je restai quelques jours à Milan, m'enivrant de la beauté des femmes et de la langue sonore des hommes. Les Français me paraissaient des barbares et les Italiens des dieux ; Plaisance, Ferrare, Parme, Bologne, des haltes du paradis ; Florence, un morceau de ce paradis lui-même. J'y passai plusieurs jours dans une ivresse qui ne me laissait aucun sang-froid. Enfin j'arrivai à Livourne, au bord de cette mer étincelante de la Méditerranée, qui ajoutait l'infini visible à l'infini pensé.

Mes compagnons de route, devant y passer plusieurs mois, furent logés dans la maison même qu'ils devaient inspecter, et je me logeai dans un petit hôtel garni d'une rue voisine, d'où je venais tous les jours prendre mes repas en famille dans la maison de commerce. Je passai ainsi plusieurs mois, occupé le jour à me perfectionner dans la langue toscane, le soir à étudier le théâtre de l'Opéra, souvent à écrire à ma mère avec la fierté d'un nouvel initié aux miracles d'admiration que je voulais communiquer. Ce temps-là était véritablement la

lune de miel de mon intelligence ; je commençais la vie par l'enthousiasme.

J'écrivais aussi quelquefois à mademoiselle P...; mais je ne dois pas dissimuler que je sentais ma passion pour elle se refroidir un peu, et finalement se glacer, comme un globe céleste qui s'éloigne du soleil. C'était du souvenir, ce n'était plus du délire. Ma nouvelle passion de voyager éteignit un peu ma passion champêtre de Saint-Clément. Le caractère remarquable et étrange des figures des femmes italiennes avait non pas plus de beauté que mademoiselle P..., mais une beauté plus pénétrante, et puis elles étaient Toscanes : leur accent étranger leur donnait quelque chose de l'accent du ciel.

XIV

Le mois d'octobre approchait. Nous devions bientôt repartir pour Rome et Naples. Mais une lettre de Lyon arriva et changea les plans de mes compagnons de voyage. Il fut convenu qu'on repartirait pour Lyon, au lieu de continuer cette odyssée italienne précédemment convenue entre nous. Ce fut pour moi un coup de déception terrible.

Je ne me laissai point abattre. J'écrivis à mon père que je lui demandais la permission de ne pas interrompre si inopportunément ce beau voyage, si heureusement commencé; que j'étais à deux pas de Rome, la capitale de l'imagination des jeunes hommes, et à quatre pas de Naples, le centre des beautés et des délices de l'Italie antique, et qu'il serait trop cruel de m'en sevrer au moment d'y toucher ; que j'avais encore assez d'argent pour passer l'hiver à Rome, et qu'au printemps prochain je trouverais auprès de M. Dareste de la Chavanne, parent et ami de ma mère, la somme nécessaire pour passer l'été dans ce beau pays ; que j'allais donc présumer la permission demandée et partir seul pour Rome où sa lettre me rejoindrait.

C'était hardi, mais raisonnable. Cela écrit, j'attendis quelques jours la réponse, certain que, si elle arrivait négative, elle arriverait trop tard. Je me rendis à Florence et je cherchai le moyen d'aller seul à Rome.

XV

Les *voitures* étaient alors avec la poste le seul moyen de voyager en Italie ; mais ce dernier moyen était au-dessus de mes forces. Les voiturins étaient trop lents. Il fallait attendre quelquefois quinze jours que le *pilote* de la voiture eût complété sa cargaison pour partir en commun, et de plus en cheminant avec la lenteur de chevaux toujours les mêmes, on eût mis huit ou neuf jours à faire la route de Florence à Rome.

Il y en avait de temps en temps un autre. C'était la malle du courrier. Un nommé *Taglia Vino* me proposa une place dans cette voiture. Elle couchait quelquefois deux ou trois heures dans quelque *osteria* des montagnes, mais elle arrivait en quatre ou cinq jours à Rome. Je convins d'être prêt au départ à la tombée de la nuit, dans le faubourg de Florence. A l'heure convenue, Taglia Vino vint arrêter sa voiture et j'y montai.

J'y trouvai quatre personnes sur le compte desquelles je dus me borner aux conjectures, le sommeil nous réduisant tous au silence. Le premier était

un jeune voyageur pour lequel on était plein d'égards, et que Taglia Vino paraissait connaître, car il l'appelait M. le duc et lui rendait toute espèce de services. Ce jeune homme paraissait en avoir besoin, car quoique le temps fût très-froid et que la voiture roulât souvent sur la glace dans les montagnes des *Camaldoli*, il n'avait pour tout costume qu'un petit habit très-mince, des culottes courtes de soie comme au sortir du bal, des bas de soie blancs et pour chaussures des escarpins de l'épaisseur d'un papier de musique. Sa vue seule nous faisait transir tous, mais il ne semblait pas s'en apercevoir et continuait gaiement son voyage. Le second jeune homme, d'une charmante figure, paraissait être fils de l'acteur Davide, vieux et habile chanteur, très-célèbre alors dans toute l'Italie. On verra bientôt pourquoi je dis *paraissait être le fils*. Ce jeune homme avait de longs cheveux de femme, pendants, détachés du front et ruisselants sur ses épaules ; ses traits étaient délicats et timides, mais ses yeux noirs étaient vifs et hardis. Je ne pouvais les regarder sans baisser les miens. Le troisième voyageur était Davide lui-même, vieillard jovial, gros, gras, bon causeur d'ailleurs, un peu rabelai-

sien, qui rappelait la belle figure mimique de Lablache, entre deux expressions dont aucune n'était malveillante. Tout commençait par une plaisanterie et finissait par un éclat de rire. On ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Nous fûmes bientôt tous les quatre bons amis. Le fils présumé de Davide paraissait avoir pour moi un attrait occulte; il ne me quittait guère quand nous descendions de voiture aux montées de la route et m'expliquait le pays qu'il connaissait comme les environs de Bergame. C'est lui qui, dans la vallée de Terni, me fit remarquer les restes du pont romain, qui unissait par ses arches monumentales les collines de Clitumne aux horizons solitaires de la campagne de Rome. Quand nous approchâmes de la ville aux sept collines, le duc, Davide et son compagnon m'engagèrent à aller loger avec eux dans la *via Condotti*, à l'auberge où ils logeaient ordinairement et qu'habitaient les principaux étrangers, allemands, italiens, français ou helvétiens. J'acceptai avec joie ; je me trouvais moins dépaysé ; mes compagnons étaient devenus une famille. Taglia Vino lui-même était moins un conducteur qu'un ami.

Enfin nous aperçûmes, le soir, par-dessus les brouillards du Tibre, quelque chose d'immense qui flottait dans le ciel et qui réfléchissait les dernières splendeurs du soleil: c'était Saint-Pierre de Rome. La nuit tombait, quand nous entrâmes par la *place du Peuple*. La via Condotti nous reçut. On me donna une jolie chambre; le duc alla à l'opéra voir d'illustres parents. Davide et son fils furent logés dans un appartement voisin. Je ne dormis pas de la fièvre de Rome. Elle était cependant bien triste et bien déserte alors; il n'y avait ni pape, ni cardinaux, ni clergé. Bonaparte avait tout enlevé. Le pape était à Savone. Un bon royaliste, M. de Chabrol, exerçait la plus obligeante et la plus respectueuse garde sur le vicaire de son Dieu, muet, car on lui refusait, en le privant de plume, le moyen d'écrire, et, en fermant la porte à ses amis, le moyen de partir; mais, c'est égal, le préfet y acquérait l'estime des royalistes. Rome, en ce temps-là, ressemblait à une Thèbes occidentale, pleurant ses oracles dans un désert anticipé. La population de cette capitale en ruines ne comptait que cinquante mille âmes. On voyait le matin les moines traîner la brouette, au pied du temple con-

tigu, pour en déblayer la poussière. Les dieux vivants ressuscitaient les dieux morts. *E sempre bene.*

A mon réveil, je vis le duc couché dans une chambre voisine de la mienne. Il allait continuer le soir sa route pour Naples, où l'attendait sa famille. Il m'y assigna rendez-vous pour la fin de l'hiver. Notre amitié eut un singulier sort. Je savais son nom, parce qu'il était illustre, mais il ne savait pas le mien parce que je n'en avais pas ; il m'aimait sur parole. Je le retrouvai, en effet, à Naples. Il me présenta à sa belle-sœur, au palais *Riario.* C'était une princesse de race royale allemande, pleine de grâce et de bonté. Après cette présentation, je ne le revis plus, il se perdit dans la gloire de son nom, et moi dans l'obscurité du mien. Il ne sut jamais comment s'appelait ce jeune Français avec lequel il avait voyagé de Florence à Rome. Trente ans après, il vint à Paris, épousa une veuve, sœur de l'illustre Berryer, fière d'ajouter à son nom un nom et un titre illustres. J'appris ainsi que j'avais pour voisin, à Paris, mon compagnon et mon ami de quelques jours. Je ne cherchai pas à renouer une si ancienne et si courte relation ; j'étais de-

venu à cette époque célèbre moi-même dans mon pays. Nous continuâmes notre incognito et nous fîmes bien ; ce n'était pas la peine de réentamer un dialogue des morts. Il est mort réellement lui-même à Paris cet hiver ; nous nous reconnaîtrons dans l'autre monde.

XVI

Le lendemain donc, en me mettant à table pour déjeuner, je reconnus le bon Davide et son joli compagnon, homme transfiguré en femme ravissante. Il s'appelait la *Camilla.* C'était une chanteuse du théâtre de Davide, qu'il conduisait partout avec lui par amitié, pour recevoir ses soins et pour lui donner sa protection.

« L'habit ne change pas le cœur, me dit en souriant de mon étonnement la Camilla ; seulement vous ne dormirez plus sur mon épaule, et au lieu de recevoir de moi des fleurs, c'est vous qui m'en donnerez. »

Davide et son élève passèrent quelques semaines à Rome. La Camilla connaissait Rome, elle me conduisait, sans y penser, aux meilleures heures pour

contempler la ville antique : le matin, sous les pins aux larges dômes du mont Pincio ; le soir, sous les grandes ombres des colonnades de Saint-Pierre ; au clair de lune dans la muette enceinte du Colysée ; par de belles journées d'automne à Albano, à Frascati, au temple de la Sibylle, tout retentissant et tout fumant des cascades de Tivoli. Elle était gaie et folâtre, comme une figure de l'éternelle jeunesse au milieu de ces vestiges du temps et de la mort ; elle dansait sur la tombe de *Cecilia Metella ;* et, pendant que je rêvais assis sur un môle funéraire , elle faisait résonner des éclats de sa voix de théâtre la voûte sinistre du palais de Dioclétien. Le soir nous rentrions en ville, notre voiture remplie de fleurs et de débris de statues, rejoindre le vieux Davide, que ses affaires retenaient à Rome et qui nous menait finir la journée dans sa loge au théâtre. La cantatrice, plus âgée que moi de quelques années, ne me témoignait pas d'autre sentiment que ceux d'une amitié fraternelle. J'étais trop timide pour en témoigner d'autres moi-même ; je ne les ressentais même pas, malgré ma jeunesse et sa beauté. Son costume d'homme, sa familiarité toute virile, le son mâle de

sa voix de *contralto*, la liberté de ses manières, me faisaient une telle impression que je ne voyais en elle qu'un beau jeune homme, un camarade, un ami.

Quand Davide eut quitté l'auberge de la via Condotti, je cherchai, pour passer l'hiver, un autre logement.

XVII

J'avais pris un professeur d'italien, que m'avait indiqué un Allemand de haute distinction, frère de M. de Humboldt et diplomate éminent, qui mangeait à la même table que moi à l'hôtel de la via Condotti. Cet ancien professeur de langues s'appelait *Giunto Tardi*. C'était un très-bel homme, qu'une dame russe avait épousé. Il avait été nommé consul de Rome, à l'époque très-récente de la république romaine. Cette république n'avait eu qu'une courte durée ; les soldats français avaient contribué à l'abréger. Giunto Tardi était retombé au rang de citoyen romain ; mais sa modération et sa justice, pendant son pouvoir, lui avaient maintenu l'estime et la considération. Il vivait, pauvre, honoré dans la

ville qu'il avait gouvernée, du salaire que de riches étrangers lui offraient pour ses leçons. Je le pris pour maître de littérature et nous devînmes amis. Je raconterai bientôt comment un peintre distingué. son frère, nommé aussi Giunto Tardi, fut quelques jours mon hôte et me donna l'exemple de toutes les vertus pieuses.

XVIII

M. de Humboldt, le diplomate prussien, était un homme, selon moi, fort supérieur à son frère, l'auteur du voyage dans l'Amérique du Sud et du *Cosmos*, que j'ai connu aussi, mais moins estimé, malgré sa réputation d'apparat. Homme de bruit, habile, plutôt que de mérite réel; excepté ses adulations à tous les savants français de toutes les opinions possibles, parce qu'il avait découvert que la gloire était française en Europe, on ne pourra pas citer de lui une œuvre bien mémorable. On dira : Il fut l'ami d'Arago et l'ami de Chateaubriand. l'ami de Napoléon et l'ami de Louis XVIII; partout où il y eut une étincelle de gloire et de popularité, il se tourna pour en avoir un reflet. Ce

reflet, accumulé pendant trente ans, parut un incendie, mais ce n'était qu'un feu d'artifice. C'était le plus grand *artificier* de l'Europe ; selon moi, voilà son vrai nom. Il ne faut pas laisser son bénéfice au *savoir-faire*. Humboldt, quand on considère l'énormité de sa gloire et la modicité de ses mérites, est certainement le roi du savoir-faire.

Son frère était, au contraire, un homme très-franc, très-modeste et très-homme d'État. Il ne flattait personne pour être flatté, mais, quand on l'avait connu, il grandissait en estime. C'est le sentiment qu'il m'inspira, à dix-huit ans, et qu'il m'a toujours inspiré depuis. L'autre trompa la gloire. C'est pis que de ne l'avoir pas méritée.

XIX

Quand Davide, Camilla, M. de Humboldt furent partis, je restai seul à Rome sans aucune autre relation que les monuments, les fêtes et les ruines où Camilla m'avait introduit, et mon maître, l'ancien consul, qui continuait à me donner ses leçons. Je priai ce dernier de me faire faire connaissance avec son frère. Il voulut bien y consentir.

J'allais chez lui journellement. Cette maison me plaisait, c'était un véritable couvent isolé dans un quartier reculé de Rome. Il me vendit une charmante vue des cascatelles de Tivoli pour une cargaison d'écus romains. C'est un modèle de patience et de mérite; je le possède encore à Saint-Point, et quand je veux me rappeler ces jours heureux et paisibles, je le regarde encore.

Un autre artiste, mais celui-là était une femme célèbre, qui s'appelait la *Bianca Boni*, fit pour moi une copie de Guido Reni délicieuse et qui ne m'a jamais quitté depuis. C'est une Vierge d'une expression miraculeuse; les traits sont angéliques, son front, sa bouche, son cou inondés de rayons : on dirait qu'elle est vue à travers le cristal des sphères. Ses yeux regardent le ciel et ne semblent pas avoir jamais regardé en bas. Un voile d'étoffe bleue, à grands plis, cache sa chevelure et retombe sur ses épaules. Tout est idéal, chaste et pur dans cette expression; c'est mieux qu'une femme, c'est plus qu'un ange, c'est la Vierge avant l'Annonciation.

Je fis faire mon portrait pour ma mère à la Bianca Boni; et comme elle était encore jeune,

douce et attrayante, je devins épris d'elle et j'eus la sottise de le lui laisser comprendre. Elle s'en fâcha, elle effaça avec colère mon image et me la renvoya avec le prix qu'elle avait reçu. J'écrivis une lettre d'excuse et je reportai la somme à sa porte, lui disant que j'avais été justement puni, en restant privé de son ouvrage, mais qu'il n'était pas juste qu'elle fût, elle, privée par ma faute du prix de son temps perdu, et que je la priais de le recevoir. Mais elle fut inflexible et m'apprit ainsi que les grands artistes italiens étaient de grandes vertus. Je fus obligé de donner aux pauvres l'argent qu'elle ne voulut pas recevoir. Elle me punit de ma légèreté en se punissant de sa beauté. Telle fut ma première aventure à Rome. Elle m'inspira pour la Bianca Boni, un respect qui valait mieux que mon stupide amour de rencontre.

XX

Le vieux peintre frère de Giunto Tardi m'en inspirait autant. Il ne sortait de son atelier, dans lequel je passais une partie de mes jours, que pour aller le dimanche à la messe, avec sa femme et sa

fille, jeune personne de seize ans, aussi vertueuse et aussi laborieuse que lui. Leur maison était une espèce de couvent, où le travail de l'artiste n'était interrompu que par un frugal repas et la prière.

Le soir, quand les dernières lueurs du soleil s'éteignaient sur les vitres de la chambre haute du pauvre artiste et que la cloche du couvent voisin sonnait l'*Ave Maria*, cet adieu harmonieux du jour en Italie, le seul délassement de la famille était de dire ensemble le chapelet et de psalmodier à demi-chant les litanies, jusqu'à ce que les voix, affaissées par le sommeil, s'éteignissent dans un vague et monotone murmure, semblable à celui du flot qui s'apaise sur une plage où le vent tombe avec la nuit. J'aimais cette scène chrétienne et pieuse du soir, où finissait une journée de travail par cet hymne à trois voix s'élevant au ciel pour se reposer du jour. Cela me reportait au souvenir de Milly, où notre mère nous rassemblait aussi le soir pour prier, tantôt dans sa chambre, tantôt dans les allées de sable du petit jardin potager, aux demi-lueurs du crépuscule. En retrouvant les mêmes habitudes, les mêmes actes, la même religion, je me sentais presque sous le toit paternel dans cette famille incon-

nue. Je n'ai jamais vu de vie plus recueillie, plus solitaire, plus laborieuse et plus sanctifiée que celle de la maison du peintre romain.

Je sortais alors pour rentrer chez moi. Je dînais peu; je remontais dans ma chambre isolée pour lire ou pour écrire jusqu'au sommeil. Ma vie ressemblait à celle d'un cénobite; je ne connaissais plus personne à Rome. Je ne m'ennuyais pas un moment. La solitude, comme il m'arrive toujours, me rendait meilleur en me rapprochant de Dieu.

LIVRE QUATRIÈME

I

Je trouvai, à ma table d'hôte de la via Condotti, un négociant de Lyon qui m'offrit de me conduire à frais communs à Naples. Ce jeune voyageur était doux, poli, bien élevé. J'acceptai et je n'eus point à me repentir; il était de bonne compagnie. Nous partîmes dans sa voiture.

Après avoir couché à Terracine, à cause des brigands qui rendaient la nuit périlleuse, nous entendîmes les coups de feu éclater sur les collines, à gauche, dans les bois d'oliviers, et nous fûmes bientôt arrêtés par le spectacle de la voiture du courrier de Rome à Naples, qui brûlait sur la route. Deux cadavres de voyageurs tués et un cheval blessé gisaient au milieu du chemin; des soldats les gardaient, pendant que d'autres soldats faisaient le coup de fusil avec les assassins, de roche en roche, sur la montagne. Nous nous attendrîmes et nous continuâmes fort assombris notre voyage.

II

Nous arrivâmes à Naples à la nuit tombante. Les bruits divers, qui retentissaient dans ses larges rues et sur ses places populeuses, nous assourdissaient; les reflets de la mer et les lumières qui éclairaient les niches des madones nous éblouissaient. Nous nous enfonçâmes dans la rue *des Florentins*, qui traverse la rue *de Tolède*, et nous fûmes loger dans l'auberge du négociant lyonnais. Il me semblait avoir passé dans un autre monde; je m'endormis d'ivresse plus que de sommeil. Le lendemain matin, je fus éveillé par des moines qui m'apportaient des vers à ma louange, des fruits de l'oranger de Castellamare, et des cadeaux de leur couvent, qu'il fallut largement payer. Puis, je me jetai dans une calèche, et je me mis à parcourir cette ville enchanteresse; j'étais charmé. Aucune ville ne m'a jamais produit cet enivrement. Rome était un monastère, Naples un Eden.

La nature et les hommes ne se sont nulle part mieux accordés pour enchanter un séjour humain. La grotte du Pausilippe, qui traverse dans les té-

nèbres une montagne pour retrouver de l'autre côté la plaine verdoyante de Pouzzoles et les flots d'azur de Baïa; le tombeau de Virgile où le poëte antique semble dormir sous les lauriers, au bruit assoupissant des mers; les mille villas qui couronnent Chiaja; le tumulte gai de la rue de Tolède; le palais royal et sa terrasse, où l'on me montra le roi Murat lisant, dans ce cabinet aérien, une lettre de Bonaparte; la place du Théâtre; la place du Marché; les cris divers et les costumes des hommes et des femmes vendant le poisson de ces côtes; les monastères, les clochers des églises; les vêtements monastiques, mêlés aux vêtements populaires; les palais de campagne du roi, *Capo de china*, s'élevant comme de blancs fantômes du sein de leurs vertes ceintures de cyprès ou de pins d'Italie; d'autres, comme celui de la *Reine Jeanne*, jaillissant de l'écume de la mer; le Vésuve planant sur le tout avec sa légère couronne de fumée, comme une prêtresse qui joue avec les charbons de son encensoir; le soleil sans tache enfin, remplissant l'espace inférieur de son éternelle gaieté, me ramenèrent à mon hôtel plus enivré que je n'en étais sorti.

Dès cette heure, je n'étais plus un homme ; j'étais un je ne sais quoi, frissonnant, bouillonnant, palpitant d'émotion ; je ne pouvais tenir en place. J'allai à pied à la poste aux lettres. On m'étala sur une planche, dans la rue, des rangées de lettres ; j'en trouvai une à mon adresse. On me la donna de confiance après que j'en eus payé le port. Elle était de mon ami, M. de Virieu, à qui j'avais écrit de Rome. Il me répondait qu'il partait du Grand Lemps, avec la permission de sa mère et une lettre de crédit sur les banquiers de Rome et de Naples, et qu'il serait bientôt où je serais moi-même.

En effet, il ne tarda pas à arriver. Il tomba dans mes bras, à l'hôtel du *Florentin*, où je lui avais préparé un logement et où nous nous liâmes avec un jeune gentilhomme calabrais qui nous apprit à jouer. C'est là que le goût du jeu nous tenta. On jouait, dans ce temps-là, à Naples, le *trente et quarante* à l'hôtel public du Florentin, au bout de la rue de Tolède. Ce jeune homme, qui avait sa femme avec lui, était presque aussi inexpérimenté que nous. Nous passions des heures à gagner ou à perdre quelques carlins.

III

Cependant les lettres de ma mère, que j'avais pour mon parent M. de La Chavanne, directeur des tabacs à Naples, me donnaient un certain remords; j'avais négligé jusque-là de les porter. La liberté sans contrôle me paraissait plus commode et plus douce. A la fin, il fallut pourtant m'exécuter. Je m'informai du logement du directeur des tabacs; on m'indiqua, dans le quartier le plus bruyant de la ville, l'immense et magnifique ministère de *San Pietro Martyr*. J'y allai. C'était à midi. Je montai, par un long et large escalier de cent vingt marches, jusqu'au cinquième ou sixième étage, à partir d'un vaste jardin entouré d'arcades. Ces arcades et les étages inférieurs étaient occupés par les *cuves* de la fabrication, par les ateliers et par les nombreux ouvriers de cette manufacture de l'État. Je remarquai tout, parce que c'est là qu'une des aventures les plus décisives de mon existence allait changer ma vie.

Arrivé à l'étage supérieur, je sonnai à une grande porte qui servait d'entrée à un long et large cloître,

sur lequel ouvraient différentes portes, à droite et à gauche de cette galerie. Des *finestrati*, occupant tout le fond du cloître, y versaient une lumière éblouissante. Des jeunes filles traversaient de moment en moment, portant je ne sais quoi dans leurs tabliers. J'appris plus tard que c'étaient des enfants chargés de choisir les feuilles de tabac pour confectionner des cigarettes. J'étais loin de me douter qu'une de ces jeunes filles allait avant peu devenir *Graziella*, changer de métier, dominer ma destinée et avoir une influence impérissable sur ma vie entière. Cela était vrai pourtant; on va voir comment. Je n'ai pas osé le dire, quand j'écrivis en 1847 le roman vrai de *Graziella*, qui a eu et qui a encore tant de succè parce que tout le monde y a reconnu l'accent réel de la nature. J'en avais légèrement altéré les premières pages par vanité ; tout le reste était exact. Maintenant je vais tout dire. Voici le commencement de *Graziella*.

IV

Au bout du cloître, à droite, j'apercevais en avançant une lumière plus vive, sortant d'une

porte ouverte par laquelle des domestiques allaient et venaient, portant et rapportant des plats et des assiettes ; un certain bruit de couteaux et de fourchettes s'y faisait entendre. Je compris que je m'étais présenté au moment du déjeuner de M. le directeur ; il était trop tard pour reculer. J'entrai, et on m'annonça.

A mon nom, M. de La Chavanne se lève, me regarde en ouvrant les bras, et s'écrie : « C'est l'image de sa mère ! » Il m'embrassa avec sa bonhomie et sa tendresse habituelles, et me fit asseoir sur un sopha de toile, au-dessous de la haute fenêtre qui éclairait la salle à manger. C'était le salon de l'ancien supérieur de *San Pietro Martyr*. Deux autres personnes étaient assises à table avec lui : l'une de vingt à vingt-cinq ans, que je sus depuis s'appeler *Antoniella* — elle était bien, mais sans rien de remarquable ; sa familiarité avec M. de La Chavanne indiquait une longue habitude dans la maison, elle avait la surveillance des nombreuses jeunes filles qui travaillaient dans la manufacture à la fabrication des cigares pour le peuple ; — l'autre était une ravissante jeune fille.

La conversation, à laquelle ni l'une ni l'autre

ne se mêlèrent, roula sur ma mère et sur ma famille. M. de La Chavanne me dit qu'il ne souffrirait pas que je restasse en hôtel garni à Naples, et qu'il allait me faire préparer une petite chambre donnant sur la mer. Il me la montra en effet : un lit de camp l'occupait, et un petit escalier étroit conduisait du pied du lit sur le toit plat de l'immense couvent, en plein horizon de la mer, de l'île de Capri, des montagnes de Sorrente et du Vésuve. Des murs d'appui garantissaient des vents du large certaines places, où l'on avait le corps au soleil et la tête à l'ombre. Je fus ravi de cette promenade jointe à ma petite chambre et je redescendis, en promettant d'en venir bientôt prendre possession.

M. de La Chavanne, dont j'avais souvent entendu parler par ma mère, était un homme de quarante à cinquante ans, d'une bonté remarquable; sa figure sincère et joviale inspirait l'affection. Il était grand et robuste de taille; de beaux yeux bleus de ciel, un visage riant, une bouche gracieuse disaient son caractère. Il était impossible de ne pas l'aimer. Il avait vaillamment servi ses compatriotes contre l'armée de la Convention au siége de Lyon. Ce siége avait ruiné sa fortune; il était venu en Italie.

Le roi de Naples, Murat, lui avait donné, à cause de sa famille, la direction des tabacs, place neutre et lucrative. Il vivait à Naples libre et heureux. Il avait laissé en France sa femme et plusieurs fils qu'elle y faisait élever avec distinction. Elle venait de temps en temps le voir; il l'aimait, il en était aimé; l'obligation de se séparer d'elle souvent lui était amère. Il vivait à Naples comme un exilé qui cherche à oublier ses heures d'exil; adoré, du reste, de tous les Français et de tous les Napolitains, qui ne le connaissaient que par les services que ses fonctions lui permettaient de leur rendre. C'était sa seule société. Un homme de cinquante ans, toujours jeune, toujours aimable, toujours complaisant à la jeunesse, tel était ce charmant caractère, digne d'être estimé, aimant à être aimé et, pourvu qu'on l'aimât, pardonnant toutes les fautes qui ne venaient pas du cœur. En le quittant, je me sentais déjà attiré vers lui. Je lui promis de venir bientôt jouir de son hospitalité, mais j'y étais déjà amené par un charme plus secret et plus invincible, l'idée de revoir la plus jeune des charmantes personnes que j'avais entrevues à sa table.

V

En revenant de chez Virieu, à qui j'allais faire part de ma séparation prochaine d'avec lui, pour obéir à ma mère, je passai à la poste. J'y trouvai une lettre d'une écriture inconnue, datée de Mâcon; je la lus avec tremblement. Voici cette lettre : elle était de ce vieillard, ami de madame P..., qui avait jusqu'alors encouragé nos amours.

« Monsieur, me disait-il, votre âge m'avait permis « de croire que votre inclination pour mademoiselle « Henriette P..., dont j'étais heureux moi-même, « en qualité d'ami de sa famille, pourrait aboutir, « après quelques années, à une union qui ferait « votre bonheur à tous deux. Votre départ et votre « absence prolongée, en me permettant de plus « mûres réflexions, m'ont fait naître quelques scru- « pules. Mademoiselle Henriette est bien jeune et « vous aussi; vous n'êtes pas libre, et vous ne pou- « vez pas répondre des volontés de vos parents. Je « dois donc vous déclarer, au nom de sa mère, « qu'elle est demandée en mariage par un jeune « homme d'une ville voisine, dont le caractère et

« la fortune lui promettent tout ce que vous ne pou-
« vez pas de longtemps lui assurer. Soyez assez
« bon, Monsieur, pour vous examiner vous-même,
« en conscience, et pour me dire si vous pouvez ré-
« pondre d'avoir toujours pour cette jeune per-
« sonne les mêmes sentiments qu'au moment de
« votre éloignement de Mâcon, et si la famille P...
« peut être sûre que vous lui offrirez les mêmes
« engagements qu'on lui offre en ce moment. Nous
« nous en rapporterons à votre affirmation.......

« Recevez, Monsieur, etc., etc. »

VI

Cette lettre, que je ne crus pas écrite sans l'aveu de madame et de mademoiselle P..., me causa un grand trouble. Je réfléchis quelques jours. Je n'étais rien moins que libre, rien moins que maître de moi ; je ne pouvais qu'aimer, mais je ne pouvais, sans imprudence, répondre du consentement de ma famille à une union que je pouvais promettre seulement de désirer toujours. En conséquence, j'écrivis une lettre franche, prudente, qui remet-

tait à mademoiselle P... elle-même la décision de son sort et du mien.

J'appris quelques jours après qu'elle se mariait à son nouveau prétendant. Je la regrettai, mais je finis par comprendre que ses parents avaient raison de ne pas sacrifier à ses illusions de dix-sept ans le sort de cette aimable enfant. Ainsi finit ce rêve qui ne fut qu'un délicieux mais court bonheur d'imagination.

Je n'en revis l'objet que trente ans après, non sans regret, mais sans amertume. Il y a des apparitions qui ne semblent destinées qu'à donner des songes à la première jeunesse. Mademoiselle P... était de ces chimères. Elle fut heureuse, et elle méritait mieux que moi. J'étais encore un enfant; mais je fus sincère et loyal.

VII

Après avoir passé quelques jours avec Virieu dans notre hôtel, j'allai loger chez M. de La Chavanne. C'était à quelques pas. Je ne le quittais tous les soirs que pour avoir le plaisir de le revoir tous les ma-

tins. Nous ne nous séparions la nuit que pour nous retrouver le jour.

M. de La Chavanne n'était pas à la maison au moment où j'y entrai; je fus reçu par son vieux cuisinier napolitain et par la ravissante enfant Graziella. Elle m'ouvrit la petite chambre qui m'était destinée; elle déplia mon petit paquet, elle le plaça dans l'armoire; elle se mit à genoux pour ôter les plis de la route à mes habits. Chacune de ses attitudes me découvrait une grâce nouvelle dans son corps; elle me paraissait seulement un peu plus tremblante et un peu plus pâle que la première fois que je l'avais vue à déjeuner. Je n'osais presque lever les yeux sur elle; nous échangeâmes à peine quelques mots insignifiants. Je me figurais que c'était une de mes jeunes sœurs qui me recevait à la maison, au retour d'un long voyage. La simplicité de ses vêtements m'enlevait toute idée profane.

VIII

Après mon établissement dans ma chambre nous causâmes dans la salle à manger où elle avait repris son ouvrage. Antoniella revint de l'étage où elle

était allée, avant mon arrivée, pour surveiller les jeunes filles qui roulaient les feuilles de cigarettes. On servit le déjeuner; Antoniella et Graziella s'assirent à table comme le premier jour. « Celle-ci, me dit M. de La Chavanne en badinant, s'appelle Antoniella. C'est une bonne fille, qui occupe un emploi nécessaire dans ma maison et qui choisit, admet ou renvoie les novices de mon couvent, au nombre de quelques centaines, qui font le travail du tabac à fumer et des cigares; elle connaît les familles de lazzaroni et de pauvres gens qui ont trop d'enfants et qui demandent à les faire travailler dans l'établissement. Elle s'acquitte merveilleusement de cette tâche; elle habite et mange avec moi pour recevoir et transmettre mes ordres. Tout le monde est content d'elle, maîtres et ouvriers; ces petites travailleuses sont comme ses enfants ou ses sœurs. C'est elle qui instruit leurs familles des moindres sujets de plaintes qu'elles donnent quelquefois dans les salles et m'aide à prévenir tout désordre. On l'appelle dans Naples la mère des *cigarette* ? A ces mots Antoniella partit d'un éclat de rire. M. de La Chavanne la regarda du coin de l'œil et sourit aussi.

« Cette petite fille, qui est encore une enfant, à qui Antoniella apprend le français pour servir un jour d'interprète entre l'administration et les directeurs, nos compatriotes, s'appelle *Graziella.* Elle est fille d'une pauvre famille de pêcheurs de l'île de Procida, chargée d'enfants. Elle reçoit la solde d'ouvrière en cigares, qu'elle donne à sa mère la *Procitane*, au bout du mois. Elle ne travaille pas avec les autres et elle mange avec nous pour ne pas quitter Antoniella, son amie et sa protectrice. Elle la supplée dans le service de la maison et traduit mes ordres à la *servilia*, c'est-à-dire aux domestiques napolitains. Elle est un peu enfant, comme son âge le permet, mais bonne enfant, aimée de tout le monde; je la traite en père plus qu'en maître. Ne faites pas attention à elle, elle gouverne tout ici; elle est notre aide de camp, ou plutôt notre aide de paroles. Commandez-lui tout ce que vous désirez, elle est à vos ordres; seulement ne regardez pas à son costume, c'est celui d'une petite Procitane, d'une paysanne de l'île d'où Naples tire ses plus belles, ses plus charmantes, ses plus laborieuses femmes de peine. Leur costume est servile à Naples, noble dans leur île. — Va t'ha-

biller en Procitane, dit M. de La Chavanne à Graziella, Antoniella va t'aider. »

La belle enfant sortit avec Antoniella et, après quelques minutes, elle rentra tout autrement vêtue. Ce fut un changement de décoration qui transforma la scène. Graziella avait à ses pieds des espèces de pantoufles asiatiques en peau de chèvre jaune, où les talons n'entraient pas, mais dont le cuir était brodé de lanières rouges parsemées de paillettes d'argent ; ses bas étaient bleus et épais, non pas en maille mais en feutre semblable à une grosse étoffe ; un jupon de laine, à plis lourds et de teinte brune, tombait sur ses pieds ; une veste échancrée de drap vert dépassait la ceinture et laissait le sein boutonné hermétiquement contre nos regards, ou facilement ouvert aux lèvres des enfants chez les nourrices ; les manches et la ceinture étaient garnies de galons et de riches broderies égales chez les pauvres et chez les riches ; la coiffure ne consistait, excepté en voyage, qu'en une opulente et noire chevelure tressée et enroulée en turban vivant autour de la tête ; le cou et les oreilles étaient ornés de colliers et de pendants d'un travail grec, large et fin, qui tintaient comme le grelot d'un coursier aux

mouvements du torse. La rougeur de Graziella, en se montrant ainsi, participait de la pudeur et de la honte, pudeur de se sentir admirée, honte de se sentir belle. Nous restâmes muets et, si ce n'eût été presque une enfant, nous aurions baissé les yeux nous-mêmes.

Elle s'en alla vite reprendre ses vêtements de tous les jours. Mais le coup était parti, la merveilleuse figure avait reçu son accent; je ne pouvais l'oublier et je ne voyais en elle, vêtue de son costume ordinaire, que sa pâle image. Ce costume ne consistait qu'en une robe négligée, de grosse étoffe brune à longs poils, fermant jusqu'au menton, sans galons ni broderies, et en un foulard bleu noué autour du cou; les pieds traînaient demi-nus dans des souliers noirs éculés.

Telle était la chenille; mais le papillon?

IX

Virieu vint me voir dans la journée. Son père, au siége de Lyon, avait été le général de la cavalerie des Lyonnais. M. de La Chavanne l'avait suivi dans sa dernière sortie et avait été presque témoin de sa

mort. Ils s'entretinrent longuement de ce jour funeste. Virieu dîna avec nous et fut saisi, comme je l'avais été moi-même, de la beauté grecque de la jeune Procitane.

Le soir nous sortîmes Virieu et moi, et je reconduisis mon ami à son hôtel.

En passant à l'extrémité de la rue de Tolède, nous entrâmes par curiosité au palais du Florentin, en face du théâtre. C'était le palais des jeux publics, permis et surveillés par la police. D'immenses tables, entourées de joueurs silencieux, remplissaient les salons ; des monceaux d'argent et d'or étaient épars, en face de chaque joueur, sur le tapis vert de la table. Nous ne tardâmes pas à être tentés, nous jouâmes quelques écus et nous perdîmes. Le lendemain et le surlendemain, nous revînmes et nous perdîmes encore. Cela continua plusieurs jours ainsi ; nous ne voyions pas de raison à cette obstination du hasard. Tandis que nous nous en plaignions dans l'embrasure d'une fenêtre, un vieillard napolitain nous aborda et nous dit que tant que nous jouerions ainsi, sans suite et sans plan, il en serait de même ; que le jeu n'était pas un hasard, mais une science, une science à laquelle on ne devait

pas demander plus qu'elle ne pouvait donner, mais un bénéfice modeste et borné ; que lui-même en avait été autrefois victime, mais qu'il vivait aujourd'hui de ce qui l'avait jadis ruiné. Nous l'écoutions avec étonnement ; il s'en aperçut et, baissant encore plus la voix, il nous proposa de nous donner des leçons de hasard, ayant été, nous dit-il, croupier de jeu et possédant des *masses* de cartes propres à faire l'épreuve de sa théorie. Nous acceptâmes avec la docile ignorance de la jeunesse, et nous lui donnâmes rendez-vous pour le lendemain à l'hôtel de la rue des Florentins, chez Virieu. Le vieillard y vint le soir et ayant déroulé sur la table ce qu'on appelle une *masse*, c'est-à-dire une quantité de dix à douze jeux de cartes, l'épreuve commença.

« Jouez comme vous voudrez, nous dit-il, je parie qu'au bout de la soirée vous perdrez et que je gagnerai. » Il tira ses cartes, nous jouâmes et nous perdîmes ; il gagna peu, mais il gagna toujours. L'épreuve, recommencée vingt fois, amena toujours les mêmes chances ; nous étions confondus. « Et pourquoi n'êtes-vous pas riche ? lui demandâmes-nous ? — Parce que la richesse n'est pas le fruit du hasard heureux, nous répondit-il, mais

d'un travail assidu. Je ne vous ai pas promis que je vous apprendrais à gagner des millions, mais des pièces de monnaie. Voulez-vous continuer? — Oui. — Eh bien! je vais maintenant vous expliquer mon système et vous apprendre sur quoi il est fondé; suivez mon discours. Qu'est-ce que le *trente et quarante?* Un jeu dans lequel le joueur, contre le banquier qui joue toujours, gagne toutes les fois que la couleur *rouge ou noire*, pour laquelle il parie librement, gagne elle-même en approchant le plus du chiffre *quarante* sans le dépasser; car, quand elle dépasse, il est mort. Il s'agit donc pour le joueur de conjecturer avec justesse quelle est la couleur, du tapis *rouge* ou du tapis *noir*, qui présente le plus de probabilité d'amener le chiffre qui gagne et d'y conformer son jeu. »

X

Le *croupier*, sans aller plus loin que l'expérience et la pratique, joua donc pendant une heure et, combinant sa mise avec ce qu'il conjecturait, gagna en effet une modique somme, tandis que nous, jouant au hasard, nous finîmes toujours par perdre.

Il nous laissa sur cette épreuve et promit de revenir à la même heure le lendemain. Restait à savoir, par une longue expérience, si le résultat serait constamment le même et si l'art de gagner toujours, ou presque toujours, une somme modique était trouvé. Le lendemain et vingt jours de suite nous confirmèrent dans notre conviction : le croupier disait vrai, il gagnait quelques écus et nous perdions quelques napoléons. Nous devînmes graves et je demandai : « Mais quelles sont les causes ? car enfin le hasard n'est qu'un effet dont nous ignorons les causes ; continuons et cherchons à les découvrir. »

Le croupier revint tout le reste de l'hiver, et nous lui consacrâmes nos soirées, tantôt à l'hôtel, tantôt chez M. de La Chavanne ; on ne voyait que jeux de cartes, on n'entendait que *trente et quarante*. Les amis français de M. de La Chavanne causaient autour du *brasier* où les noyaux roses de l'olive brûlaient sans bruit et chauffaient sans flamme. Antoniella et Graziella travaillaient à quelques ouvrages de femme sur le sopha de paille. De temps en temps Graziella regardait de mon côté et s'efforçait de sourire, mais elle reprenait vite son sérieux ; elle semblait dire : « Quel dommage qu'un jeune homme

si sage ait la folie des cartes ! » Mais le croupier *taillait* toujours et nous ne découvrions rien que les quelques *carlini* qu'il mettait à la fin du jeu dans sa poche.

XI

Voilà comment l'hiver, à Naples, se passa et comment le précoce printemps commença à luire sur les flots et sur les montagnes de Castellamare. Nous entendîmes enfin gronder le Vésuve, qui lançait des bouffées de fumée comme l'écume de quelque cascade de feu. Virieu était souffrant et ne sortait plus. J'avais retrouvé dans l'escalier de son hôtellerie M. de Humboldt, le diplomate, qui nous avait quittés au commencement de l'hiver à Rome. Il m'avait embrassé comme son fils. Il me proposa de me mener avec lui en Calabre étudier le volcan, quand l'éruption, qui ne faisait que s'annoncer, serait plus menaçante. J'acceptai avec joie, et cependant j'étais triste en regardant Graziella et en pensant à elle ; mais nous ne nous étions pas encore expliqués.

LIVRE CINQUIÈME

I

M. de Humboldt vint me prendre. Au moment où je montai dans sa voiture et où il me demanda qui était cette jolie enfant, je portai mes regards sur elle, et j'aperçus des larmes dans ses yeux. Pourquoi pleurait-elle? pourquoi suivait-elle la calèche des yeux?

Les chevaux nous emportèrent sur la route de *Pompeïi* et de *Torre dell' Annunziata*, petite ville avant Castellamare, bâtie sur une des racines de la montagne. Nous y prîmes gîte dans une auberge plus près encore du Vésuve, et nous envoyâmes chercher des guides et des mules pour nous conduire chez l'ermite, dont la cellule était construite sur le sommet du cône habitable. Après deux ou trois heures d'une marche fatigante, tantôt sur une lave refroidie et glissante, tantôt sur une cendre chaude dont le vent aveuglait nos yeux, nous nous arrêtâmes sur le dernier degré un peu aplani de la montagne. En nous retournant, nous nous crûmes nageant dans le ciel : la mer, les îles, les caps, Naples, sortaient de terre à nos pieds. Nous pous-

sâmes un cri d'admiration. L'ermitage était là; l'ermite n'y passait plus la nuit, craignant d'être surpris dans son sommeil par un éclat de foudre souterraine. Nous nous assîmes sur le banc de la porte, nous contemplâmes ces merveilles à nos pieds, que l'éther semblait enlever dans le vide. A la fin l'ermite arriva sur son âne. L'âne portait des *fiasques* de vin de *Lacryma-Christi*. L'ermite en faisait provision pour lui et pour ses hôtes à qui il le faisait payer largement. C'était du reste un bonhomme qui n'appartenait à aucun ordre de moines de Naples, mais à l'ordre de ces moines fictifs et ambulants, qui s'attachent à un phénomène de la nature pour en tirer leur subsistance. Celui-ci était de l'ordre du Vésuve simplement; il changeait de cellule, quand la montagne annonçait la catastrophe. Le reste du temps, il donnait à boire aux curieux; cabaret pittoresque et sacré.

M. de Humboldt et moi, nous prîmes place à la table; nous causâmes avec le moine sur les mœurs de la montagne et les préludes des éruptions. Je résolus d'aller le lendemain les étudier de plus près, en descendant dans le fond du cratère. Cela ne

pouvait m'être d'aucune utilité, car je n'étais ni savant, ni naturaliste; je ne savais pas même les noms des échantillons scientifiques que je me proposais de rapporter, mais j'étais à cet âge où l'on veut faire preuve de son audace, coûte que coûte, apparemment de la race d'Empédocle laissant ses sandales sur le rebord de l'Etna. Je décidai deux de mes guides à retourner à Torre dell' Annunziata pour y chercher des cordes destinées à me retenir sur la pente ardue du profond cratère. M. de Humboldt se moqua de mes préparatifs et me déconseilla cette témérité sans objet; mais j'étais fier de ma hardiesse et je me réveillai plus décidé que jamais à tenter l'aventure.

II

Le Vésuve s'était tu pendant la nuit. Le lever du soleil était éblouissant; on n'apercevait qu'une bouffée de fumée jaune sortant, par intervalles, du cône aigu, au-dessus de nos têtes.

Nous nous mîmes en route à la suite de nos guides qui traînaient les cordes qu'ils avaient rapportées la nuit. Ce n'était plus monter, mais grim-

per. A plusieurs reprises nous entendîmes tomber sur le lit de cendres mobiles des pierres calcinées, qui faisaient jaillir autour de nous de légers tourbillons, dont le vent s'emparait et qui nous dérobaient un moment le jour ; on eût dit que les habitants de ce séjour infernal voulaient en disputer l'approche aux vivants. Nous nous couchâmes par terre, pour éviter le rebondissement des projectiles, et, quand les pierres avaient cessé de rouler, nous reprenions notre élan.

Nous arrivâmes enfin sur l'extrême rebord du volcan et nous nous assîmes pour mesurer des yeux le gouffre, moitié lumineux, moitié ténébreux, mais effrayant, qui se creusait sans limite sous nos pieds. C'était la forme d'un immense entonnoir dont le fond et les bords étaient colorés, du côté opposé au courant du vent, de cinq ou six couleurs que les éruptions récentes avaient déposées en s'éteignant. Ici des quartiers de sel blanc imitant la neige fraîchement tombée ; là, des lambeaux de soufre jaune, comme de l'or pleuvant du creuset ; plus loin, des rochers fendus et fumants, accumulés sur des pentes par leur poids ; ailleurs des stalactites refroidies ; ailleurs encore, des champs d'une sub-

stance brunâtre, dont je ne savais pas le nom ; enfin, vers le milieu du fond du cratère, des fumées jaillissant et tourbillonnant, comme si le vent de l'abîme les avait tour à tour soufflées ou éteintes ; puis d'énormes rochers soulevés de leur lit par l'effort des flammes intérieures qui n'avaient pas la force de les pousser plus loin ; puis des ruisseaux d'un feu brillant, circulant comme des sources ignées dans des vallées aériennes, et traçant comme des limites géographiques dans ce monde de feu. Tout était merveille, tout était terreur.

Mes guides s'assirent à côté de leurs cordes et me dirent : « C'est assez pour reculer sans doute ; que verriez-vous de plus en tentant la descente? — J'aurai touché, leur répondis-je. » Et me levant des monceaux de sable brûlant où j'étais assis, je passai mes bras dans les nœuds des cordes et je commençai à descendre lentement le bord intérieur de l'entonnoir. Aucun guide ne consentit à me suivre, mais tous se buttèrent contre les blocs volcaniques du rebord, s'efforçant de me diriger en me retenant. J'arrivai, en quelques minutes, au plein pied du gouffre ; mais, la chaleur augmentant à mesure que les murailles à pic du cratère

renfermaient l'enceinte rétrécie, mes souliers se calcinaient et brûlaient mes pieds; à peine m'en restait-il assez pour garantir ma peau. Je les rafraîchissais sur les places où le soufre non fondu conservait un peu de fraîcheur au sol. Je franchissais d'un élan des ruisseaux de feux ardents, que j'entendais bouillonner entre leurs rives, puis je courais pour atteindre des croûtes moins brûlantes et m'y reposais. J'étais perdu, si le vent, venant à changer soudain, avait tout à coup refoulé sur moi la flamme et la fumée qu'il poussait et retenait sur la paroi opposée. On me rappelait d'en haut. Je restais encore, je faisais une moisson de minéraux que je nouais dans mon mouchoir pour les rapporter au soleil. Enfin, après deux ou trois heures de cette promenade périlleuse, au milieu de l'enfer en plein jour, je fis le signal à mes guides de me retirer. Je remontai comme j'étais descendu, sans autre accident que mes chaussures et mes vêtements brûlés. Un cri de victoire et de joie célébra mes premiers pas sur le sol; M. de Humboldt me félicita et m'expliqua la nature des objets que m'avait livrés l'abîme. Nous redescendîmes à la cellule de l'ermite étonné de mon audace, et un

frugal déjeuner, arrosé de *Lacryma-Christi*, nous fit oublier ma folie.

Le soir, j'aurais donné ma vie pour en retrancher cette ridicule aventure. Si je l'avais tentée pour arracher à la nature un de ses secrets, elle eût été sublime ; mais tentée par un ignorant, cette audace n'était que ridicule. La vanité ne mérite que cela. J'avais été vain, voilà tout. Je ne méritais que le dédain de moi-même.

III

Après le déjeuner chez l'ermite, nous redescendîmes à Torre dell' Annunziata. Le bruit augmentait sur la montagne, à mesure que nous nous en éloignions ; la terre tremblait sous les pas de nos mules ; le village était debout. Chacun levait les yeux et les bras au ciel ; chacun sortait de la ville, pour aller voir de quel côté le cône s'ouvrirait et donnerait passage à la source de lave qui coulerait bientôt sur sa masure, sur sa villa, sur les guirlandes de vignes qui promettaient des récoltes à son champ. Les regards de ces bonnes gens invoquaient tous les saints à

leur secours. Tout à coup, à la nuit tombante, un cri s'éleva, le problème était résolu : on aperçut une brèche au cône, du côté du midi, et on vit des lueurs de feu liquide se dérouler lentement au-dessus de nos têtes. Quelle direction prendrait le torrent de l'incendie pendant la nuit ?

Nous regagnâmes notre auberge, nous soupâmes ; nous passâmes une partie de la nuit à nos fenêtres.

IV

Dès qu'il fit jour, nous courûmes, comme tout le monde, hors de la ville, sur les flancs du Vésuve. Le torrent lourd et très-lancé de la lave avait marché pendant la nuit ; il atteignait déjà les vignes et les jardins situés à quelques centaines de pas des maisons habitées de l'Annunziata. Quelques-unes de ces habitations élevées sur des caps étaient presque cernées par le fleuve de feu : chaque minute fermait l'issue à leurs habitants, qui se hâtaient de fuir en sanglotant. Ce spectacle était navrant : les hommes emportaient des sacs de blé ou des faisceaux de maïs ; les femmes, des berceaux

pleins d'enfants sur leurs épaules ; les animaux domestiques, chassés par les garçons, suivaient, tête baissée, leurs maîtres ; les poules, en criant et en se brûlant les ailes, s'envolaient à travers les pampres ; tout présentait le spectacle que Pline raconte de la catastrophe de Pompeï. On voyait, à l'approche de la lave paresseuse mais sûre de sa proie, les pampres verts se crisper, se tordre, gémir, éclater, comme avec des voix humaines, puis, leurs branchages dépouillés, laisser leurs feuilles, jaunies en peu d'instants, tomber à terre et prendre feu en crépitant sous les vagues de flammes saupoudrées de cendre et de terre. Ces agonies de la nature laissaient sentir lentement la mort à chaque végétal atteint à son tour par le souffle embrasé. Nous ne pensions plus qu'on courait le même danger soi-même. Seulement on avait des jambes pour y échapper ; mais si l'on venait à oublier de fuir, et que le vent fût venu à changer, son haleine nous eût dévorés comme l'arbuste, et nos ossements soudain calcinés auraient rendu la même crépitation.

Je l'oubliai plusieurs fois; et, approchant du lit de feu à contre-vent, je vis incendier au bout de ma main le bâton que je plongeais dans la

lave. En voyant ce feu, selon la pente du terrain, changer de route et menacer de nous enfermer dans ses flammes nous nous pressions de lui échapper en regagnant les murs de la ville. A la fin, il prit pour lit une étroite vallée et commença à couper, en se rendant à la mer, la grande route de Naples, d'où les voitures des curieux fuyaient au galop des chevaux. Mais jaloux de voir jusqu'au bout le phénomène inconnu, que M. de Humboldt était venu étudier, nous restâmes sur la partie de la route qui allait à Castellamare et à Salerne.

Le seul spectacle que nous eûmes le jour suivant, ce furent les larmes des habitants ravagés. Après ces jours calamiteux, M. de Humboldt repartit pour Naples, et moi je partis seul pour Castellamare.

V

Après avoir parcouru les pittoresques forêts de jeunes lauriers qui entourent ses blanches villas, j'allai à Sorrente que je voyais briller à l'horizon devant moi comme un rêve éclatant du Tasse. C'est là qu'il se rendit en quittant Ferrare, où l'amitié des princes de la maison d'Este l'avait comblé de

soins au lieu de le persécuter, ainsi que je l'ai prouvé dans ma vie de Torquato. C'est là qu'il arriva, déguisé en paysan des Abruzzes, chez sa sœur mariée à un gentilhomme cultivateur de Sorrente. C'est là qu'il se fit reconnaître en dépouillant ses rustiques vêtements et en reprenant ses habits de poëte et de cavalier, et qu'il retrouva, pendant quelques mois, avec le repos, sa raison tout entière.

Je visitai le lieu de cette scène homérique digne de l'Odyssée. Je connais un homme plus malheureux que le Tasse et plus calomnié par la haine des hommes, qui n'ont voulu payer son dévouement que par des injures. Ceux qui l'outragent aujourd'hui s'en repentiront trop tard ; ils sauront que le malheur est plus inconstant que la haine et que la postérité se charge de la vengeance de ceux qui ne veulent pas se venger.

VI

Après quelques jours de courses dans ce beau pays, je louai tantôt un *corricolo*, tantôt une barque, et j'allai visiter le temple énigmatique de

Pœstum, et la *Cava*, le plus beau lieu de la côte. Puis, après une quinzaine de jours passés dans ces excursions solitaires, quand je pensai que les communications par terre étaient rétablies entre Torre dell' Annunziata et Naples, à l'aide de terre et de cendres jetées sur le lit de lave, je revins à mon hôtellerie au pied du Vésuve maintenant assoupi, et je repris une voiture pour Naples. Mon cœur et mes yeux étaient toujours pleins de Graziella; tout ce que je me refusais à dire, je le sentais davantage, et je me figurais le voir senti par cette ravissante enfant.

J'étais étonné, en montant l'escalier de San Pietro Martyr, de ne plus entendre, comme la première fois, les bruyants éclats de voix de Graziella au fond de la galerie. Tout était muet et immobile dans l'ancien couvent. M. de La Chavanne était au conseil de la manufacture, Antoniella surveillait les plieuses de cigares, ma chambre était fermée. Le cuisinier, voyant ma surprise, me dit : « Vous ne trouverez plus la demoiselle, elle est partie pour aller rejoindre dans les îles ses parents. On n'en a plus eu de nouvelles depuis; on croit qu'elle a été conduite à Ischia dans la maison de sa grand'mère,

d'où elle ne reviendra qu'après l'été. Voilà une lettre qu'elle m'a bien chargé de vous remettre à votre retour ; tenez, lisez ! »

C'était écrit, ou plutôt griffonné, en napolitain : « *Gia che sei partito non posser piu restar. Non ti rivedro mai* : *la Damizella ;* du moment que vous avez pu partir, je ne veux plus rester ; je ne vous verrai plus. » Une ou deux larmes avaient laissé leurs traces sur le gros papier jaune.

Cette lettre m'expliqua ce que ses yeux n'avaient pu me faire tout à fait comprendre. J'entrai dans ma chambre, je me jetai sur mon lit, et je me mis à pleurer. Virieu arriva un moment après pour savoir si l'on avait de mes nouvelles. Il me demanda pourquoi je pleurais, je lui montrai ma lettre : « Tiens, dit-il, un roman qui commence ! il faut le mener à bonne fin ; aussi bien je m'ennuie. — Ne plaisante pas, lui dis-je, une larme de quatorze ans est sérieuse. »

J'attendais qu'Antoniella fût rentrée, et je lui demandai si elle savait où était sa jeune amie. « Non, me dit-elle, je suis allée m'en informer chez son père, sur le quai du Pausilippe. Il n'y avait personne ; les voisins m'ont dit qu'ils ne l'avaient

pas vue, et qu'elle était sans doute dans la maison de sa famille, à Procida, chez sa grand'mère. Depuis votre départ avec ce savant allemand, elle ne me disait plus rien de ses secrets et pleurait souvent. »

VII

J'attendis que M. de La Chavanne fût rentré du conseil. « Eh bien ! me dit-il en riant, il paraît que vous avez été cause du désespoir et de la fuite de la petite Graziella. Nous n'avons pas pu la découvrir à Naples, et nous pensons qu'elle s'est sauvée pour fuir son chagrin, plus fort qu'elle, à Procida, chez sa grand'mère. Le bon sens lui reviendra, soyez-en sûr, et, si vous tenez à la revoir, vous la reverrez avant l'automne. »

Je devais la revoir plus tôt. Je savais où la retrouver, et je n'ignorais pas qu'elle n'avait quitté sa position chez M. de La Chavanne que par dépit de mon départ avec M. de Humboldt. Je savais qu'elle m'aimait et que sa fuite n'était qu'une déclaration sauvage d'amour. Le chagrin me torturait le cœur; je ne pouvais rester loin d'elle. J'ai dit, dans un autre livre, comment je la rejoi-

gnis à Procida. Les détails que je viens de raconter forment la seule différence entre la fiction dans le roman et la vérité dans le livre. Il en coûtait trop à mon orgueil d'avouer que mon premier amour n'avait pour objet qu'une plieuse de cigarettes, au lieu d'une ouvrière en corail qu'elle devint ensuite. A quoi la vanité va-t-elle s'attacher ?

Cela avoué aujourd'hui, tout le reste du roman est littéralement exact. Elle était aussi jeune, aussi naïve, aussi pure, aussi religieuse que je la représente dans le roman. Toutes les scènes en sont vraies. La scène et les auteurs sont ce qu'ils furent. Le métier était moins vulgaire, voilà tout. Ainsi notre voyage au port de Procida, pour y acheter une barque nouvelle et en faire cadeau à la famille, la joie de la grand'mère en la recevant, les exclamations de joie des enfants ne sont point inventées, mais racontées. Il en est de même de notre vie dans l'île et de nos sentiments, la nuit, sur la terrasse où nous nous étions fait une tente, et le jour, dans la vigne, où nous menions la vie heureuse et simple des lazzaroni (1).

(1) Voir le roman de Graziella, nouvelle édition publiée par

VIII

Vers la fin du mois de mai, ma famille envoya une lettre à Virieu pour me forcer à quitter la vie suspecte que je menais à la *Margellina*. M. de La Chavanne avait sans doute averti ma mère. Virieu, par amitié pour moi, revint en poste à Naples, et m'entraîna à partir inopinément. Je laissai Graziella évanouie, dans les larmes. J'étais décidé à revenir vivre et mourir à Procida. A Milan, je restai en arrière de Virieu ; j'étais résolu à tenter les systèmes de *rouge et noir*, que j'avais si consciencieusement étudiés l'hiver précédent avec lui et avec le vieux croupier de jeu, à Naples. Je promis à Virieu de ne pas revenir en arrière, mais de rejoindre ma famille à Milly, avant quinze jours.

Milan avait une salle de jeu ouverte tous les jours au théâtre de la *Scala*. C'est là que je voulais faire mon expérience. Elle fut extraordinairement heureuse. J'appliquai la pratique à la théorie du vieux croupier. Je crus du moins que, sans arriver à former

la société propriétaire des œuvres de M. de Lamartine. Hachette et C^ie, 1870.

le chiffre voulu de quarante, il y avait plus de chance avec plusieurs petites cartes qu'avec cinq ou six grosses. D'un autre côté, l'expérience me prouvait que les grosses et les petites cartes sortaient par séries et non alternativement. J'en conclus qu'on pouvait, en observant attentivement le passage des cartes, connaître celles qui devaient sortir et par conséquent gagner. Je suivis rigoureusement ce système et je gagnai en effet tous les soirs.

Je restai à Milan quinze jours, puis je partis pour Lyon avec un négociant suisse de Lausanne et sa servante, qui eurent grand soin de moi en route et qui me donnèrent l'hospitalité chez eux, pendant quelques jours. Ce vieux Suisse était libéral, peu ami de Bonaparte empereur, comme un Helvétien. Je nourrissais le même sentiment, par tradition de famille. Les inscriptions : *Liberté*, *égalité*, *fraternité*, que je lisais sur les bornes en pierre des routes, me faisaient frémir de sympathie.

Après quelques jours de repos à Lausanne, je pris une voiture et je revins à Mâcon. Mon père m'attendait et me reçut comme un père, sans me parler de mes sottises. J'étais rentré, j'étais pardonné. Quel bon père! J'étais triste, mais je ne disais pas

pourquoi. Ma mère pleurait de joie; ma famille dissimulait son mécontentement; mais tout fut oublié, excepté dans mon cœur et dans le cœur malade de Graziella. Hélas! je ne devais pas tarder à apprendre sa mort et à recevoir sa lettre d'adieu, que me remit un voyageur passant par Mâcon. Sa dernière pensée avait été pour moi.

LIVRE SIXIÈME

I

Voilà mon premier amour, heureux et malheureux, et mon premier voyage en Italie. Depuis ce temps, l'Italie fut ma patrie ou du moins demeura pour moi la patrie de l'amour.

Mais ma vie allait prendre un autre cours. Nous touchions à l'année 1812-1813. Bonaparte, comme un homme chassé par les éléments en furie, était revenu de Moscou, où il n'aurait jamais dû aller, et la moitié de ses forces était engagée en Espagne, à laquelle il n'aurait jamais dû prétendre. De sept cent cinquante mille hommes qu'il avait mis en mouvement, on n'avait plus compté que quelques mille hommes en deçà de la Vistule. Mais il était redevenu grand alors. Il n'avait pas désespéré. Il avait recomposé une armée de trois cent mille hommes, et il faisait sa plus brillante campagne sans pouvoir reconquérir la victoire.

L'Autriche lui préparait la neutralité et la paix. Elle mettait ses services au prix de quelques concessions très-acceptables à son ambition et à sa gloriole de conquérant. Il préféra jouer encore contre

les chimères et l'empire et la France. Il perdit tout à Leipsick. Il revint sans armée à Paris. Il y rapporta son génie, son orgueil et son autorité ; il redevint un héros, mais un héros après la fortune contraire.

Il fut forcé de rendre les armes et l'empire à Fontainebleau et d'aller méditer une grande faute contre la patrie à l'île d'Elbe, le 20 mars. Il n'y survécut pas. Sainte-Hélène vengea Paris.

II

Je trouvai la France, à mon retour d'Italie, dans le bouillonnement d'une opposition presque générale à l'empereur. La France ne supporte pas longtemps l'infortune de ses chefs. Excepté les soldats, elle était, quoi qu'on en écrive aujourd'hui, totalement aliénée. Les royalistes s'entendaient avec les révolutionnaires de 1789 et même de 1792 contre le despotisme. On conspirait unanimement et tout haut en 1813. La preuve en est dans les efforts impuissants de l'empereur pour recruter ses derniers bataillons après 1814 et 1815. Les passions se lassent comme les vertus. Tout ce qu'on

a écrit depuis est convention, même les beaux livres militaires, mais non politiques, de M. Thiers. L'histoire des campagnes est merveilleusement faite par lui; l'histoire vraie de l'opinion ne l'est pas.

III

Le 31 mars 1814, le patriotisme, qui était né avec la liberté en 1792, était expirant avec elle. On sentait l'empire, malgré les exploits de son chef, pencher vers sa ruine. J'étais à Milly, seul. Le préfet de Mâcon, ami de mon père, m'avait, sans tenir compte de mon âge, nommé maire de cette petite commune. Mes devoirs ne consistaient que dans le maintien de l'ordre et dans quelques mesures pour nourrir, à l'aide de contributions volontaires du village et des villages voisins, les corps autrichiens et italiens par qui nous étions déjà envahis. Je m'en acquittai heureusement.

Le maréchal Augereau commandait à Lyon; tâchait mollement de combattre les troupes autrichiennes, maîtresses de Mâcon, à l'aide d'excellentes troupes françaises, mais trop peu nombreu-

ses, venant d'Espagne. Mâcon fut ainsi pris et repris plusieurs fois, et finalement reconquis par les Autrichiens. Je fus témoin de plusieurs de ces batailles du haut des collines du Mâconnais. Nous étions partagés entre la lassitude de cette agonie de l'empire et la compassion pour nos braves compatriotes donnant leur sang pour leur empereur et leur pays. Deux fois nous nous avançâmes trop entre la cavalerie d'Espagne et les grenadiers hongrois. Mon cheval fut blessé, et j'échappai avec peine aux Autrichiens.

Enfin, nous apprîmes la bataille et l'occupation de Paris, l'abdication de Napoléon à Fontainebleau, la proclamation de Louis XVIII. L'empire s'écroula au milieu des cris de confusion du pays : patriotisme humilié, liberté renaissante. J'allai à Lyon, où je fus témoin au théâtre de ce double mouvement d'opinions et de cette coalition réconciliatrice au nom des Bourbons entre les révolutionnaires et les royalistes. Les bonapartistes ne paraissaient plus. J'étais royaliste par esprit de famille ; je me déclarai prématurément pour le roi.

Le lendemain, je montai à cheval avec le chevalier de Pierreclos, dont le père, le vieux comte de

Pierreclos, nous ceignit l'écharpe blanche et nous lança en éclaireurs dans le pays. Nous partîmes à cheval, trois jeunes gens seulement, pour Cluny, petite ville des environs. Nous y arrivâmes le soir, au milieu d'un immense rassemblement de peuple, qui pouvait nous désavouer et nous poursuivre à cause de nos couleurs encore séditieuses, car Paris ne s'était pas prononcé, et l'empereur était toujours à la tête de son armée, à Fontainebleau. Nous entrâmes aux cris de : *Vive le Roi!* dans la masse des bourgeois et des paysans. Ils demeurèrent un moment muets et indécis, puis ils nous répondirent par des cris de délivrance. Nous descendîmes de cheval et nous nous confondîmes dans les auberges et dans les salles de danse avec le peuple, qui nous recevait partout en libérateurs. Sur des milliers de voix, pas une seule ne s'éleva contre nous. Voilà la popularité de l'empire à ses derniers moments. Je ne prétends rien louer, je raconte; mais je raconte l'exacte vérité des scènes où je fus témoin et acteur.

IV

Le soir, nous remontâmes à cheval et nous allâmes coucher au château de Cormatin, chez le chevalier de Pierreclos, qui avait épousé la charmante fille du fameux Désotteux de Cormatin, général vendéen, fameux par la pacification de l'armée vendéenne ; pacification d'un aventurier qui n'avait reçu de personne le mandat qu'il avait pris sur lui dans ses rêves. Marié à une riche veuve du Mâconnais, Désotteux en avait eu des filles admirablement belles. Madame la comtesse de Pierreclos était la plus jeune et la plus remarquable. Son château était le rendez-vous des plus charmantes femmes du pays. Comme les jeunes gens des familles patriciennes, je commençais à le fréquenter. La chasse, le cheval, la table et les plaisirs de luxe en faisaient un agréable séjour. La politique ne tarda pas à s'y mêler.

Nous arrivâmes au château à la chute du jour ; nous y trouvâmes nombreuse et amicale compagnie. Nous nous mîmes à table et nous bûmes à la renaissance de la liberté. « Oui, m'écriai-je,

« nos espérances doivent sortir de nos malheurs.
« Buvons aux Bourbons qui vont nous rapporter
« la paix et la liberté ! Quant à moi, j'ignore ce
« que le temps me réserve, mais, quel que soit mon
« sort, je jure qu'il n'égalera jamais la joie qu'un
« pareil jour me donne. » Tout le monde applaudit. Voilà le sentiment des classes élevées. Pendant ce souper politique, le peuple des villages voisins allumait des feux de joie dans les magnifiques jardins du château.

V

Revenu à Mâcon, j'y trouvai ma mère dans des larmes de joie et la société dans l'ivresse. On croyait aux Bourbons, comme on croit à ce que l'on désire. On les désirait comme le remède aux malheurs que cette funeste année avait accumulés sur la France. On rendait justice cependant à l'héroïsme personnel de l'empereur Napoléon durant cette dernière campagne. L'empire tombait, mais l'empereur avait grandi sur les ruines de son trône.

Peu de temps après, je partis pour Paris avec toute la jeunesse du pays, noblesse ou bourgeoisie,

afin de nous enrôler, sans aucune vue ambitieuse, dans la maison militaire du roi. Servir et défendre le roi, comme le guide spontané de la France, était notre seule ambition. Ce qu'il y eut de remarquable dans cet élan général des hommes, c'est qu'il nous enleva, comme un souffle de tempête, tous à la fois, depuis Grenoble, le Dauphiné, le Lyonnais, la Bresse et la Bourgogne jusqu'à Dijon. Ainsi, on vit arriver, en peu de jours et par le même enthousiasme, Virieu, d'Argout, qui fut depuis ministre des finances, M. de Mareste, qui charme encore Paris par son esprit, aussi sain à quatre-vingts ans qu'à trente ans, et une foule de jeunes gens distingués, jusque-là oisifs dans leur famille, tous brûlants du même feu sacré et allant grossir d'une même étincelle le foyer de royalisme qui se rallumait en France. Nous prîmes des pataches à volonté, espèces de chaises de poste populaires, traînées rapidement par un seul cheval, qu'on changeait le soir de ville en ville, et nous voyageâmes aux cris de : *Vive le roi !* dans ce pèlerinage de la jeune France à l'avenir de réconciliation et de liberté que nous rêvions sous le gouvernement nouveau de nos pères.

Mon père, qui avait été blessé au 10 août, qui partageait nos jeunes illusions comme nous partagions sa fidélité à de nobles souvenirs, vint à Paris quelques jours plus tard. Mais, ne voulant rien demander à la nouvelle cour épuisée de sollicitations et de promesses, il laissa passer le flot des émigrés et des ambitions transfuges, et ne vint que pour offrir son dévouement et pour refuser toute pension et tout grade dans l'armée nouvelle. Jamais homme ne laissa à son fils un plus riche héritage de vrai patriotisme et de noble désintéressement.

A son arrivée, il me présenta au prince de Poix, commandant de la compagnie de Noailles. Il voulut, pour seule récompense de ses services, se procurer le plaisir de faire immatriculer son fils dans la garde du roi. Je vois encore d'ici cette scène.

VI

C'était dans l'hôtel du quai Malaquais, qu'occupa, peu d'années après, le ministre de la police générale, duc Decazes. Le prince de Poix, qui avait été l'ami de Louis XVI, habitait alors cet hôtel et

y avait établi le bureau de la compagnie qu'il formait.

Mon père, beau vieillard de soixante ans, portait sur sa figure superbe et martiale la distinction de sa race, l'énergie calme et la dignité de son long commandement. Il y joignait la simplicité rustique du gentilhomme campagnard, qui a déposé depuis longtemps son épée, mais que le patriotisme rappelle sous les armes. Il n'avait sur son visage aucune tension inquiète ou ambitieuse, masquant un sentiment de joie de ce qui s'écroulait, ou d'adulation pour ce qui se relevait. Il n'avait jamais voulu émigrer. Il croyait que la patrie était un serment vivant qui liait tout bon Français au sol national. Les événements, qui agitaient sa vie, n'avaient aucun pouvoir sur son jugement. Il était impossible de contempler sur sa figure ce mélange inexprimable de fermeté militaire, de franchise et de douceur, sans être attiré et convaincu. C'était la beauté de l'homme de bien. Le regarder rendait honnête homme.

VII

Je le suivais modestement dans les grandes salles qui précédaient le quartier général. Je venais pour la première fois de revêtir mon uniforme simple, mais élégant, qui fixait tous les regards sur ma jeunesse. Mon long sabre à fourreau d'acier luisant m'embarrassait un peu ; je le soutenais passé sur mon bras gauche, comme un symbole dont j'étais fier, mais dont je n'avais pas encore l'habitude. Les regards, qui me suivaient, me faisaient involontairement rougir. Je baissais les yeux avec embarras, quand nous vîmes s'avancer vers nous un petit homme en robe de chambre de molleton blanc et en pantoufles traînantes, dont les bas retombaient sur les talons, et dont les cheveux mal peignés, et plus mal poudrés de blanc, se relevaient confusément autour de sa tête. Nous nous demandions qui était cet homme, si à l'aise dans ce groupe d'officiers en grande tenue militaire, quand il s'avança avec un visage souriant et bienveillant vers nous. S'arrêtant tout à coup devant mon père que son costume de cour, sa croix de Saint-Louis

et son épée faisaient remarquer, il me prit par le bras, me regarda avec complaisance, se retourna vers mon père et lui dit : « Monsieur, vous êtes « apparemment le père de ce jeune homme, que « vous venez présenter à son général et à ses ca- « marades, pour faire partie dans ma compagnie « des bons serviteurs du roi. »

Mon père lui répondit, avec une modestie fière, que j'étais en effet son fils, et qu'il venait me recommander à ses bontés ; que je m'appelais Alphonse de Lamartine, que j'étais le fils unique non-seulement de lui, mais de toute ma famille, riche et dévouée aux Bourbons dans sa province, et qu'il avait du sang royaliste dans le cœur, depuis la fatale journée du 10 août 1792, où il était venu, avec les gentilshommes du Mâconnais, s'offrir à la défense de Louis XVI ; qu'il reconnaissait bien le prince pour l'avoir vu dans cette circonstance.

Mais le prince, après avoir prêté l'oreille à mon père, ne l'écoutait déjà plus. Continuant à me regarder, il me prit par la main, et, retournant avec moi sur ses pas dans les appartements d'où il était sorti : « Venez, dit-il, jeune homme, que je

« vous présente moi-même à mon état-major pour « vous faire recevoir. » Nous le suivîmes de bureau en bureau. « Tenez, dit-il, aux officiers qui « le composaient, voilà un nouveau garde que je « vous amène ! Vous conviendrez que je les choisis « bien et que j'ai la main heureuse. Vous ne m'en « présentez pas souvent comme celui-là ! » Puis, se mettant à détailler à haute voix les différentes perfections militaires qu'il me reconnaissait, il me passa, pour ainsi dire, en revue depuis la tête jusqu'aux pieds, en se récriant avec un enthousiasme presque offensant sur ma tenue et sur ma figure. « Quelle belle taille! disait-il, quelle belle « attitude sous l'uniforme! Marchez, Monsieur. « Quelle belle démarche militaire ! Recevez-le à « l'instant; vous lui apprendrez vite le métier. » Mon père était ému et presque honteux des expressions dont le vieux général se servait. Ce n'était pas là l'accueil qu'il attendait d'un soldat. Aussi n'était-ce qu'un soldat de salon.

Cet accueil se prolongea de salle en salle, et je fus reçus d'acclamation. Ce fut ma première campagne. Mes amis, quand je la leur racontai, en rirent comme moi, mais j'en conservai cependant

une certaine vanité et une vive reconnaissance pour la maison de Noailles.

VIII

Cet accueil se renouvela toutes les fois que mon père, dans ces premiers jours, me présenta à sa famille et à ses anciens camarades.

M. Henrion de Pansey, cousin de ma mère par alliance avec sa sœur, était alors ministre provisoire de la justice. Nous passions nos soirées dans sa maison. Elle était tenue par une jeune veuve, ma cousine germaine, madame de Pré, qui devint plus tard la femme du général d'artillerie Pernetty, femme accomplie et qui vit encore. Mon uniforme n'y eut pas moins de succès que chez le prince de Poix. M. Henrion de Pansey était la force et l'honneur de la magistrature royaliste et libérale d'alors. C'est là que je fus en contact avec l'opinion qui animait en ce moment le pays. Le général Carra Saint-Cyr, notre parent et ami de mon père, maltraité par l'empereur, nous comblait d'amitié, et n'était pas sans ressentiment contre l'injustice de Bonaparte. La superbe fille du général Hoche,

mariée au comte des Roys, notre cousine, nous ralliait par son esprit et par sa grâce aux gloires honnêtes de la république, réconciliées avec les Bourbons. Cette amitié a subsisté et subsiste encore. Rien n'a changé que les dates. Les dates changées ne font que confirmer les sentiments.

IX

En sortant de chez le prince de Poix, mon père me conduisit chez un de ses anciens camarades de régiment, le marquis de Busseuil, major général des gardes du corps. Le marquis de Busseuil habitait depuis longtemps Paray-le-Monial, patrie de Marie Alacoque, dont le nom et la sainteté, ridiculisés par Voltaire, avaient été la dérision du dernier siècle. Le marquis de Busseuil n'était rien moins que propre à réhabiliter Marie Alacoque. C'était un gentilhomme de bonne maison, mais d'une vie peu édifiante, à qui le voisinage de la sainteté ne pouvait servir que de contraste. Sous Louis XV, il aurait mieux convenu au boudoir de madame du Barry. Mais le retour des Bourbons lui faisait adopter tout ce qui lui rendait ses grades. Il reçut mon

père en ami, et moi en protégé. Il était logé sous les combles du château, à peu près comme un valet de chambre de bonne famille, qui s'accommode de tout, pourvu qu'il serve ses maîtres. L'uniforme ennoblit toutes les livrées. Il proposa à mon père de rappeler au roi la pension à laquelle ses services officiels et son zèle volontaire au 10 août lui donnaient titre. Mon père refusa tout. Il avait servi ses devoirs et ses opinions, jamais ses intérêts. Il ne voulait point déroger envers lui-même. « Ceux qui « ont servi pour la solde ont besoin qu'on la leur « continue ; les autres ont servi pour l'honneur, « la solde les flétrirait. Je n'ai pas besoin de pen- « sion pour me réjouir du retour des princes. Il me « suffit de les voir. »

Ces leçons d'homme pur me servirent toute ma vie. Je savais mieux que personne que mon père n'était pas riche, mais il était gentilhomme et il inculquait à son fils les sentiments de son rang.

X

Soit hasard du service, soit que le prince de Poix eût parlé de moi à Louis XVIII et eût désiré

montrer au roi un jeune échantillon de sa compagnie, deux jours après, je reçus l'ordre de me tenir en grand uniforme, prêt à un service particulier auprès de la personne du roi.

Ce prince n'avait pas vu encore les riches dépouilles artistiques que le Louvre, dépôt de la victoire, étalait aux regards de son peuple. Il savait au prix de quel sang, il ne se dissimulait pas au prix de quelles injustices et de quelles violences ces chefs-d'œuvre étaient devenus notre propriété; mais c'étaient des dépouilles opimes que la paix avait ratifiées et qui conservaient le nom de trophées. Les alliés, vainqueurs à leur tour, n'avaient pas eu le temps de les revendiquer; ils avaient craint d'entacher leur victoire et d'humilier la France. Le *Saint-Jérôme* du Dominiquin fut seul réclamé par le roi de Sardaigne. 1814 avait passé en silence dans ces galeries. Louis XVIII tenait à flatter son peuple et à se populariser surtout, en paraissant se glorifier de nos conquêtes les moins légitimes. Adopter ce qu'il y avait de plus contestable dans ces triomphes lui paraissait de la bonne politique. Ce semblant d'orgueil en commun était un hommage qui devait plaire aux bonapartistes, en

compensation de l'Europe qu'il était obligé de restituer au congrès de Vienne.

Il voulut donc, dans une promenade officielle à travers son palais, visiter le Louvre et jouir avec pompe de ces chefs-d'œuvre, venus exprès pour être passés en revue par le roi de France, successeur de François Ier. Il y trouvait de plus un autre avantage qu'il était trop habile pour dédaigner : c'était de se réconcilier en public avec le parti libéral et artistique, que l'empire avait mis à la tête des musées. C'était une concession innocente à l'esprit du temps, une adoption de plus des gloires nationales, une garantie muette aux acquéreurs inquiets des biens d'émigrés. M. Denon et M. de Forbin, l'un courtisan classique, l'autre chambellan de Bonaparte, étaient les deux hommes célèbres présidant à cette partie de l'administration. Les complimenter, c'était en quelque sorte complimenter la France impériale. Il ne voulait pas en manquer l'occasion. Cela n'engageait pas et cela satisfaisait l'opinion qu'on appelait alors libérale. Il commanda donc avec ostentation cette cérémonie.

XI

M. Denon, homme de goût, de plaisir et d'esprit, avait affecté de s'allier, on ne sait comment, au parti impérial. Il était très-vieux, très-laid, d'une laideur classique, mais très-spirituel. On avait oublié son origine, habilement confondue dans le cours de nos révolutions avec les événements, les choses et les hommes de ces temps mobiles. Il avait laissé croire qu'il avait été nommé par Louis XV à quelque poste diplomatique, en Italie, ou ailleurs; cela semblait difficile à admettre, mais le talent rend tout vraisemblable; on n'examinait pas, on croyait. C'était une espèce de consécration d'ancien régime ratifiée par l'empire. Il avait caressé l'empire avant son origine, il avait suivi en Égypte Bonaparte avec la commission dite des savants, dont l'Alexandre moderne avait eu l'esprit de s'entourer pour illustrer son expédition; il en avait écrit l'histoire avec grâce et talent. Revenu en France, il avait suivi cette double fortune : il était devenu sénateur par la faveur de Napoléon, directeur du musée par son propre mérite. Homme de toutes les fortunes

par son habileté innocente, courtisan par son caractère, homme de plaisir par sa légèreté, qui ne croyait qu'à la grâce; un Athénien du temps d'Alcibiade, l'Anacréon de la laideur en France, tel était M. Denon. J'ai eu quelques rapports avec lui par une beauté célèbre, qu'il enleva dans son âge avancé et que Chateaubriand lui enleva à son tour. Elle vit encore. Je n'ai jamais mieux compris combien il fallait d'esprit pour se faire pardonner tant d'années et de laideur.

XII

M. le comte de Forbin, père de la belle comtesse de Marcellus, était, au contraire, un des plus charmants hommes de France. La plume et le pinceau lui seyaient également; il écrivait des romans assez gracieux, des voyages où le talent imitait le génie de Chateaubriand, des vers où la galanterie jouait la passion. Son talent de peinture était aussi facile, mais supérieur; il faisait souvenir de Claude Lorrain. Quant à son extérieur, il avait reçu de la nature tout ce qu'elle avait refusé à M. Denon : noblesse, élégance, taille, physionomie, chevelure,

sourire, rien ne lui manquait que ce qui complète tout, la perfection et le naturel. On sentait quelque chose de voulu dans cette beauté et dans ces talents, mais il fallait avoir un regard très-fin pour ne pas être très-séduit.

XIII

On nous plaça, mon camarade et moi, aux deux côtés de la chaise roulante que poussaient deux valets de pied comme le trône ambulant du roi. J'étais à gauche, mon camarade à droite, le sabre nu à la main. La séance devait être trop longue pour que les jambes goutteuses du prince pussent la supporter sans fatigue. On se mit en marche, à travers les longues galeries qui unissent les Tuileries au Louvre. Une foule de grands seigneurs et de courtisans suivaient en silence. Ils avaient tous le visage composé et ce sourire banal qu'on revêt à la cour comme un uniforme d'apparat. M. de Blacas, favori et ministre de la maison du roi, marchait le plus rapproché du prince, chargé de lui expliquer les merveilles du palais de l'empereur. Quant à moi, au commencement je ne voyais rien, tant j'étais ébloui de cette

pompe royale et de la figure majestueuse du roi lui-même, dont l'ombre pour la première fois tombait sur moi à hauteur d'homme. Ce n'était point un héros, ce n'était point un soldat, c'était un roi; un roi qui avait présidé un bureau de l'assemblée des notables; un roi qui avait fait partie des états généraux; un roi qui avait tantôt approuvé, tantôt critiqué M. Necker; un roi qui avait entendu Mirabeau sonner le glas de la monarchie; un roi, tantôt ami, tantôt adversaire de la reine Marie-Antoinette; un roi qui s'était évadé de son palais le jour où son frère Louis XVI y avait été ramené pour mourir sous la hache de ses sujets, et qui y revenait pour régner après l'empereur. Je n'entendais rien, jusqu'au commencement de la galerie des tableaux, que le pas monotone et respectueux de ces hommes à deux destinées qui marchaient à côté ou derrière, comme les courtisans des deux siècles.

XIV

Mais tout à coup une voix étonnante, douce et ferme à la fois, comme une voix qui avait caressé plus qu'intimidé les hommes et qui voulait caresser

plus que jamais leurs oreilles, me réveilla de mon respectueux anéantissement. Il me sembla entendre la voix mélodieuse du passé, façonnée par l'habitude supérieure de tant d'années écoulées dans tant de vicissitudes, sortir d'une poitrine longtemps muette et parler du haut d'un trône aux hommes silencieux.

« Arrêtons-nous, Messieurs, et regardons, car je « ne suis pas venu ici pour passer une revue rapide « de soldats, mais pour admirer avec vous ce que « vous avez eu le bonheur d'admirer avant moi. — « Voyons, ajouta-t-il d'un accent plus bas et plus in- « time, voyons, monsieur Denon, et vous, monsieur « de Forbin, familiers de ce temple, montrez-moi et « expliquez-moi ces merveilles. J'aime les arts et « surtout ceux qui les professent à mon peuple. Arrê- « tez-moi devant les tableaux les plus dignes de nos « regards et n'excluez rien, car j'aime la gloire aussi, « surtout quand elle porte un nom français. C'est la « dynastie du talent, elle n'a pas d'usurpation. »

Un murmure d'admiration courut d'un bout à l'autre de ces groupes de courtisans. On fit signe à M. Denon et à M. de Forbin de s'approcher du fauteuil du roi. M. de Blacas leur céda la place.

XV

Je vis alors un petit vieillard dont le front, quoique rose, avait tant de rides mal effacées par l'art qu'on l'eût dit pétrifié par le climat des momies, s'avancer et se pencher, en balbutiant et en pressant son chapeau de sénateur sur sa poitrine, vers le fauteuil immobile du roi. Le roi le regarda du haut en bas avec la supériorité et la dignité de l'éternelle jeunesse, lui montra de la main une ébauche remarquable, où son œil exercé reconnaissait la main d'un maître, et lui demanda ce que c'était. M. Denon, ne pouvant pas le satisfaire tout de suite, M. de Forbin s'approcha pour suppléer son maître.

La différence fut d'un courtisan de Cléopâtre à un courtisan d'Alexandre. Le roi parut s'en apercevoir et le retint longtemps, en écoutant avec grâce ses observations.

Pendant que M. de Forbin parlait et que le roi écoutait en donnant des signes d'approbation, j'observai en liberté le roi. Je ne savais si j'éprouvais plus de plaisir que d'admiration. Il faut, pour être

juste envers lui, oublier Béranger et la *Minerve*, les deux caricaturistes des Bourbons de cette époque de dénigrement. Le dénigrement n'est pas de l'histoire. Voici exactement le portrait de Louis XVIII.

On l'appelait un vieillard, il ne l'était pas. Je voyais un buste vigoureux s'élever, dans une attitude virile, assis au milieu de ces groupes de ministres, de maréchaux, d'artistes, pour leur persuader l'admiration et non pour leur imposer l'obéissance. Son costume, commandé par l'infirmité de ses jambes, n'avait rien qui le signalât que l'épaulette militaire, flottante sur les épaules d'un habit bleu. C'était un hommage à l'armée, un insigne royal qui n'avait de ridicule qu'aux yeux des fanatiques de la redingote grise ou du collet droit. Les hommes de bon sens n'y voyaient que la modestie d'un sage, qui ne voulait pas usurper la gloire et qui devait cependant montrer le signe du souverain d'une race militaire. Un gilet blanc, obliquement traversé par le ruban bleu de ciel, ordre chevaleresque de sa famille, marquait sa naissance et le confondait avec sa noblesse. Ses genoux malades étaient recouverts du manteau de son cheval absent.

Signe de paix qui rassurait l'Europe et plaisait à son peuple.

Quant à sa tête, j'en ai vu des milliers dans ma vie, mais je puis dire avec vérité que jamais aucune physionomie humaine ne répondit mieux à l'idée d'un sage présenté par la Providence pour le rôle difficile de souverain pacifique d'un peuple compromis par un héros et perdu par lui aux jeux incessants des batailles, d'un sage rappelé au trône pour régner par la raison. Il n'y avait nul orgueil et nulle insolence. Il régnait parce que nul autre alors ne pouvait régner que lui; il en demandait pardon au siècle, il honorait ceux qui avaient servi son rival; mais il régnait, parce qu'il était légitimement le roi. Il était le fait du droit et le droit du fait. Personne n'avait rien à lui reprocher. Il avait entendu l'Europe et la France unanime lui crier : C'est toi ! il avait dit : Me voilà. Il était venu sans tirer l'épée ; *je compatis*, *j'oublie*, *je pardonne*, avait été son seul cri de guerre.

XVI

Les mots sublimes étaient écrits sans affectation dans sa bouche spirituelle, dans ses gestes et dans ses regards. Ses yeux, couleur d'un ciel humide et azuré après l'orage, étaient les plus beaux que j'eusse jamais vus. Ils avaient la fierté douce d'une vie née dans la pourpre et le calme tranquille d'une patience qui ne pressait rien, mais qui ne doutait de rien. C'était la royauté de la nature. On les eût dits de porcelaine teinte en lapis-lazuli. Toutes les souverainetés qui avaient précédé la sienne s'y révélaient comme dans un miroir. Leur regard ne fléchissait ni par timidité ni par colère : c'était l'œil d'un roi qui voit tout, qui comprend tout, qui juge tout, le regard de la sérénité royale.

Mais cette sérénité n'avait rien de l'impassibilité animale de certains beaux yeux : *Junon aux yeux de bœuf*, dit Homère. Elle était pleine d'intentions et de sous-entendus, très-intelligente. La royauté, la révolution, le malheur, l'exil l'avaient traversée. C'était un regard qui pense, qui laisse deviner, qui surveille la bouche elle-même, pour qu'elle ne dise

pas tout. Se taire et laisser comprendre son silence, c'est l'éloquence des situations difficiles; c'était, de plus, chez le roi, l'habile éloquence de sa majestueuse coquetterie. C'est par ses yeux surtout qu'il parlait, en haut comme en bas; car il ne négligeait personne, son regard désignait à chacun sa pensée, il apostrophait en regardant. Moi-même, placé tout près de sa figure pendant quatre heures, je ne pus me dissimuler qu'on lui avait parlé de moi, et que plusieurs de ses apostrophes muettes s'adressaient à ses gardes du corps dont la physionomie lui plaisait. Malgré mon profond respect, qui me défendait le moindre signe d'approbation ou d'improbation dans l'entretien royal, où je ne devais avoir que l'attitude mécanique d'un meuble animé, la nature l'emportait quelquefois sur l'étiquette, et un léger mouvement des yeux ou des lèvres manifestait l'intelligence, l'étonnement ou l'admiration de l'esprit, admiration d'autant plus agréable au roi qu'elle était plus involontaire. Son sourire y répondait par moments; il se sentait compris; c'était la surprise flatteuse et mutuelle de l'obscurité qui s'étonne, et de la majesté qui jouit d'être devinée. Ses yeux passaient souvent sur mon visage en recueillant cet

hommage muet; il ne savait ni ce que j'étais ni ce que je pouvais être. Un jour, j'ai su par un de ses ministres qu'il s'en souvint quelques années après, en 1820, quand mon nom lui apparut comme poëte et qu'il m'envoya, après m'avoir lu, une édition rémunératoire des poëtes de la Grèce et de Rome. Il se crut alors un Auguste ayant découvert un Virgile. Il y avait bien près d'un Auguste, mais il n'y avait point de Virgile. Je fus flatté, mais point ébloui. Ce n'était pas la faute du roi, mais du temps.

La séance finit après de longues heures qui m'avaient semblé courtes. Chacun avait eu son mot et son coup d'œil. M. Denon, M. de Forbin étaient ivres de leur importance. Je repris avec modestie mon rang parmi mes camarades et j'allai me coucher, comme toutes les nuits de garde, sur les paillassons de la salle des maréchaux.

XVII

Je ne vis la cour de près que ce jour-là ; et une autre fois encore, où je montai à cheval pour accompagner le roi au galop, derrière les roues de son carrosse, dans les environs d'Auteuil et de Saint-Cloud. Il aimait à courir très-vite pour se donner du mouvement et de l'air que son infirmité lui interdisait de prendre autrement. Tant pis pour ceux dont le cheval glissait au tournant des rues sur le pavé de Paris ; c'était le seul danger de ces courses. Quelquefois, aux Tuileries, je voyais le duc d'Angoulême, prince trop réservé, le duc de Berry, prince trop confiant, le comte d'Artois, prince bon, mais trop pénétré de la toute-puissance de son droit, le duc d'Orléans, prince trop révérencieux au dedans du palais et trop populaire au dehors, accompagnant le roi à la chapelle ; tandis que la duchesse d'Angoulême traversait, les yeux rouges, les salles du château, sans songer à plaire, mais retenant ses larmes, pour ne point déplaire par sa douleur filiale à ceux qui avaient vu mourir son père et sa mère. D'autres fois, je suivais, avec un groupe de gardes

du corps, les paniers couverts et cachetés qui contenaient le déjeûner ou le dîner du roi pour que le poison ne pût pas être jeté dans les plats, et je les voyais placer sur la table où s'asseyaient la famille royale et ses convives. Louis XVIII passait pour gourmand, il n'était que délicat. La conversation, qu'il me fut donné d'entendre, était familière, polie, spirituelle, quand le roi parlait. C'était un démenti public aux orgies dont on calomniait la cour aux oreilles du peuple. Figurez-vous une orgie à une table où s'asseyait l'orpheline du Temple, qu'un évêque bénissait, et qu'un roi de France infirme présidait, les portes ouvertes, devant son peuple ! Pétrone était dans la rue ; la décence, la religion, le malheur étaient aux palais des rois. Voilà la vérité.

XVIII

Après mon service, qui dura quelques semaines, mon père me quitta et ma garnison m'appela à Beauvais, quartier de la compagnie de Noailles.

Je n'y menai point la vie de garnison, de café, de paresse, de licence, que les jeunes gens relative-

ment riches menaient généralement en France. J'étais mélancolique depuis mon départ de Naples et la mort de Graziella. J'emportai quelques livres très-sérieux et même religieux, tels que les Vies de Bossuet, de Fénélon, récemment publiées, que je laissai dans mon logement de Beauvais et qui y sont peut-être encore.

Je me fis une vie d'étude solitaire et presque monastique chez une petite épicière du faubourg d'Amiens, qui louait sa chambre aux officiers de la garnison. Son mari était mort, son commerce éteint ou languissant. Cette veuve, déjà d'un certain âge, vivait avec sa servante, encore jeune, des produits bien bornés de la location de cette chambre. Je m'y installai et je leur proposai, pour éviter le tumulte et l'odieuse distraction des tables d'hôte, de me faire elles-mêmes mes repas et de me les apporter dans ma chambre, où je les prendrais seul. Grâce à cet arrangement peu onéreux, la pension de 1,200 fr. de mon père et mes appointements d'autant suffirent amplement à mon entretien.

XIX

Je vécus trois mois ainsi, me levant à cinq heures du matin pour aller à l'exercice à pied et au manége. La passion des chevaux, l'habitude d'en avoir chez mon père à la campagne, m'avaient de très-bonne heure rendu le cheval familier. Je fus, dès la seconde leçon militaire, mis à la tête du peloton pour servir de guide et de modèle à l'escadron. Cette heure était pour moi la plus agréable de la journée. Mes camarades me remarquèrent, et nul cheval ne parvint à me désarçonner. J'entrai une ou deux fois au café de mon corps en sortant du manége. Une femme assez jolie en faisait les honneurs. Elle me fit des reproches de ce qu'elle ne me voyait pas habituellement dans ses salles. Je répondis poliment, mais j'évitai ces avances et je me tins sévèrement à l'abri des tentations, quelque agréables qu'elles fussent. Le souvenir de Graziella me gardait.

Je fis connaissance alors avec plusieurs gardes du corps de mon âge, que mon isolement et mon caractère intéressaient à moi. De ce nombre était M. de

Vaugelas, jeune gentilhomme du Dauphiné, dont les goûts étaient analogues aux miens. C'est un des hommes les plus accomplis que j'aie jamais connus. Toutes les solidités de l'esprit et tous les agréments du caractère étaient réunis en lui. Il était royaliste comme nous l'étions tous. Il aimait comme moi la solitude. Après son devoir accompli, il fuyait la légèreté de la foule. Il me recherchait, je l'accueillais. Notre intimité m'en amena plusieurs autres aussi estimables.

Nous ne tardâmes pas à former, dans la compagnie, une société distinguée qui plaisait à tous, mais qui n'excitait l'envie de personne. Ma chambre était souvent visitée par eux, nous nous entretenions de littérature, de philosophie, de poésie ; car plusieurs d'entre nous étaient poëtes autant que militaires, et c'est à Beauvais que j'achevai parmi eux ces études qui devaient m'illustrer un jour. Mes hôtesses, maîtresse et servante, prenaient ainsi une certaine considération pour moi, et mes amis étaient notés parmi les jeunes gens supérieurs à leurs années. Mais cet agrément de ma vie intérieure ne m'empêchait pas de rechercher tous les jours le plaisir mélancolique de la solitude complète, qui

fut, presque depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui, le fond de mon existence. Rien ne vaut la conversation avec soi-même. La campagne en est ordinairement la scène. J'avais su la trouver. Je me la rappelle encore ; elle n'était pas belle, mais elle était solitaire ; il n'y avait point d'hommes, point d'arbres, point de fleurs, mais il y avait Dieu et son œuvre. C'était assez.

XX

A l'extrémité de la rue du faubourg où j'habitais et où ne passait presque personne, il y a une colline nue et aride, dont la pente inculte et infréquentée, sans doute réservée pour des foires ou des marchés rares, sert d'embouchure à la route d'Amiens. Cette pente rappelle tout à fait les solitudes sablonneuses qui précèdent l'entrée des villes du désert dans certaines zones peu habitées de l'Orient. Des maisons pauvres semblent, comme des champignons méphitiques, y croître en silence entre le désert et la ville. On n'y voit que des bouffées de poussière traverser de temps en temps l'espace de la route abandonnée pour retomber

comme un nuage sans pluie sur le sol. Excepté quelques ânes patients, chargés de femmes de la ville, et quelques carcasses de diligences poudreuses, qui montaient au pas la rampe d'Amiens, je n'y rencontrais jamais personne. L'horreur du lieu, la nudité d'arbres en écartaient tout le monde. Il y a autour de Beauvais, dans des terrains marécageux verts et boisés, de longues allées de saules, promenades, aux jours de fête, des ouvriers corroyeurs, ou des filles endimanchées, qui vont avec leurs mères chercher un air plus pur que celui de leurs faubourgs infectés de peaux dont l'odeur se répand jusque sur les collines de cette partie de la ville. Une léproserie aurait été bien placée là. Il n'y manquait que des lépreux.

XXI

Eh bien! c'est là que, tous les jours, sous les rayons sans ombre d'un soleil d'été, un livre sous mon bras, un crayon dans ma poche, j'allais, après mon frugal dîner, au milieu de la journée, chercher une solitude plus recueillie et plus immobile encore que celle de ma chambre. La servante enlevait les

plats, la maîtresse filait au rouet dans la salle, les mouches bourdonnaient contre les vitres. On n'entendait que les bruits monotones de la maison, mais enfin les bruits de la vie qui sommeille. C'était trop pour moi. Les bruits d'insectes ou de vers dans un cimetière de village, sur ces lits de terre où les morts endormis ne s'éveillent plus, m'auraient mieux convenu encore. Je voulais le silence, cette contre-épreuve de l'isolement parfait, ce témoignage de la solitude ; je ne le trouvais que sur ce coteau.

XXII

Quand on avait monté environ un quart d'heure dans la poudre de la route, on trouvait une haie d'épines, très-haute et très-fourrée, avec une entrée que fermait une poignée d'épines mortes retenues par un pieu de bois sec planté en terre. J'avais appris à le connaître, à le déplacer et à le replacer.

Derrière la haie, une vigne basse, rarement visitée par son propriétaire citadin, étendait ses pampres feuillus sur un morceau du sol. De dis-

tance en distance, les sillons élevés formaient, en s'écartant pour laisser voir et cueillir en automne les raisins, une allée, ou plutôt un sentier creux, de la largeur d'un vendangeur accroupi ou d'un enfant qui se penche. A mesure qu'on avançait dans ce sentier, les pampres et les feuilles qui s'épaississaient vous dérobaient davantage à l'œil du passant sur le chemin. Je n'y ai du reste jamais aperçu un seul cultivateur. Dans ce pays, où l'on n'élague pas la vigne et où l'herbe pousse en liberté entre les ceps, on laisse l'ivraie croître et décroître à son gré. La vigueur du cep suffit à défendre le fruit.

Quand j'eus découvert cette vigne, que j'aimai dès le premier jour, parce que ses ceps, ses feuilles, ses fleurs, ses sentiers chauds et ombragés, me rappelaient Milly, je la choisis pour mon cabinet en plein air ; et, chaque fois que j'avais fini de dîner, je m'y acheminais d'instinct, comme le lézard, au rayon accoutumé de son soleil, s'achemine à travers les pierres. J'écartais le paquet d'épines desséchées, je déplaçais le pieu de bois sec, je le replaçais en terre derrière moi, j'entrais dans le sentier, j'y faisais une centaine de pas en

silence, j'y retrouvais le creux formé par les deux sillons de terre et je m'asseyais, invisible à tous les yeux. Que me fallait-il de plus ? Que m'aurait offert de mieux un parc ou une forêt ? N'avais-je pas leur silence, leur douce chaleur, leur ombre tout près de ma tête, et mes souvenirs d'enfance plus chers que leur ombre? Je m'enveloppais de ce nuage de feuilles, j'en respirais l'odeur, et rien ne me manquait. Quelquefois l'ombre de Graziella dans les vignes d'Ischia m'apparaissait, et une larme tombait sur mon livre. O souvenir immobile des temps mobiles ! heures, où l'horloge de la vie s'arrête et fait croire que le temps ne coule plus ! Combien m'étaient doux ces moments chaque jour dérobés aux autres et à moi-même ! Il faut qu'ils m'aient pénétré bien profondément alors, puisque, à une telle distance de lieux et de temps, je me rappelle encore cette vigne banale et dépeuplée aussi clairement que le plus beau site de la nature !

Ces heures en effet étaient employées par moi, tantôt à me souvenir et à regretter, avec larmes, les temps écoulés et la figure gravée dans mon cœur ; tantôt à lui parler de loin, à me rappeler sa charmante image ; tantôt à lui adresser quelques stro-

phes décousues d'un deuil mêlé de remords ; tantôt enfin à rêver à l'avenir, au seuil duquel je faisais mon premier pas !

Quand le soleil baissait, et que les horloges de la belle cathédrale de Beauvais sonnaient quatre heures, l'heure de l'exercice du soir, j'essuyais mes yeux, je remettais mon livre et mon crayon dans ma poche et je me rendais au *quartier* pour apprendre la manœuvre du mousqueton et la charge en douze temps, car rien ne me faisait négliger mon devoir, que j'aimais dans la vague perspective de rendre ces connaissances utiles un jour à ce roi qui m'avait plu.

XXIII

Ainsi s'écoulèrent rapidement les trois mois de ma garnison à Beauvais ; puis l'heure de mon congé arriva.

Je revins à Paris et je partis pour Mâçon. J'avoue que j'y revins très-fier de mon apprentissage et très-vaniteux de mon uniforme. Je brûlais de m'y montrer aux jeunes gens et aux jeunes femmes de mon pays dans l'élégance martiale qui

relevait mon extérieur. Mon espoir ne fut pas trompé. J'étais un autre homme. Tous les yeux me remarquèrent, quelques cœurs s'attachèrent à moi. Seulement un murmure sourd d'opposition commençante couvait déjà dans le pays et m'inspirait quelque amertume. Je trouvais les Français bien légers d'avoir passé, en si peu de mois, du dégoût de l'empire au fanatisme des Bourbons, de l'enthousiasme pour Louis XVIII à la caricature contre ces princes pacifiques. J'étais blessé de voir quelques vieux ou jeunes officiers en demi-solde passer dans les rues ou s'asseoir oisifs à la porte des cafés, beaucoup plus populaires que mes camarades et moi. Néanmoins, je ne prévoyais aucun événement sérieux qui pût troubler à fond l'avenir dont on commençait à jouir, et je me livrais avec confiance aux plaisirs d'un hiver brillant, précédé de tant de sinistres catastrophes.

Un jeune homme et une jeune femme, M. et madame Germain, étalaient, à la préfecture, tout le luxe d'une grande fortune et tout le charme de leur âge. M. Germain était, quelque temps auparavant, chambellan de Napoléon, resplendissant de faveurs impériales. Madame Germain était fille de la com-

tesse d'Houdetot, que la passion de J.-J. Rousseau àvait illustrée sans la ternir.

Jeune, grande, élancée, d'un visage romanesque et d'un caractère extrêmement aimable, elle plaisait beaucoup à ma mère, chez laquelle elle venait souvent avec la plus gracieuse familiarité. Elle avait tout ce qui pouvait plaire à son fils, si elle n'eût été unie au plus charmant des hommes. Les deux époux s'aimaient comme deux amants dignes l'un de l'autre. Je le vis non sans admiration, mais sans jalousie. Si j'eusse été un J.-J. Rousseau, je l'aurais adorée, mais je fus aussi réservé qu'elle était pure. Elle ne jeta dans mon esprit qu'une céleste image. Je crois qu'elle existe encore; je n'ai jamais cherché à la revoir. Son mari, qu'elle adorait et qui méritait son amour, mourut peu de temps après. Le deuil a enveloppé sa vie.

XXIV

Tout à coup, au milieu de ces fêtes et sans que rien les eût assombries, on entendit circuler un grand bruit sourd : *L'Empereur s'est évadé de l'île*

d'Elbe et marche, avec une poignée de soldats, à travers les montagnes, sur Grenoble.

Il y eut étonnement, mais nulle panique. Son abdication de Fontainebleau était trop récente. Le congrès des puissances à Vienne était encore assemblé, les armées de la coalition n'étaient pas licenciées, la France n'avait pas eu le temps de se dégoûter de la paix et des Bourbons. Bonaparte s'était trompé d'heure ; personne ne l'attendait, personne ne le désirait ; il venait hors de propos ; il ne s'agissait pas de lui ; son armée même n'y pensait plus ou n'y pensait pas encore. Ce fut le sentiment général. J'avoue même que pour moi, bien loin de croire à son succès, je me réjouis de sa témérité. « Il vient achever, me dis-je, ce que le traité de Paris n'a pas eu le bon sens d'achever : le détrônement de sa gloire. »

XXV

Nous restâmes quelques jours ainsi, supposant que le gouvernement prenait des mesures défensives et offensives, que Bonaparte déconcerté passait en Italie par une brèche des Alpes, qu'il allait re-

joindre Murat réconcilié avec lui, et qu'on ne se battrait que dans la plaine de Turin ou de Milan. On ne gagne pas, le soir, le Marengo du matin d'un règne; il tomberait, et l'Europe aurait peu de peine et peu de gloire à triompher d'un homme. Mon premier sentiment avait été de repartir pour Paris, afin d'être prêt à me joindre à mes camarades; puis l'idée me vint que le roi allait sans doute nous réunir à Lyon, pour combattre l'empereur dans les gorges du Dauphiné, s'il persévérait dans sa marche, et je résolus d'attendre ses ordres. Je restai, en conséquence, prêt à partir selon l'occurrence. Point d'ordre.

Nous apprîmes, au bout de six jours, que Labédoyère avait rejoint l'empereur à quelques lieues de Grenoble, puis que l'armée se débandait sous l'ombre seule de son nom, puis que Grenoble lui ouvrait ses portes, qu'il y formait un corps d'invasion et qu'il marchait sur Lyon.

A Lyon, le comte d'Artois, le duc d'Orléans, le maréchal Macdonald avaient été abandonnés par les troupes et poursuivis séditieusement sur la route de Paris. Le maréchal Ney, à Lons-le-Saunier, venait de s'abandonner lui-même. La route de Paris était

libre. Point d'ordre encore pour la maison du roi; il fallait enfin partir pour aller en chercher.

Je montai à cheval avec le chevalier de Pierreclos, et nous songeâmes à gagner la route du Bourbonnais par des chemins de traverse. A quelques lieues de Mâcon, nous rencontrâmes le colonel Duluat, un de nos amis, aide de camp du maréchal Suchet. Il nous aborda. « Eh bien ! où est-il ? nous dit-il. — A Lyon, et il va marcher sur Paris. — Sur Paris, réplique-t-il avec une ivresse qu'il ne cherche pas à retenir. Eh bien ! *Vive l'empereur !* » Et, rassemblant les rênes de son cheval, il partit au grand galop sur la route de Mâcon. « Tu vois l'armée, dis-je à mon compagnon, elle part indécise, elle arrive enivrée comme Duluat. » Nous fîmes de tristes réflexions. « On ne lutte pas contre la popularité et la gloire, lui dis-je. Cette armée n'avait pas le droit de s'insurger contre son pays, contre la liberté, contre les serments, contre le peuple d'où elle sort ; mais tu vois, ce qui se passe ici se passera partout. Nous, qui n'avons que l'honneur, suivons-le ! » Et nous continuâmes au galop vers Paris.

Arrivés à l'entrée des montagnes, où la diligence

du Charolais conduit à Moulins et à Paris, je laissai mon cheval et je poursuivis ma route. Elle n'eut rien de remarquable, excepté un coup d'épée que je donnai dans le jardin de l'hôtel à un jeune officier polonais qui avait été envoyé pour nous corrompre et à qui j'avais reproché de se mêler de ce qui ne le regardait pas, n'étant pas même Français. On le porta dans son lit, blessé à la poitrine, et nous repartîmes, débarrassés de lui, pour Nemours. Plusieurs officiers de la maison du roi s'étaient joints à nous, et nous voyagions alors de concert, en patache. Deux de ces officiers étaient de Mâcon. Mon opinion et mon coup d'épée me valurent des compliments. J'arrivai à Paris.

XXVI

La ville était dans une triste mais muette consternation, comme une ville où il n'y a pas deux opinions.

J'allai loger dans un petit hôtel que je connaissais et qui existe encore, l'hôtel du Hasard, rue du Hasard. Les dames qui le tenaient m'apprirent que la cour voulait se défendre victorieusement dans

la plaine de Villejuif avec la maison du roi, les mousquetaires, les gendarmes, la garde et la population de Paris. Je crus, à ces paroles, avoir retrouvé la France. Les cris de *Vive le roi!* qui accompagnaient le lendemain Louis XVIII à la Chambre des députés étaient le serment de la nation; je repris confiance, je me présentai à mon corps et je donnai mon adresse. Je revis mes amis et nous nous jurâmes de mourir à notre poste pour le roi. L'enthousiasme était général, Paris devait s'ensevelir sous ses ruines. *Deux* ou *trois cent mille* hommes engloutiraient l'émeute militaire du proscrit de l'île d'Elbe. La fidélité de cour était descendue dans les places publiques, tout s'enrôlait volontairement pour combattre. La jeunesse des écoles s'armait sous M. Odilon Barrot, les ouvriers s'armaient pour la paix, les femmes de tous rangs applaudissaient à cet héroïsme de la justice; mais l'enthousiasme n'est pas de la discipline. Bonaparte avançait toujours.

XXVII

Le jour où l'on devait aller au-devant de lui à Villejuif, il n'y avait plus ni chefs, ni soldats. La cour préparait en silence son départ, nous n'y croyions pas. Nous passâmes la nuit couchés aux pieds de nos chevaux, dans nos quartiers ; nous attendions des ordres, ils ne venaient pas. A midi, on nous conduisit au Champ-de-Mars ; à six heures, on nous ramena sur la place de la Concorde. Nous y restâmes en bataille jusqu'à dix heures du soir. A la nuit, nous nous mîmes en mouvement et nous filâmes par la rue de Richelieu sur le boulevard.

Rien ne peindra le tableau nocturne de la rue de Richelieu voyant, au milieu des ténèbres, s'éloigner les derniers défenseurs de ses princes. Les habitants pleuraient sur leurs portes, les femmes et les enfants nous apportaient des vivres et des verres de vin ; les larmes coulaient, les malédictions retentissaient de maison en maison, la consternation étouffait les poitrines, nous ne savions pas nous-mêmes où nous allions. Nous nous arrêtâmes à Saint-Denis, sur une grande place remplie de

troupes, devant une caserne; on nous remit en marche à cinq heures du matin. La voiture du roi avait passé en silence au milieu de la nuit, prenant la route de Lille. Nous comprîmes qu'on avait cédé sans combattre à l'empereur. Le maréchal Marmont, suivi d'une vingtaine de généraux, se mêla à cheval dans nos rangs ; le comte d'Artois, le duc d'Angoulême et le duc de Berry marchaient tristement à distance sous une pluie fine. On ne parlait pas. L'orgueil de la France était humilié. Cette grande désertion en masse ne pouvait rendre ce qu'elle sentait que par le silence. J'étais bien jeune, mais je puis dire que le poids de vingt révolutions pesa en ce moment sur ma poitrine.

« Qu'est-ce donc, me disais-je, que les droits d'un peuple ? Quoi ! voilà un roi, vingt ans exilé, puis librement rappelé au trône pour sauver son pays, qui s'asseoit sans rancune sur ce trône abandonné ; son peuple, malgré quelques faiblesses que l'âge et l'ignorance excusent, s'attache à lui par les trois sentiments les plus forts et les plus libres du cœur humain : la justice, la reconnaissance et l'espérance. Un soldat héroïque, qui

a perdu par sa faute le trône qu'il avait justement ou injustement possédé, s'ennuie de son oisiveté dans son île ; il profite d'une poignée de braves soldats qu'on lui a laissés par honneur, il les arme et les conduit, du droit de sa popularité et de son ambition, à l'assaut du pouvoir en France ; la conscience s'indigne, il marche ; l'Europe proteste, il marche ; la paix, le commerce, l'industrie, la propriété se soulèvent, il marche toujours. Le prince attaqué se fie à l'armée, l'armée l'abandonne en pleurant et déserte en masse, le peuple est saisi de la terreur de la force et du vertige de la défection. Peu importe la bonne foi ! L'homme est tout ! La France s'immole sur l'autel du soldat ! Qu'on lui parle maintenant de liberté et de vertu ! La liberté, c'est le sabre ; la vertu, c'est de s'asservir soi-même. »

XXVIII

Voilà les tristes réflexions que je faisais dès lors, en suivant ma colonne dans la boues de la Flandre, sous les giboulées du mois de mars, tandis que le maréchal Marmont, qui nous commandait avec

dédain et négligence, passait en nous jetant un regard d'indifférence, et que le duc de Berry, enveloppé de son manteau de taffetas ciré, longeait la colonne et nous adressait au moins un mot sensible et reconnaissant. Mais le peuple raisonnable de ces provinces pleurait sur la porte de ses chaumières.

A quelques lieues sur le chemin de Lille on nous arrêta tout à coup par un contre-ordre inattendu. Nous revînmes sur nos pas pour reprendre un embranchement qui allait vers Béthune. C'était le roi qui envoyait de Lille où il était arrivé ce contre-ordre à son armée. Il avait trouvé à Lille le duc d'Orléans et le maréchal Mortier, commandant dix ou douze mille hommes de l'armée de l'empereur, indécis encore entre la fidélité et la défection. Ils s'opposaient à ce qu'on nous ouvrît les portes de Lille. Le maréchal désolé ne répondait pas de l'esprit de son armée, si la maison militaire du roi entrait à sa suite dans cette citadelle de la France. Le duc d'Orléans, qui ne voulait pas se compromettre contre les troupes de Bonaparte, négociait déjà son départ pour Londres. Le roi se décidait à quitter Lille et à se réfugier en

Belgique. Ce fut le secret de ce contre-ordre que nous ne comprenions pas.

Je tombai malade dans une chaumière de la route. Ce n'était qu'une fièvre de lassitude d'un jour. Les soins des bons habitants de cette chaumière furent aussi touchants que pour un fils, la jeune fille de la maison et sa mère veillaient auprès de mon lit. Le lendemain, je fus guéri, et mon cheval reposé réjoignit promptement la colonne. Nous entrâmes le soir dans Béthune. On voyait sur la droite des colonnes de cavaliers commandés par Excelmans, général intrépide et diplomate à la fois, nous suivre à quelque distance à travers le bois; il avait ordre de nous observer sans nous combattre. L'empereur ne voulait pas tirer le premier coup de feu contre le roi de France. Il fallait pouvoir dire à l'Europe : « Je n'ai permis aucune violence, la France me rappelle, je suis venu. Où est mon crime? »

XXIX

Notre entrée à Béthune, dont on ferma les portes sur nous, se fit au milieu de quelque confusion.

Les régiments de cavalerie d'Excelmans avaient tourné la ville et nous attendaient à la porte opposée. Un coup de feu partit par hasard. On crut à une alerte, ce n'était qu'une maladresse. Le cheval sur lequel le comte d'Artois était monté fit un soubresaut qui faillit désarçonner le prince, excellent cavalier. Je vis le frère de Louis XVIII, soulevé par le mouvement de son cheval fougueux, s'abattre en bondissant et les plumes blanches de son chapeau s'agiter, comme s'il eût été frappé par le coup de fusil. Il n'en était rien. Le cheval prit le galop, et le prince le poussa hors de la porte de la ville, avec le duc de Berry et le maréchal Marmont. Un régiment de grenadiers de la garde les suivait; deux régiments de l'armée impériale, lanciers et carabiniers, étaient en bataille à deux cents pas de là, dans une attitude menaçante, mais indécise.

Le duc de Berry s'avança presque seul et leur parla. « Tirez si vous l'osez sur le frère et le neveu de votre roi, ou retirez-vous et obéissez au moins à la décence et au malheur. » Ils firent sans murmurer ce que le prince leur commandait et se replièrent en nous livrant la route d'Armentières, par laquelle on entrait en Belgique.

Le comte d'Artois, le duc de Berry, le maréchal Marmont rentrèrent dans Béthune. Nous pouvions à peine suffire à l'empressement des habitants qui nous offraient leurs demeures et leurs écuries. J'entrai chez un maréchal-ferrant qui avait un vaste local plein de jeunes ouvriers, près de la grande place de la ville. Ils prodiguèrent à tous ce qui était nécessaire, aux chevaux et aux hommes. Nous bûmes à la santé du roi avec nos hôtes. Leur cœur était avec nous.

XXX

Après nous être rafraîchis, nous sortîmes pour rencontrer nos camarades sur la place de Béthune. On s'y pressait en foule. Les princes nous firent distribuer la solde de quelques jours et leur dernier remercîment. « Nous allons hors des frontières de la France, nous dirent-ils, nous ne vous engagerons point à nous suivre plus loin ; nous savons trop combien l'émigration est une mesure pleine d'incertitude et de malheur pour ceux qui l'adoptent, nous n'avons rien à vous offrir que ce qui nous y

attend nous-mêmes. Où le sol de la patrie vous manque, arrêtez-vous! »

A la lecture de ces paroles, les dialogues s'établirent en différents sens parmi nous. Mon opinion était faite. Ce fut la première fois que je parlai en public. Mon adversaire était un neveu de M. Royer-Collard, jeune homme qui raisonnait chaleureusement ses sentiments. Il parla bien, et les cœurs étaient de son côté. Je combattis fortement le parti qu'il nous proposait. L'immense majorité m'applaudit. « Émigrer, dis-je, c'est se déclarer vaincu sur le terrain où il faut combattre. Nous sommes plus utiles à notre cause comme amis à l'intérieur que nous ne le serions au dehors comme soldats. C'est par l'opinion que nous avons à combattre. »

Cinq ou six jeunes gens se détachèrent pour suivre le roi en Belgique, les autres restèrent. Quelques moments après, on nous déclara que nous étions tous licenciés et que nous allions, en vertu d'une convention conclue entre les généraux des deux partis, quitter nos uniformes et nos armes et nous rendre dans nos familles après quelques jours de repos à Béthune. En attendant le licenciement effectif, nous en gardâmes les portes.

Je me rendis de moi-même à la porte de France et, avec une vingtaine de mes camarades, les plus zélés, nous nous consacrâmes à garder ce poste et à empêcher toute force ennemie d'entrer dans la ville avant le jour convenu.

Après deux ou trois nuits ainsi passées, nous entendîmes au milieu des ténèbres frapper quelques coups à la porte. « Y a-t-il ici, dit une voix, un officier nommé Lamartine? — Oui, lui répondit un des nôtres. — Eh bien ! dites-lui qu'un officier de hussards, nommé Descrivieux, désire lui parler. » On vint m'avertir. On introduisit le capitaine Descrivieux ; nous nous embrassâmes. « Je viens te chercher, » me dit-il. Descrivieux était un aimable jeune homme, de Bourg en Bresse, mon parent et mon ami, que j'avais laissé à Mâcon peu de jours avant le 20 mars, et que la défection de son régiment avait forcé à suivre, malgré ses opinions, la cause de l'empereur. Il faisait partie de la cavalerie que conduisait Excelmans. « Suis-moi, me dit-il, ton devoir est accompli ; je te donnerai des habits bourgeois et un cheval pour revenir à Paris, et de l'argent, si tu n'en as pas, pour faire ta route. N'attends pas que le licenciement couvre les

chemins d'une foule de tes camarades suspects à notre armée et qui pourraient rendre ton retour difficile et dangereux. Ta mère m'a chargé de toi. Viens à l'instant. »

Je n'hésitai pas, je sortis avec le capitaine dans le faubourg de Béthune. Il m'acheta un bon cheval des écuries du prince de Condé dont les *bosses* de la bride portaient encore le chiffre du prince. Je pris des habits d'un commis-voyageur marchand de chevaux, pour déguiser mon état de garde du corps, et, après avoir embrassé le brave capitaine Descrivieux, je me mis en route, un bâton de maquignon suspendu à mon poignet et une paire de pistolets cachés dans mon portemanteau. « Dieu te protége ! me dit mon ami, et souviens-toi de moi auprès de madame de Lamartine. Nous nous retrouverons dans la vie ! »

Je l'ai retrouvé vingt fois et enfin colonel de hussards, aimé de son régiment et méritant de l'être. Waterloo l'avait épargné, il était des douze régiments que Grouchy, injustement accusé, avait ramenés à Liége. Il a vécu heureux et n'est mort qu'il y a deux ans, toujours bon, toujours gai, toujours ami ! Quand tout le monde l'aurait oublié, je

le pleurerais et je me souviendrais de son excellent cheval de chasse du prince de Condé.

XXXI

Rien ne m'arriva sur ma route. Ma physionomie presque enfantine s'accordait bien peu avec ma profession apparente, mais le trouble qui existait sur le derrière des deux armées me protégeait, et le bon peuple du Nord ne cherchait pas à trahir un ami du roi.

Je me sentis repris de la fièvre en arrivant à Abbeville. Je me souvins du grand Hôtel de l'Europe, où j'avais logé; j'y descendis de mon cheval, je le recommandai au palefrenier et je demandai un lit. La maîtresse de l'hôtel et deux ou trois filles charmantes, voyant que j'étais fatigué et malade, me conduisirent dans un très-bel appartement; elles ne prirent pas au sérieux mon travestissement en marchand de chevaux et me traitèrent en enfant de bonne maison et en frère. Le médecin ne me conseillait que le repos. Les soins les plus assidus me furent prodigués pendant plusieurs jours avec une tendresse dont j'étais honteux. La politique réchauffait la bonté naturelle. Une mère et des sœurs

n'auraient pas fait mieux. Elles s'opposaient toujours à mon départ. Enfin il fallut y consentir. Je leur dis mon nom ; elles ne m'avouèrent qu'elles m'avaient reconnu qu'au moment où cet aveu n'était qu'une tendresse de plus ; elles repoussèrent mon argent comme une offense. « Permettez-nous, Monsieur, de croire que nous avons été vos hôtesses « et non vos servantes ; nous n'accepterons de vous « que votre souvenir ; partout où l'on aime le roi, « vous aurez des amis. »

Je leur promis une mémoire aussi longue que ma vie. J'ai tenu parole. Qu'Abbeville soit bénie des bons cœurs à jamais ! La reconnaissance est comme l'amitié, elle n'a point d'âge.

XXXII

Arrivé enfin à quelques lieues de Paris, je pensai au moyen d'y faire entrer sans difficulté mon cheval suspect et d'y entrer moi-même sans visite. J'écrivis à un brave homme nommé Michonnet, loueur de voitures et de chevaux, rue Saint-Marc, ancien Vendéen, dont j'ai vu le corps tailladé de coups de sabre au temps où l'on se battait pour l'opinion.

J'avais connu Michonnet dans mes premiers séjours à Paris, ainsi que sa femme, aussi bonne que lui. Il me louait des cabriolets et des chevaux et me prêtait au besoin de l'argent pour quelques jours. Je lui écrivis mon embarras et lui annonçai que j'arriverais à Saint-Denis avec un beau cheval. Je le priais de venir m'y chercher lui-même avec un de ses cabriolets et un palefrenier pour monter mon cheval et le conduire chez lui. Je les trouvai à la nuit tombante sur la place de Saint-Denis; je donnai mon cheval à son domestique, je montai dans son cabriolet et nous entrâmes sans obstacle à Paris. Il me conduisit à mon hôtel de la rue du Hasard. J'appris de mes hôtesses l'état de Paris. Je désirais y passer quelques jours inconnu. Tout ce qui avait appartenu à la maison militaire de Louis XVIII avait défense de s'y arrêter; mais je comptais sur Michonnet pour en sortir comme j'y étais entré.

Après y avoir séjourné une semaine et avoir été témoin, au théâtre politique de Montansier, de quelques scènes scandaleuses, dans lesquelles la lie de la littérature livrait les Bourbons à la raillerie des vainqueurs de l'île d'Elbe, je partis, comme j'étais venu, par les soins de Michonnet, et monté sur

le même cheval qui m'avait amené à Paris. J'avais un oncle, ecclésiastique retiré du ministère, ami le plus tendre de mon père et demeurant dans un château très-beau et très-isolé au milieu des bois, à quelques lieues de Dijon. Je lui écrivis que j'allais arriver chez lui et que je comptais y trouver mon père. Je me mis en route par les chemins les moins fréquentés de la Bourgogne. Je trouvai sur la route le peuple bien moins royaliste que dans le Nord. Les cris de *Vive l'empereur* m'accueillaient, poussés avec un accent de provocation et d'insulte par des bandes même de paysans travaillant leur champ, ou fauchant leur pré au bord de la route. Ces mêmes hommes criaient quelquefois : *Vive la mort !* Je faisais, en continuant mon chemin, de tristes réflexions.

A Châtillon-sur-Seine, un peu avant la montée qui conduit à la ville, je me sentis l'envie de repousser ces insulteurs gratuits qui me poursuivaient de leurs cris. Je portais une canne à épée, pendue à mon poignet par une ganse de cuir ; je tirai l'épée et je galopai un instant contre eux en les menaçant de mon arme nue. Ils s'enfuirent dans les vignes. Je remis mon épée dans son fourreau et je continuai à marcher au pas. Cependant le mouvement d'im-

patience que j'avais fait avait apparemment brisé la canne ; l'épée seule, à laquelle tenait la ganse de cuir, pendait de ma main. Je m'en aperçus heureusement, en tournant un petit pont, avant de monter à la ville. Je me hâtai de me débarrasser de l'épée en la jetant dans l'eau en bas du pont. Je continuai ma route, ne croyant pas avoir été aperçu, et j'entrai pour dîner dans une petite auberge, au cœur de la ville. Je mis mon cheval au râtelier et je me fis servir à dîner.

A peine étais-je à table, qu'un capitaine de gendarmerie entra dans la salle et me demanda ce que c'était que cette arme que j'avais jetée dans le ruisseau de la prairie. Je vis que j'étais découvert et je ne désavouai pas la vérité : mon sabre s'étant détaché du fourreau par le manche, j'avais craint qu'il ne me compromît et je l'avais jeté pour le cacher au public. Le capitaine devina tout de suite à qui il avait affaire. Il comprit bien que je n'étais pas un brigand. Il me demanda mon pays et mon nom. « Mais je connais votre père, me dit-il ; c'était même un de mes amis. Vous êtes de la maison du roi et vous rejoignez vos foyers, il n'y a point de mal. Je vais m'éloigner un moment pour vous don-

ner le temps de me devancer. Ordonnez au palefrenier d'emmener votre cheval à une demi-lieue d'ici sur le chemin de Vitteaux, vous partirez ensuite à pied pour le rejoindre, et tout sera dit. » J'achevai mon dîner, je partis et je continuai sans être poursuivi dans mon chemin, en me félicitant de la bonté du capitaine, qui m'évitait les embarras d'un interrogatoire et quelques heures de prison.

Le lendemain, je partis de Sombernon. Je connaissais le pays. Je pris, au Pont-de-Pany, une gorge étroite dans les bois et j'arrivai, à la nuit close, au château solitaire de mon oncle, où je soupai avec mon père et lui. J'y restai plusieurs jours à faire reposer mon cheval. Je vis que mon royalisme était plus zélé que le leur. Mon père était plus habitué que moi aux péripéties des gouvernements, et mon oncle n'était pas très-affligé au fond du 24 mars, qui le débarrassait d'un clergé dont les prétentions lui donnaient quelque ombrage. A Mâcon, je vis qu'il fallait servir l'empereur. Je m'étais juré de ne servir que les Bourbons ou la liberté. Je pris le parti de m'éloigner de la France et de passer promptement en Suisse. Ma mère ne me contraria pas.

LIVRE SEPTIÈME

I

J'avais un ami, ancien émigré de l'armée de Condé, dans les montagnes du haut Jura. Je résolus de lui demander quelques semaines d'hospitalité dans sa retraite, au sein des montagnes, et de passer de là en Suisse, si les circonstances devenaient plus exigeantes.

Cet ami, beaucoup plus âgé que moi, était un de ces hommes charmants qui conviennent à tous les âges; il était royaliste, mais surtout homme d'indifférence politique et de plaisir. Son esprit avait cette naïveté fine et bonne qui se moque un peu de toutes les causes et rit de tous les zèles. Il était veuf d'une jeune femme de Mâcon, qu'il avait aimée et qu'il avait perdue en couches. Ayant laissé son fils aux bons soins d'une de ses tantes, il vivait seul, moitié pleurant, moitié riant, au milieu de ses rochers. Tous les partis l'aimaient, parce qu'il n'en haïssait point, et qu'il regardait les opinions, pourvu qu'elles fussent sincères, avec indulgence.

Il s'appelait M. de Maizod. Son petit château n'était qu'une maison baptisée d'un nom féodal, mais que les paysans considéraient comme appartenant à tout le village. Il était voisin de la petite ville de Moirans.

Il y avait à Moirans une ancienne famille de bourgeoisie, très-considérée et toute-puissante dans ce pays peu éloigné de Saint-Claude. On les appelait, comme les clans écossais, les *Chavériats*. Léonard Chavériat, tenant par les deux bouts à tout le monde de Moirans, régnait par l'amitié dans la ville et dans les environs; chasseur, pêcheur, notaire, homme serviable à tous, il éprouvait du plaisir à rendre des services à tout le monde. Il était royaliste; ses opinions étaient subordonnées à ses instincts. Le cœur de toutes ces montagnes battait dans sa poitrine. Dès qu'il paraissait, tous, jusqu'aux enfants, souriaient et disaient : *C'est Léonard!* Cet homme, par analogie de caractère, était l'ami et le commensal de M. de Maizod, c'est-à-dire que tout Moirans était à lui.

Moirans, Saint-Claude où j'avais encore des parents, Saint-Lothain, le Fresnoy, le château du Villard, celui de Prat, celui des Amorandes dont les ruines décorent ces cimes, la petite ville de Morez,

dont le conseil municipal m'a envoyé naguère ses souvenirs reconnaissants pour ma famille qui y avait fondé les premières usines, les Combes et les Cascades récemment vendus par mon père, tout ce pays était plein de l'influence et des domaines de ma famille avant la révolution. Nous y avions des fermes dont je voyais, dans mon enfance, les bons fermiers nous apporter à Mâcon le miel et le beurre salé, simples revenus de ces terres. Ces fermes étaient les derniers vestiges de cette opulence de montagne. Ces portions de mon pays presque natal se sentirent frémir à la nouvelle de mon arrivée. Les chênes n'ont pas plus de racines que les hommes dans certaines terres; la Franche-Comté est du nombre. Je l'aime comme le chêne aime son sol. Combien je regrette d'avoir vu moi-même, peu d'années après la mort de mon grand-père, mon père, mes oncles, mes tantes vendre, pour quelques morceaux de pain, ces rochers, ces lacs, ces forêts de sapins superbes qui rachèteraient aujourd'hui cinq ou six fois mon patrimoine anéanti par les révolutions! La forêt du Fresnoy, dont M. Dalloz, mon ancien collègue et ami, possède maintenant une partie, vaut seule un riche héritage. L'incendie de Saint-Claude

a donné à ses arbres la valeur des mines du Nouveau-Monde.

Léonard Chavériat, qui connaissait toutes ces masures et toutes ces ruines, vint au château de Maizod saluer en moi le fils de ces rochers.

II

C'est une petite maison carrée, située à l'extrémité d'un plateau rond et isolé, au milieu des fermes d'un village. A quelques pas de la maison, le plateau formé par des roches grises descend tout d'un coup en précipice vers une vallée boisée et recueillie. M. de Maizod me tendit les bras, poussa un cri joyeux en me voyant; il m'attendait. Je déposai tout mon bagage dans le vestibule; il consistait dans la poussière du chemin, dont je secouai la boue durcie, dans un mouchoir de poche contenant une chemise et une paire de bas, dans une veste blanche d'été et dans un manteau de laine replié sur mon bras. C'était tout mon attirail de voyageur. Une jeune cuisinière et un jardinier composaient tout le domestique du château; je me retrouvais comme à Milly.

« Je viens, dis-je à M. de Maizod, comme l'oiseau en suspens sur la dernière branche de la forêt pour rester ou prendre son vol vers les champs de la liberté au premier signe du chasseur. Ne dérangez rien à vos habitudes et vivons en paix. »

En effet, nous passâmes un mois dans cette douce intimité de la solitude, sans être inquiétés par l'émotion qui agitait alors les autres provinces de France. Les rochers du Jura nous abritaient. Se lever, se coucher, marcher dans les plaines et dans les bois, s'asseoir à l'ombre, causer des choses politiques, prévoir les événements, revenir à l'heure du dîner frugal, nous réunir à quelques braves paysans à table avec Léonard Chavériat, notre hôte assidu, c'était toute notre vie. Elle était très-douce. Nous devenions républicains par la nature des péripéties monarchiques.

Un jour nous osâmes écrire à Carnot qui, démentant toute sa vie plébéienne, avait consenti à accepter le titre nobiliaire de comte pour donner un gage aux chambellans de l'empire ; nous lui reprochions sa versatilité. Il ne daigna sans doute pas nous lire, en tout cas il ne nous répondit pas. Je ne me doutais pas que je serais un jour le compagnon de gouver-

nement de son estimable fils et que je le trouverais plus modéré que moi-même dans le maniement des vrais principes d'une liberté provisoire. Certes, bien que nous fussions amis, il n'aurait pas accepté de moi-même une décoration nobiliaire. Notre noblesse à nous tenait à l'âme, non à l'habit.

Nous allions aussi, de temps en temps, dans les vallées voisines, recevoir l'hospitalité gracieuse des anciens fermiers de mon grand-père, devenus chefs des grandes usines qu'il avait fondées et qu'ils avaient achetées de lui ou de ses fils. La *Gazette de France* nous entretenait dans notre antipathie politique contre le gouvernement.

III

Les choses en étaient là, quand Léonard Chavériat vint nous avertir que la guerre était déclarée et que l'empereur, ayant besoin d'hommes, ordonnait aux préfets de rechercher les jeunes gens qui avaient servi dans la maison militaire du Roi et de les contraindre à entrer dans ses troupes. Mon sort fut décidé à l'instant. Plutôt fuir, plutôt mourir

que de servir contre mon roi ! Je l'avais déclaré à mon père ; je me répétai à moi-même : La neutralité s'accepte, l'apostasie, non ! Je ne délibérai plus. Léonard se chargea de me conduire à la frontière suisse à travers la forêt paternelle du Fresnoy. J'acceptai ce guide et cet ami ; sa qualité de chasseur et l'amitié publique dans tous les foyers des montagnes lui assuraient la sécurité des routes. Je dis adieu au meilleur des hommes et je suivis Chavériat ; un fusil de chasse sous mon bras me servait de prétexte. Nous partîmes à la chute du jour pour Saint-Claude.

Nous allâmes d'abord prendre gîte aux Combes, a une portée de fusil de la ville. Les Combes, jolie cascade qui donnait le mouvement perpétuel à une scierie mécanique, étaient possédées et exploitées alors par M. Reverchon, ancien fermier général de ma famille dans cette partie du Jura. Il y demeurait avec sa femme et ses fils, aux bords de la forêt d'où coulait la cascade. Nous fûmes reçus comme les maîtres de la maison ; nous y soupâmes, nous nous entretînmes de la famille. J'y fis confidence de mon dessein ; tout le monde se prêta à le seconder. Je m'endormis au bruit régu-

lier de la fougueuse chute d'eau qui faisait grincer les scies mélancoliques. Au point du jour, Léonard m'éveilla, et après avoir remercié nos hôtes nous partîmes ; nos chiens accouplés nous suivaient.

Après avoir dévoyé une heure ou deux à travers champs sur les pentes de la montagne en vue des douaniers qui connaissaient Léonard, nous entrâmes à l'improviste dans la forêt majestueuse, et je me sentis enveloppé de l'ombre des hauts sapins qui avaient ombragé mon berceau et qui allaient ombrager ma fuite. Nous en prîmes les sentiers les plus profonds et les plus reculés, nous y marchâmes environ deux ou trois heures. Ces arbres, encore intacts, ressemblaient aux arbres géants de la vallée de Californie qui s'élèvent, comme des mâts de la terre, sous les voiles de leurs feuillages. On se serait lassé à mesurer de l'œil leur hauteur et à calculer leur diamètre. Nous paraissions des nains à leurs pieds. Que les révolutions qui chassent les hommes, comme les mouvements des feuilles chassent les oiseaux, sont peu de chose en comparaison de ces masses végétales ! Nous ne pouvions nous lasser d'admirer. Enfin les bords su-

périeurs de la forêt donnèrent passage à une aube crépusculaire qui nous annonçait la fin de l'ombre. « Suivez, me dit Léonard, ce chemin creux et infréquenté qui monte encore, jusqu'à cette lisière qui est la frontière de deux pays. Si je trouve les douaniers qui l'observent, je vais les amuser de paroles pendant que vous passerez. Entrez ensuite hardiment dans une grande route, vous serez à l'abri de toute servitude. Elle vous conduira à Saint-Cergues, hameau helvétien au sommet du Jura, d'où vous apercevrez à vos pieds le lac Léman jusqu'à Lausanne à gauche, Genève à droite, et que Dieu vous garde ! Vous êtes sur l'héritage de Guillaume Tell. »

Là-dessus, il m'embrasse et nous nous séparons. Un quart d'heure après, je vis sur une pierre droite les armes du pays de Vaud ; je jetai tout haut un cri de délivrance et je m'avançai plein de confiance vers Saint-Cergues. Je demandai la maison de M. Reboul. On m'y conduisit.

C'était la maison connue d'un brave Suisse, guide habituel de madame de Staël et de ses amis pendant la révolution. C'était là que Mathieu de Montmorency, Benjamin Constant, MM. de Noail-

les, et mille autres hommes distingués avaient secoué la poudre de leurs souliers, en fuyant la terre de la tyrannie pour la terre de la liberté. Je remerciai Dieu d'être sur leurs traces.

On me fit entrer. M. Reboul était allé visiter ses vaches qui s'engraissaient dans les hautes herbes de *la Calme*. Une jeune fille d'une remarquable beauté me pria avec grâce de l'attendre. Cette jeune fille, ou plutôt cet ange des hautes terres, n'avait rien ni du costume ni de la figure des femmes que j'avais connues jusque-là. Sa voix n'était pas moins étrange et moins séduisante que ses traits. La sérénité de ces hauts lieux et la tranquillité céleste semblaient avoir imprégné les sons dont elle se servait pour parler aux hommes. La prononciation y coulait en accents égaux comme si nulle passion humaine ne les avait jamais altérés. C'était comme la respiration tranquille d'un enfant endormi. Son costume relevait encore sa chaste beauté : il consistait dans une simple coiffe de soie noire, entourée d'un long rang de dentelles de même couleur, qui couvrait par devant ses cheveux blonds. Ces cheveux noués au-dessus du front coulaient en longues tresses jusqu'à ses talons ; quelques rubans, noirs aussi,

s'y entrelaçaient de distance en distance et en formaient comme les nœuds. Un corset de velours noir s'ajustait sur sa délicate poitrine ; puis une robe de soie noire à larges plis tombait au-dessus de la cheville et laissait voir le bas de ses jambes sveltes, comme celles des biches au-dessus des herbes du Fresnoy. Une ceinture d'argent entourait sa taille mince et flexible et laissait pendre ses gros ciseaux d'acier poli le long de sa robe. On eût dit une prêtresse des Gaules, une Velléda de la Germanie, parée des instruments du sacrifice.

Mais sa figure, ses yeux bleus, son teint transparent comme la feuille de rose à travers la rosée du soir, étaient un mélange de teintes nuancées, où la pâleur et la rougeur se mariaient dans une indécise expression entre la tristesse et la joie. Il n'y avait pas longtemps en effet qu'elle avait perdu sa mère, et le temps n'avait pas bu encore toutes ses larmes. Elle tenait sur ses genoux une tresse de paille, dont elle faisait un chapeau à larges bords retombant sur le cou contre le soleil, et des morceaux de pailles tressées jonchaient le plancher de bois à ses pieds.

Elle m'offrit un verre de vin en attendant son

père, et nous commençâmes à nous entretenir modestement, elle avec sa voix calme et timide qui me faisait tressaillir à chaque mot, moi avec mon accent plus mâle, mais que la nouveauté de la scène faisait de temps en temps trembler. J'avais un mot de Léonard pour son père, qui me recommandait à lui. Je devais attendre qu'il fût rentré.

Il tarda beaucoup, mais quand il revint j'étais déjà accoutumé à mon hôtesse, et c'était Reboul qui paraissait l'étranger reçu par moi.

Je lui remis la lettre de Léonard. Il la lut et me dit que nous parlerions de cela le lendemain. Il commanda à sa charmante fille d'aller me préparer dans la chambre voisine le lit des voyageurs. Elle nous laissa ; mes pensées la suivirent. Je ne sais quel souvenir de Graziella me la montrait sous cette forme. Je ne savais pas pourquoi cette angélique apparition me donnait à la fois tant de sécurité et tant de penchant aux larmes.

Je soupai ensuite avec Reboul ; sa fille nous servait. Cette céleste figure me paraissait un augure ou une souvenance à l'entrée d'un avenir inconnu.

IV

Pendant le souper, le père Reboul me parla avec une pleine confiance de son état de guide, des différentes classes de proscrits volontaires ou contraints qu'il avait reçus et conduits depuis quinze ans d'un pays dans l'autre. Il avait commencé par madame de Staël, dont le château de Coppet n'était pas loin de Saint-Cergues. Le désir de l'obliger en sauvant ses amis l'avait ensuite insensiblement conduit à se faire un état de l'habitude inspirée par son bon cœur. Sa réputation s'était répandue dans les deux pays, Suisse et France, et le bonheur l'avait secondé. Il l'attribuait à la protection de Dieu que les prières de sa femme morte et de sa fille enfant lui avaient obtenue. Au nom de sa femme, ses yeux devinrent humides. Sa fille se détourna et se couvrit le visage avec son tablier pour cacher ses larmes. « N'en parlons plus, dit le père Reboul; allez dormir. Restez ici demain, je vous dirai ce que vous avez à faire quand vous m'aurez dit qui vous êtes et ce que vous voulez de moi. »

La charmante fille alla faire mon lit avec la

servante et j'allai rêver à ce que je deviendrais ; mais l'image de la Graziella des Alpes m'empêcha longtemps de dormir.

Le lendemain, au point du jour, elle me dit adieu et me recommanda au ciel d'un air inquiet et attendri. « Vous êtes bien jeune, me dit-elle, pour vous lancer ainsi dans l'inconnu. Votre mère doit avoir bien des tourments. — Ah ! lui répondis-je, j'ai des sœurs aussi qui prient Dieu pour moi, et elles sont plus jeunes, mais non meilleures que vous ! »

Elle m'embrassa et nous partîmes.

Après avoir marché quelque temps sur le sommet à peine éclairé par l'aurore, je jetai un cri d'admiration. L'horizon tout entier de la Suisse venait de sortir du brouillard : c'était une seconde création. A mes pieds étincelait le lac Léman, moitié dans l'ombre, moitié dans la lumière. La dent de Jaman et les rochers de Meilleraie, décrits par Jean-Jacques Rousseau, formaient la bordure du côté de l'Italie. Le Valais, pays d'innocence et de bergères, se creusait en golfe un peu sur la gauche ; puis Vevey et le château de Chillon brillaient comme des étoiles tombées la nuit dans le

lac ; puis Lausanne, moitié sombre et gothique, apparaissait avec ses clochers noirs et ses promenades blanchâtres au bord du défilé de Berne ; puis Nyons, Rolle, noyés dans la lumière, surgissaient comme des écueils des eaux, caressés par la lame devant nous ; puis Coppet, Prangins, Ferney, portant chacun une gloire, comme une étoile le nom de Dieu ; enfin Genève, assise à l'extrémité des eaux et contemplant sa mer couverte de voiles matinales. Jamais, même à Naples, pareil spectacle n'avait émerveillé mes yeux. A chaque échelon de l'éclatante échelle que nous descendions, de nouvelles anses, de nouveaux ports, de nouvelles villes, de nouveaux jardins nous apparaissaient. Il nous semblait assister à la création d'un monde. Et c'était le monde des poëtes : Voltaire, Rousseau, Byron, Staël, Haller, Gessner, monde de la poésie et de la liberté, éclos au soleil des montagnes. Quand nous eûmes marché encore deux heures en descendant vers la gauche, Reboul m'arrêta, et, me montrant un vaste et beau château moderne qui s'élevait en éventail avec ses terrasses devant un grand village au-dessus du lac :

« Tenez, me dit-il, disons-nous adieu ici. Voici

le château de Vincy où je vous mène. Je ne vous conduirai pas plus loin, vous ne pouvez plus vous égarer. Ce château, un des plus beaux de la ceinture de demeures qui bordent notre rive, appartient à l'illustre maison des Vincy, seigneurs de Berne, riches hier, ruinés aujourd'hui par la révolution plébéienne de 1799. Il est habité maintenant par le dernier frère de plusieurs seigneurs qui commandaient les troupes suisses au service de France et dont quelques-uns ont passé au service de Hollande. D'autres sont mariés et propriétaires en France; d'autres enfin ont des grades supérieurs dans la maison militaire du roi, tandis que celui-là demeure l'hiver à Genève et passe l'été dans ce vieux manoir de la famille. C'est lui qui vous donnera les renseignements et la direction pour trouver ce que vous venez chercher : le noyau d'une armée française composée de vos compatriotes et voulant combattre pour la cause du roi de France, sans s'unir aux étrangers. Il est l'agent supérieur de la France en Suisse. Allez vous présenter à lui en mon nom et priez-le de viser votre feuille de route. »

Je remerciai Reboul, je le chargeai de mes vœux pour sa fille et je m'acheminai seul à vue de pays

pour le château de M. de Vincy. Je n'étais pas sans inquiétude sur la manière dont je serais reçu, car je n'avais plus d'autre recommandation que celle de Reboul, et mon costume n'était pas fait pour m'accréditer : des souliers poudreux et des guêtres de voyageur à pied, une veste et un pantalon de toile, un chapeau de feutre ciré par la pluie, un mouchoir pour tout bagage et cinquante louis cachés dans ma ceinture, voilà tout ce qui répondait de moi. Aussi ne comptais-je pas faire un long séjour à Vincy, et, une fois mes papiers visés, je pensais me remettre en route. Je marchais donc en hésitant un peu. J'arrivai à la fin, fâché d'arriver, à la grille solitaire du château.

V

Je l'ouvris seul. On sentait à cette solitude des portes l'isolement que l'infortune laisse aux maîtres d'une maison. Je m'avançai vers le perron magnifique et je fus reçu par une servante qui m'annonça à M. de Vincy. C'était un petit homme maigre et mal vêtu, chez lequel rien n'annonçait l'opulence. Il me

fit asseoir dans son cabinet et me demanda ce qui m'amenait dans sa demeure. Je le lui dis en lui présentant là lettre de Reboul.

« Je ne sais rien, me dit-il, des affaires de France. Les armées contre l'empereur sont anglaise, prussienne, autrichienne, italienne; je n'en connais point de française, excepté un noyau formé, dit-on, par le prince de Polignac dans un village voisin de Neuchâtel appelé La Chaux-de-Fond. L'abbé Lafond, seul complice de Malet, est à la tête de ce rassemblement de Français. Je vais viser votre feuille de route pour Neuchâtel. »

Je le remerciai et j'attendis un moment qu'il eût terminé d'autres affaires pour lesquelles ses fermiers devaient recevoir ses ordres. La servante les introduisit. Je les vis déposer sou par sou sur son bureau de misérables petites sommes en cuivre qu'ils devaient pour leurs fermages et qu'il comptait avec anxiété comme un riche malaisé pour l'usage de sa maison. Tout m'indiquait la gêne dans l'opulence extérieure. J'avais une secrète pitié au milieu de mon éblouissement de la beauté du château.

Quand les fermiers eurent fini leur payement, M. de Vincy revint à moi et me remit ma feuille de

route. Je pris congé de cet excellent homme évidemment malheureux, et je sortis.

A peine avais-je fait quelques pas pour regagner la grille et m'éloigner qu'une voiture entra dans la cour et s'arrêta au perron. Deux dames et un enfant en descendirent. C'était la mère, la fille et un fils de dix à douze ans, d'une jolie figure. Je les regardai et elles s'arrêtèrent un moment aussi sur la dernière marche de l'escalier extérieur où M. de Vincy les avait rejointes et où ils paraissaient s'entretenir à voix basse. Pendant cette conversation, j'avais repris ma marche et je touchais déjà à la grille quand j'entendis une voix très-douce qui me rappelait au château. C'était madame de Vincy. « Monsieur ! monsieur ! disait-elle, soyez assez bon pour vous arrêter et pour revenir. »

Je revins timidement sur mes pas. Quand je fus à portée de voix : « Monsieur, me dit-elle, pardonnez-moi de vous avoir interpellé sans avoir l'honneur de vous connaître ; mais, quand M. de Vincy m'a dit l'objet de votre visite, j'ai pensé que vous n'aviez sans doute pas dîné, et, comme nous allons nous mettre à table, j'ai eu la hardiesse de vous rappeler pour vous offrir de partager notre frugal repas. Il

n'y a point d'auberge dans ce village, et il y a trois heures de marche d'ici à Rolle. Ne nous refusez pas le plaisir d'être vos hôtesses aujourd'hui. »

Je refusai en remerciant ces dames et en m'excusant sur mon costume, mais elles insistèrent en souriant plus gracieusement encore, et je fus obligé de remonter. Le dîner en effet ne tarda pas à être servi. Mes hôtesses étaient aimables et indulgentes. Madame de Vincy la mère était une des femmes les plus belles et les plus imposantes que j'eusse jamais vues. Elle était née princesse de je ne sais quelle maison souveraine du Palatinat dont j'ai oublié le nom. Les Vincy avaient d'illustres alliances.

Madame de Vincy ne démentait pas son origine. Sa taille de cinq pieds cinq pouces, qui lui donnait la majesté d'une déesse, sans lui enlever la grâce d'une mortelle, et les yeux d'azur d'une princesse de la Germanie imprimaient de la dignité même à son sourire. Ses traits révélaient la bonté la plus touchante ; le son de sa voix parlait au cœur avant de charmer l'oreille ; sa politesse était un sentiment. Je n'avais jamais vu une telle figure. On sentait qu'elle était mère et il y avait quelque chose de filial dans l'émotion qu'inspirait sa beauté.

Sa fille, infiniment moins belle, mais aussi bonne que sa mère et aussi sensible, était gracieuse et compatissante de physionomie; on voyait que son âme imitait naturellement sa mère. C'était un rejeton qui révélait la tige. Elle avait seize ans à peu près. Le jeune fils de douze ans qui accompagnait ces dames annonçait une superbe figure allemande. Madame de Vincy avait deux autres fils : un au service de Hollande et un dans la maison militaire de Louis XVIII, qui avait suivi le roi à Gand. Ils devaient être très-beaux jeunes gens d'après ce que disait leur mère. C'était une femme née pour porter de grands et beaux hommes.

VI

La conversation s'anima et devint presque intime; elle roula sur les choses politiques et sur l'étrangeté de ma situation. Je la racontai avec naturel et confiance. Elle fit beaucoup d'impression sur mes hôtesses. Le jeune homme et son père paraissaient ne point avoir d'autre avis que le leur. Le repas terminé, je voulus reprendre mon petit bagage et continuer ma route.

« Mais, Monsieur, me dit madame de Vincy, il me vient une idée : mon mari me dit que vous allez à tout hasard chercher un rassemblement de Français à La Chaux-de-Fond dans le pays de Neuchâtel. Je vous approuve de ne pas vouloir servir contre votre pays avec les étrangers ; mais, supposons que vous ne trouviez pas ce rassemblement de vos compatriotes, que deviendrez-vous ? — Je n'en sais rien, répondis-je. — Eh bien ! vous trouvez-vous bien ici et pouvons-nous remplacer quelque temps madame votre mère et vos sœurs ? »

Je rougis et mon visage fit comprendre ce que je n'osais dire. Ces dames le comprirent, et mademoiselle de Vincy, à un signe de sa mère, me prenant mon petit paquet des mains, le déposa sur une table.

« Eh bien, Monsieur, reprit la mère, supposez que nous soyons en effet votre mère et votre sœur. Nous refuserez-vous de vous héberger quelques semaines chez nous en attendant que les choses s'éclaircissent, et ne serez-vous pas aussi bien ici que sur les grands chemins et dans quelque mauvaise auberge de Suisse ?... Restez avec nous, car nous vous aimons comme un fils et comme un frère. — Ah ! Madame, dis-je d'une voix altérée par

l'émotion, qui pourrait, à moins d'en être indigne, contester contre de si aimables instances et contre le penchant de son propre cœur? — Allons, voilà qui est convenu, s'écrient à la fois M. de Vincy, sa femme, sa fille et son jeune fils ; on va vous donner une chambre et nous tâcherons que vous y soyez aussi bien que dans l'auberge de Rolle. »

Ils me conduisirent dans une chambre qui ouvrait sur l'admirable horizon du lac de Genève, et je fus de la maison.

VII

De ce jour ma vie fut délicieuse. La mère et la fille s'emparèrent de moi, pendant que M. de Vincy, occupé de ses misères domestiques, vidait ses comptes avec les métayers de Vincy.

J'avais complétement oublié les motifs de mon voyage. Je voyais bien que la soi-disant armée française, organisée en Suisse par des agents royalistes du pays de Vaud, se réduisait à rien ou à quelques manœuvres insignifiantes d'agents sans action. Je jouissais, en attendant, des délices d'une bonne maison qui m'avait retenu par la confiance

que lui avaient inspirée mon âge et ma figure, dans le sein d'une famille hospitalière et vertueuse. Les bontés de madame et de mademoiselle de Vincy faisaient passer les jours comme des heures. Après un déjeuner court et frugal sous les arbres de la terrasse, la voiture de madame de Vincy et de ses deux aimables enfants était prête, et nous emmenait, soit sur la route de Nyons, soit dans les sentiers montueux des collines du pays de Vaud, jouir des sites et des horizons les plus pittoresques. Nous descendions à l'ombre des superbes châtaigniers de la contrée, et nous nous asseyions tous les quatre pour étudier par les clochers la géographie vivante de ce beau lac et de ces belles rives, vassales du canton de Berne. Nous rentrions au château pour dîner en famille dans la simplicité de la plus humble fortune. Le petit vin blanc du pays de Vaud, mêlé de l'eau pure des cascades de la terrasse, nous désaltérait et nous égayait. On causait de l'avenir, de la marche des affaires en France, de l'accroissement des armées de l'Europe, qui ne tarderaient pas à rendre le calme à la Suisse agitée. Le journal de Genève ou de Lausanne nous donnait quelques nouvelles. Des lettres des fils de madame de Vincy

nourrissaient nos illusions. Quelques rares visites de transfuges français, anciens fomentateurs de la révolution contre Berne, maintenant acharnés contre Bonaparte et fanatiques partisans de Louis XVIII, nous faisaient parvenir des nouvelles chimériques sur les dispositions du jour. De ce nombre était un prêtre appelé l'abbé Lémorre, dévoré du zèle royaliste, qui tenait dans ses mains le nœud de toutes ces conspirations impuissantes et qui, par ses écrits répandus d'une frontière à l'autre, agitait les deux pays. Je le connus quelques jours plus tard. Le prêtre sans famille, et qui ne compromet que lui-même, est toujours l'âme des conspirations. Il emporte la patrie à la semelle de ses souliers, comme disait Danton. La famille est un gage qu'il ne donne pas à la société. L'abbé Lémorre était de ce nombre. Le feu sacré de l'insurrection brûlait dans son âme; il le répandait comme des charbons ardents sur le Jura et sur Genève.

Cependant quelques Suisses, révolutionnaires et ennemis de Berne et de l'aristocratie bernoise qu'ils craignaient de voir rétablir par le triomphe de la Restauration, demeuraient attachés au 20 mars et à la cause de l'empereur. J'en eus une preuve per-

sonnelle quelques jours après. J'étais allé dîner dans la petite ville de Nyons pour chercher des nouvelles et pour les rapporter à mes hôtesses de Vincy. Il y avait à Nyons une auberge chère aux anciens émigrés, tenue par une vieille demoiselle très-connue dans le pays. Madame de Vincy m'avait remis un mot pour elle. J'allai y loger. Elle me reçut en ami. Une table d'hôte à laquelle elle présidait réunissait une trentaine de convives. A peine y étais-je assis, sans aucune intention de me faire remarquer par personne, qu'une grande rixe s'éleva au bout de la table entre quelques hôtes tranquillement occupés à dîner en silence et un officier suisse appartenant au canton de Berne. Je prêtai l'oreille à la querelle qui commençait à s'échauffer.

« Non, disait l'officier, je ne suis point de ces lâches Français qui renient le grand homme, auteur de leur gloire en Europe, et qui font des vœux pour sa seconde chute sous la coalition. Et si vous n'êtes pas contents de mes principes, vous pouvez, tous tant que vous êtes, m'en demander raison; je suis prêt à la rendre à celui qui voudra me contredire. »

Tout le monde se tut. Quelques-uns se retirè-

rent. J'étais le plus jeune, le plus inconnu et le plus éloigné de l'orateur, au bout extrême de la table. Je me taisais, quand un jeune homme d'une jolie figure et deux très-belles femmes que je vais nommer, appelées sans doute par le bruit de la querelle, apparurent tout à coup debout devant une porte latérale de la salle à manger. Leur physionomie superbe et animée, leurs sourcils plissés, leurs regards errant autour de la table, comme si elles eussent cherché de l'œil un vengeur de leur cause, me firent à l'instant sortir de mon silence.

« Eh bien ! Monsieur, dis-je en me levant à l'officier de Berne, puisque personne ne répond à votre insolence, ce sera moi qui vous répondrai en qualité de Français. Oui, Monsieur, je suis un de ces Français que vous avez appelés lâches, parce qu'ils ont cru à l'autorité des abdications et à la sainteté des traités, et qu'ils n'ont pas pensé que le caprice d'un exilé volontaire de l'île d'Elbe pût disposer à son gré de la France et de l'Europe. Ils le croient encore et, s'il faut répondre à vos opinions autrement que par des paroles, sortons. »

A ces mots, que les murmures d'approbation de la table entière applaudissaient pendant qu'ils

étaient prononcés avec un accent plus ferme que mon visage, l'officier s'était retiré, et je restai couvert et confus des applaudissements qui m'étaient donnés. Je me rasseyais, honteux de mon succès, quand les deux belles femmes dont la présence m'avait inspiré s'élancèrent vers moi avec enthousiasme et, m'enlevant pour ainsi dire dans leurs bras, m'emmenèrent par le corridor de l'auberge dans leur chambre et me félicitèrent dans des termes que j'ai entendus depuis autour des tribunes.

« Nous sommes fières, Monsieur, d'être Françaises et d'avoir entendu par hasard le plus jeune de nos compatriotes venger notre pays des insultes de ce misérable qui n'a d'admiration que pour la tyrannie. Quant à nous, sachez que nous sommes de ces Françaises qui n'ont point pactisé avec l'émeute de la gloire et qui ont confondu le retour de la Restauration avec le retour du droit et de la liberté. Dites-nous qui vous êtes et prenez notre salon pour le vôtre pendant votre séjour ici ou ailleurs. »

On apporta du punch et j'en bus à la santé de mes applaudisseuses. Je me retirai ensuite, pénétré de reconnaissance, et je revins à Vincy. Une lettre de la maîtresse de l'auberge de Nyons m'y avait précédé ;

mon aventure, racontée par elle, y avait été prise pour de l'héroïsme. J'y fus reçu en héros du royalisme. Le hasard m'avait bien servi : j'avais défendu à la fois la cause de l'aristocratie bernoise et celle du roi de France.

Les deux dames étaient mesdames de Bellegarde, doublement fameuses en effet par leur rôle pendant la révolution française, en 1792 et 1793, et par leur enthousiasme pour la Restauration, au retour de Louis XVIII, en 1814. Elles étaient encore d'une beauté éclatante quoique diverse, qui les avait de bonne heure exposées à toute l'admiration et à tous les piéges de l'amour. L'aînée, la comtesse de Bellegarde, était une figure de Judith par Allori ; grande, forte, brune, aux yeux noirs et passionnés, le portrait de l'enthousiasme révolutionnaire. La cadette, grande et élégante aussi de taille, mais blonde et délicate et tendre, semblait une image de la mélancolie méditative. Elles étaient Sardes, filles du comte de Bellegarde et orphelines de bonne heure. Leur père avait servi la maison d'Autriche ; les Bellegarde comptaient depuis longtemps parmi ces généraux distingués que l'empereur empruntait aux États italiens, tels que les Montecuculli. Restées

dans les domaines paternels pendant le commencement de la révolution française, elles y habitaient, au centre de la belle vallée du Grésivaudan, le magnifique château des Marches, séjour de leur famille.

Après avoir conquis la Savoie et Genève, le général révolutionnaire, de Montesquiou, alors triomphant mais bientôt proscrit, s'était réfugié dans la Suisse montagneuse pour y attendre des temps meilleurs, et la Savoie avait été livrée au proconsul Hérault de Séchelles. Hérault avait été, avant les jours de la Convention, un magistrat philosophe, modèle de conduite et de sentiments élevés. Sa figure, élégante et noble, rappelait celle de l'Antinoüs. C'était le Barbaroux de l'aristocratie. Nommé à l'Assemblée législative, il s'y était fait un nom par son élégance, et un parti par son enthousiasme jacobin. Avec son zèle, par sa parole et par sa figure, il était devenu l'idole des néophytes de ce temps. Entraîné au delà de ses idées d'abord pures, il avait concédé, comme Lepelletier de Saint-Fargeau, la tête du roi aux violences barbares de la république. La faveur populaire l'avait récompensé de cette faiblesse comme

d'une vertu. Chargé d'aller républicaniser la Savoie, il avait été tout à la fois vainqueur et vaincu dans cette mission. Il avait vu au château des Marches ces deux jeunes orphelines sans guide et sans soutien : l'une, l'aînée dans toute la splendeur de ses années; l'autre, la cadette, dans toute la grâce de l'adolescence. L'amour le plus ardent pour la comtesse de Bellegarde l'avait subjugué, et l'éloquence communicative de la passion avait inspiré à ces jeunes filles l'enthousiasme de ses opinions. Les deux sœurs avaient été présentées en adoration et en modèles aux peuples fanatiques de ces provinces. Puis, dépopularisé par sa modération originelle, Hérault de Séchelles avait suivi Danton à l'échafaud et était mort en républicain repentant des crimes du peuple. La comtesse de Bellegarde et son innocente sœur voulurent partager son sort : l'échafaud, ébloui de leur beauté, les avait refusées. Elles avaient vécu depuis cette époque tantôt dans leur château des Marches, tantôt dans les sociétés mortes du Directoire, et dans les réactions contre les terroristes dont elles avaient été les jouets et les victimes tour à tour. Leur âme était faite pour des repentirs aussi courageux que leurs légèretés. Le

20 mars les avait révoltées ; elles avaient quitté leur château du Grésivaudan, et étaient venues à Nyons vivre avec les royalistes. C'est ainsi que je les avais connues, et qu'à leur accent ému et un peu déclamatoire j'avais reconnu l'enthousiasme des Dantonistes, leurs premiers initiateurs.

VIII

Deux jours après, je désirai profiter du voisinage pour voir au moins avant sa mort madame de Staël, objet à la fois de mon antipathie à cause de son père et de mon enthousiasme à cause d'elle-même. Coppet, séjour de M. Necker, avait été acheté avant lui par mon grand-père qui l'avait gardé quelque temps sans l'habiter ; mais le canton de Berne, féodal alors, refusant d'accorder le droit de propriété aux catholiques, il l'avait rétrocédé à je ne sais plus qui, et avait acheté à la place le beau château d'Ursy en Bourgogne. J'étais curieux de voir Coppet ; mais j'étais curieux surtout d'en apercevoir les célèbres habitants, pour lesquels j'étais plein d'une respectueuse admiration, toute semblable à un culte pour la liberté et pour le

génie. Si j'avais été moins timide, il m'eût été facile de voir au moins madame de Staël en me présentant aux portes de Coppet ; mais, indépendamment de cette timidité qui ne cède qu'à de grandes occasions dominant les petites circonstances, une autre raison me retenait : cette raison, je n'osais pas la dire. Je connaissais le royalisme du château de Vincy où je recevais une si attrayante hospitalité. Je connaissais par l'histoire les sentiments semi-révolutionnaires que M. Necker, ministre amphibie d'une monarchie livrée à la révolution, avait dû transmettre à sa fille. Je pensais en moi-même qu'il serait peu convenable à moi, hôte des Vincy, d'aller me présenter au château de Coppet, comme pèlerin de la tombe de M. Necker qu'il m'était impossible d'aimer.

« Ce serait manquer à deux personnes, me disais-je, à madame de Vincy et à moi-même. N'y allons pas. »

Seulement, comme la grande route est à tout le monde, un regard soulage le cœur et n'engage pas. Je savais que madame de Staël allait, deux fois par semaine, à Genève avec quelques femmes de sa société, parmi lesquelles deux très-belles

personnes : l'une, madame Récamier, son amie, exilée comme elle des lieux habités par l'empereur; l'autre, mademoiselle de Constant, Allemande du plus grand éclat. Mais, à cette époque, la splendeur du génie éteignait dans mon âme tout autre désir. Je ne voyais dans madame de Staël, cherchant ce cadre de beautés pour sa laideur, qu'une absence totale d'envie, avec le sentiment supérieur de la beauté intellectuelle du génie sur la beauté matérielle du corps. Je l'en admirais davantage.

IX

Je me levai donc de très-grand matin un samedi, jour qu'on m'avait indiqué pour celui où elle faisait ordinairement cette course à Genève, et, muni d'un morceau de pain, j'allai me cacher sur la route de Coppet à Genève, dans un fossé du grand chemin où sa voiture devait nécessairement passer. J'y restai depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, caché par les arbustes du bord du chemin, occupé à lire *Corinne*, un des ouvrages de la Sapho moderne, et prêtant l'oreille au moindre bruit de voiture qui venait du côté de Coppet.

Malgré l'intérêt poétique du livre sur l'Italie, la journée me paraissait un peu longue, et je me disposais à quitter mon poste d'observation, quand j'entendis enfin le roulement de deux voitures qui ne me laissèrent plus de doute. Elles passèrent comme le vent ; la première ne contenait que deux hommes accompagnant mademoiselle de Constant, superbe personne à la fleur de l'âge. Elle n'emporta de moi qu'un regard et un cri muet d'admiration. La seconde, calèche découverte, contenait deux femmes que je ne pus que reconnaître : l'une était madame Récamier, dont la tête angélique ne pouvait pas porter d'autre nom que le sien et qu'un regard suffisait pour retenir à jamais ; mais sa beauté m'éblouit sans me distraire ; la deuxième enfin, qui parlait à haute voix à sa compagne souriante, était celle que je cherchais. Mes regards s'y attachèrent à loisir, car les chevaux semblaient se ralentir à dessein devant une légère montée de la grande route. Elle était, selon son habitude, coiffée d'un turban des Indes dont les couleurs variées donnaient des reflets magiques à son front. Ce front était large et élevé comme pour laisser rouler librement un monde

d'idées et d'images. Il ombrageait à peine deux yeux proéminents d'une forme et d'un éclat splendides. Ses yeux étaient toute sa physionomie ; ils parlaient plus que sa bouche. Son nez était court et fin ; ses lèvres épaisses et ouvertes, faites pour l'éloquence ou pour l'amour; son teint pâle, mais animé par la perpétuelle inspiration. Ses bras, sans cesse en mouvement et à demi nus, étaient blancs et magnifiques. Toute sa personne, un peu grosse, n'avait pas besoin de grâce pour séduire, elle entraînait.

La montée finissait, les chevaux reprirent le trot. Je ne vis plus que la poussière que les roues élevaient sur sa trace. Le génie avait passé dans son cortége de beauté; mais on ne voyait plus que le génie. Je n'achevai pas le volume, j'avais vu l'auteur!

Je revins tard à Vincy. On m'attendait pour souper. Je fus forcé d'avouer à madame de Vincy la cause de ma longue absence.

« Pourquoi ne m'avoir pas avoué votre curiosité si naturelle? me dit l'excellente femme. Nous avons pour madame de Staël, malgré quelque différence d'opinion, le même enthousiasme que vous. Nous vous aurions conduit chez elle; car on ne peut la voir là sans l'admirer, en être le voisin sans

l'aimer. Ses fautes sont à son esprit, ses qualités sont à son cœur. Le fond de toute sa gloire est la bonté.
— Non, répondis-je à mon hôtesse; j'aime mieux l'avoir aperçue que vue à loisir. L'éblouissement pour certains êtres vaut mieux que l'étude. C'est le jour du génie, il est rapide et fugitif comme lui. » Et nous parlâmes d'autre chose.

X

Cependant, il y avait trois semaines que je menais cette vie délicieuse, dans une si charmante intimité, au château de Vincy. Je connaissais l'extrême pénurie de la maison, j'avais peur d'être importun, peut-être onéreux. Je parlai d'aller à Neuchâtel et à La Chaux-de-Fond, à la recherche d'un rassemblement français. On sourit et on me laissa faire.

Un gentilhomme du Lyonnais, agriculteur de son métier, vint, comme j'étais venu, se présenter sous les mêmes auspices que moi à M. de Vincy, et me servit de prétexte et d'occasion pour m'éloigner. Je pris congé de mes excellents hôtes; il me sembla quitter une seconde fois ma famille. Madame et mademoiselle de Vincy avaient les

larmes aux yeux en recevant mes remercîments. Je partis avec mon compagnon lyonnais, promettant de revenir si La Chaux-de-Fond trompait encore mon attente. A Rolle, nous prîmes à frais communs un char suisse pour nous conduire à Neuchâtel. Il nous y mena en trois jours en côtoyant le pied du Jura, le plus pittoresque cadre du monde, le lac Léman, le lac d'Yverdun, le lac de Neuchâtel, à droite; les rochers et les forêts de sapins, à gauche. Nous arrivâmes charmés. Comme nos opinions étaient les mêmes, nous avions peu de conversations indépendamment de la belle nature. Nous nous informâmes à l'auberge de Neuchâtel du rassemblement français de La Chaux-de-Fond. On ne savait de quoi nous voulions parler. Mon compagnon se découragea et m'abandonna pour retourner aux environs de Lyon dans sa terre. Je voulus persévérer dans ma recherche et je me mis en route le lendemain à pied pour La Chaux-de-Fond. J'y montai par de noires forêts de sapins et d'éblouissantes cascades. J'y arrivai le matin du jour suivant.

La Chaux-de-Fond était alors un assez pauvre village suisse, peuplé de paysans horlogers, sur l'extrême frontière de la France. Les maisons rustiques

étaient disséminées sur des pelouses arides à la sortie des bois de sapins. J'avais assez le costume d'un ouvrier horloger venant chercher de l'ouvrage chez un maître en rouages de montres. J'entrai dans le premier cabaret venu et je demandai l'adresse de l'état-major de l'armée française. On se regarda à ces mots, et, après s'être interrogé en souriant quelque temps , on conclut que je voulais apparemment parler d'un prêtre français, nommé l'abbé Lafond, qui demeurait dans la grande auberge du village depuis un ou deux mois, et on proposa de m'y conduire si je le désirais. Je commençais à me défier d'un état-major ainsi disparu et remplacé par un abbé dans une bicoque solitaire au penchant des Alpes. Cependant , étant venu jusque-là, je voulus voir et je vis.

La grande auberge de La Chaux-de-Fond était au bout d'une rue solitaire, du côté opposé à celui par où j'étais entré. La jeune fille qui me conduisait entra et dit à l'aubergiste :

« Voilà un monsieur qui cherche l'armée française. On lui a dit chez nous qu'elle était chez vous et qu'elle s'appelait M. l'abbé Lafond. — En effet, répondit l'aubergiste, nous avons ici un

monsieur qui s'appelle M. l'abbé Lafond et qui se dit major général de l'armée française. Si monsieur veut lui parler, nous allons le faire prier de descendre. En attendant, voici une table, du fromage et de la bière pour se rafraîchir. »

On m'apporta ce modeste déjeuner, et je m'assis, pour y faire honneur, dans la grande salle de l'auberge.

XI

A peine étais-je à table que je vis descendre par un escalier de bois un petit homme d'une jolie figure, âgé de trente à quarante ans. « Voilà M. l'abbé Lafond, me dit la servante. » Et elle l'amena vers moi.

Il était vêtu d'une redingote brune, moitié militaire, moitié ecclésiastique. Des bas noirs tirés avec soin sur une jambe bien faite rappelaient le prêtre. Une cravate noire, surmontée d'un passepoil blanc, rappelait l'officier. La double nature était ainsi représentée : l'ecclésiastique en bas, le soldat en haut ; il y en avait pour tous les goûts. Je me levai, il s'avança en souriant et me demanda ce qui m'amenait à lui. Je le priai de s'asseoir.

Il se fit apporter des œufs pour déjeuner avec moi, et nous entrâmes en conversation, tout en vidant une chope de bière.

« Vous venez de la part de M. de Vincy ? me dit-il.
— Voilà sa lettre, » répondis-je.

Il la lut et me dit : « Je l'avais deviné.

— « Je viens pour grossir le rassemblement armé qui s'organise sous vos ordres à La Chaux-de-Fond, lui répondis-je. Je ne veux pas servir contre la France avec l'étranger, mais je brûle de servir pour le roi contre l'empereur. Où est l'armée ?

— « L'armée ! me dit-il, c'est moi ! il n'y en a point d'autre. N'ai-je pas été tout seul, il y a deux ans, l'armée du général qui, avec un seul homme, a mis tout un ministère en prison et tout un empire dans sa poche ? Les hommes ne sont rien, c'est l'idée seule qui est tout. L'idée est avec moi, et si je persuade d'ici à Besançon qu'une arméefo r-midable se forme sur cette frontière et qu'elle agira quand il en sera temps, n'est-ce pas aussi redoutable, en effet, que si de nombreux bataillons se préparaient à entrer en France par cette route et à porter signal et secours aux royalistes ? Sans argent, sans solde, sans soldats, sans armes, je tiens en échec

toute une province et je paralyse Besançon et Belfort. Vous venez vous-même vous y joindre, et vous ne trouvez qu'une tête au lieu de bras. C'est assez, croyez-le; restez avec moi, nous serons deux; et quand l'empereur sera vaincu en pleine campagne par les armes de l'Europe, nous aurons passé pour une insurrection tout entière, et la France de l'Est croira qu'elle nous doit sa délivrance. »

Je me mis à rire à mon tour.

« D'où il faut conclure, monsieur l'abbé, lui dis-je, que les ombres sont aussi puissantes que les corps et que l'imagination surpasse la réalité.

— « Ne vous l'ai-je pas démontré en 1813, me répliqua-t-il, et si le général Hulin avait consenti à se laisser convaincre par une balle dans la mâchoire que l'empereur était mort, l'empire n'était-il pas mort en effet ? »

— « Vous avez raison, monsieur l'abbé, répondis-je; mais une surprise n'est pas une révolution. Il vient un homme plus curieux et plus obstiné que les autres : au lieu d'une armée, il trouve un abbé spirituel, et, s'il ne veut pas être un aventurier, il souffle sur l'ombre et le néant apparaît. Déjeunons donc et permettez-moi de me retirer après. Je ne

croirai plus aux insinuations d'un homme et je me bornerai à faire des vœux pour vous. »

Il vit que son armée ne s'élèverait jamais à deux hommes, et il se borna à me raconter la conspiration de Malet dont il avait été le principal et unique instrument. Quinze ou vingt innocents bonapartistes avaient été fusillés pour convaincre l'empereur de la réalité d'une conspiration, et l'abbé Lafond, le seul coupable, s'était sauvé. Il espérait jouer une seconde fois le même rôle. Je refusai de lui servir de second.

C'était, du reste. un homme d'infiniment d'esprit, je dois lui rendre cette justice. Aumônier d'une maison de santé, voisine de celle où le général Malet purgeait une condamnation précédente, il avait senti qu'il lui fallait un soldat pour nouer une conjuration militaire; il lui avait persuadé la sienne. Il n'avait qu'un homme et il avait presque réussi; il pensait réussir encore, mais on ne réussit pas deux fois dans les miracles. Il était impossible de raconter le sien avec plus de confiance et d'esprit; c'était un artiste en politique, mais il n'avait pas 'art des variations : il jouait toujours le même air. Après l'avoir vu jouer toute la soirée de ce caractère

qui me frappa vivement, je le quittai le lendemain et je redescendis à Neuchâtel, désillusionné de ma recherche. Je revins par Berne au château de Vincy, où je racontai les puérilités de l'abbé Lafond. Je ne sais ce qu'il devint depuis. Il vit et il conspire peut-être encore. J'ai toujours été étonné de ne pas le voir fusiller dans quelque conjuration mort-née. Il y a un Dieu pour les hommes d'imagination. L'abbé Lafond fut un de ces hommes.

XII

L'empereur à Paris ne pouvait vivre longtemps sur la grande conspiration de l'île d'Elbe. Les royalistes et les libéraux lui donnaient un peu de temps pour se décider. Il promettait sans cesse, mais il ne tenait qu'à l'armée. Il se décida avant d'être prêt. Waterloo allait tout dénouer. Cette journée fatale à la France militaire s'approchait. Je résolus de passer en Savoie de l'autre côté du lac.

Il y avait un batelier du village savoyard de Narnier qui passait toute la semaine, de la rive savoyarde à la rive suisse de Nyons, les habitants des deux pays. Il était connu de mademoiselle ***.

maîtresse de l'hôtel de la ville où mesdames de Bellegarde habitaient. Je dis une seconde fois adieu à mes aimables hôtesses du château de Vincy. J'allai à Nyons. Je priai la maîtresse de l'auberge de me recommander au batelier de Narnier comme un bon royaliste fuyant la France impériale et cherchant à vivre en paix jusqu'au dénoûment. Le batelier, bon royaliste lui-même, consentit à me passer. Je m'embarquai sur sa felouque découverte et chargée de bestiaux, à la fin de juin, par un de ces jours d'orage qui rendent le lac Léman plus tempêtueux que l'Archipel. Nous eûmes une traversée périlleuse et que les lames courtes et cahotantes du lac, en approchant des côtes de Savoie, prolongèrent jusqu'à la nuit. La dernière nous jeta sur la grève.

J'allai loger, à Narnier, chez le batelier lui-même, qui consentit à m'héberger pour quelques heures. Je m'informai, en soupant chez lui, d'une maison où l'on pourrait me recevoir à un prix fort borné, car mes voyages à Neuchâtel et à Berne avaient fort ébréché mes cinquante louis, et, si mon exil devait se prolonger encore, je songeais à passer en Angleterre ou en Russie pour enseigner la lan-

gue française aux étrangers. Le batelier dit à sa fille, jeune personne de vingt ans, qu'il avait au bord du lac une maison vide qui avait servi de poste aux douaniers du roi de Sardaigne jusqu'à la guerre et qu'il pourrait me louer, si je m'en contentais, et si le foin des pauvres voisins qu'il y déposait pour l'hiver ne risquait pas de m'incommoder. La maisonnette n'était qu'à un quart d'heure de Narnier. Si cet arrangement me convenait, il me louerait la chambre pour cinq sous par jour et il me nourrirait pour quinze sous par repas, sans viande, mais avec du bon pain, des truites du lac et du fromage de chèvre. C'était vingt sous par jour. Cela convenait infiniment à mon goût pour l'isolement et à mes besoins d'économie.

Le lendemain sa fille m'y conduisit.

XIII

En sortant du village de Narnier, on suit à travers champs un petit sentier infréquenté à travers la prairie et les joncs. Après quelques minutes de marche, on entend le bruit régulier des lames du lac se brisant sur les écueils de la côte ou mourant

sur le sable mou du rivage. Le souffle de l'eau nous rafraîchit le visage. A peu de distance on aperçoit un petit bâtiment carré et solitaire, tout semblable à la coque d'un navire naufragé. Les murs, du côté de la terre, n'ont qu'une porte basse, voilée par deux ou trois groupes d'osiers. Du côté des flots, une petite fenêtre, étroite et basse aussi, ressemble à l'ouverture d'une guérite destinée à surveiller le lac. Porte et fenêtre, tout était fermé. On ne voyait aucun signe de vie ; on n'entendait aucun bruit ni dans la maison ni autour. Elle rappelait la maison d'un lépreux du moyen âge, dont Xavier de Maistre avait décrit la solitude quelques mois avant.

« Voilà la maison, Monsieur, » me dit la jeune batelière en me regardant avec un air inquiet comme si elle eût craint que cet aspect ne me dégoûtât du site.

En parlant ainsi, elle mit une grosse clef de bois dans la serrure, et la porte roula sur ses gonds. Une chouette, seule habitante de la demeure, effrayée du jour qui entrait, s'envola en frappant de ses ailes aveugles contre les murs. Mais je n'en fus pas effrayé, et nous montâmes dans la chambre unique qui avait servi de corps de garde aux douaniers. La

chambre pouvait avoir huit ou dix pieds de diamètre en tout sens. A l'exception de la fenêtre, qui restait ouverte pour donner de l'air au fourrage, tout était plein d'herbe sèche.

« Et voilà la chambre, » dit, plus modestement encore, la jeune batelière. Puis se reprenant, comme honteuse d'offrir ce logement à un étranger : « Mais on la videra, on la nettoiera, ajouta-t-elle, et on mettra un bois de lit à la place du foin. »

A ces mots, elle donna un léger coup de sabot dans le foin, et il en sortit, avec une odeur d'herbe de marais, une quantité de petites souris qui coururent dans la chambre.

« Oh ! les jolies camarades de lit, dis-je en souriant à la batelière : une chouette et des rats ! Eh bien, ajoutai-je, en mettant la tête à la fenêtre et en contemplant les vastes lames qui venaient lécher le pied du mur de la maison et la belle scène des montagnes du pays de Vaud en face, et les deux promontoires de Savoie qui formaient à droite et à gauche l'anse de Narnier, eh bien ! je trouve la maison parfaite et je la prends. »

Sa figure rayonna de contentement et d'orgueil. Je m'assis sur le foin.

« Il ne me faudra pas d'autre lit, lui dis-je; une paire de draps et une couverture pour les jours de froid, c'est tout ce que je demande à votre père. Je serai très-bien là; j'ai l'habitude des greniers à fourrage dans la campagne; l'odeur ne m'importunera pas. Êtes-vous mariée, batelière?

— « Non, Monsieur, me dit-elle. Mon père est veuf, il est vieux; il serait resté seul; il n'y aurait eu personne à la maison pour faire la soupe, personne sur le bateau pour raccommoder la voile, personne au gouvernail pour tenir le timon. Je n'ai pas voulu quitter mon père.

— « Vous êtes une brave fille, lui répondis-je. Dieu vous bénira. »

Je la regardai d'un air qui semblait lui dire: « Un homme eût été heureux cependant de faire le bonheur d'une si jolie personne. »

Nous revînmes vite à la maison.

— « Je vous porterai du pain et du fromage sec de chèvre tous les jours pour votre déjeuner, et je vous ferai frire du poisson et vous ferai du café à la maison pour votre dîner. Mais je ne suis pas habile, vous excuserez, Monsieur, les auberges de campagne. Ça ne vaut pas celles de Nyons, voyez-vous! »

XIV

Le batelier fut très-flatté que sa maison du lac pût convenir à un voyageur. Tout fut arrangé le soir même à ma satisfaction. Je dînai à Narnier avec mes hôtes, et le soir j'allai m'installer dans la maison des douaniers. Mon bagage tenait dans mon mouchoir et consistait en quelques livres apportés de Nyons et en une paire de pistolets de poche, que je plaçai sur le devant de ma fenêtre. Je dormis comme l'on dort à dix-huit ans. Les souris dérangées coururent toute la nuit, cherchant leur trou, et la chouette poussa quelques cris au réveil du jour; mais cela me montra seulement que je n'étais pas seul. Quelques hirondelles vinrent battre de grand matin ma fenêtre, où elles furent étonnées de trouver des vitres mises la veille par la batelière. J'allai leur ouvrir et elles volèrent librement dans ma chambre. Puis je pris mon crayon et j'écrivis, en regardant au delà du lac un point blanc qui était le château de Vincy, les vers suivants :

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?
Viens reposer ton aile auprès de moi.
Pourquoi me fuir quand un ami t'appelle ?
Ne suis-je pas voyageur comme toi ? etc.

La batelière vint frapper à ma porte au moment où j'achevais ces vers que j'adressais mentalement à Vincy. Je ne les donnai à personne, et je fus très-étonné, quelques années après, de les entendre chanter à Paris et attribuer à M. de Chateaubriand. Ils ne valaient pas la peine pour lui de les désavouer, pour moi de les revendiquer. Nous nous rappelons sa touchante romance :

> Ma sœur, te souvient-il encore
> Du château que baignait la Dore
> Et de cette tant vieille tour
>   Du More
> Où l'airain sonnait le retour
>   Du jour ?

Chateaubriand était un grand poëte en prose, et je n'étais rien qu'un rossignol bégayant par hasard un air dans la solitude.

Cette journée fut consacrée par moi à étudier les différents aspects de mon ermitage.

Ce fut un des beaux jours de ma vie. Il se grava tellement dans ma mémoire que je l'y retrouvai sans notes à un demi-siècle de distance, comme si les heures d'un autre siècle n'étaient pas encore sonnées sur le beffroi de ma tour de Saint-Point !

Hélas! les heures qui vont y sonner bientôt ne sont déjà plus à moi!...

Passons.

XV

Un beau soleil de juillet inondait de ses rayons passant à travers mes vitres neuves le tas de foin odorant où j'étais nonchalamment étendu. Je n'entendais nul bruit ni au dedans ni au dehors de la maison, excepté quelques frôlements d'ailes de la chouette dans les escaliers et quelques pas timides des jolies souris étonnées sur les planches balayées de ma chambre; quelques hirondelles aussi demandaient l'entrée contre mes vitres. Je me levai et, après avoir passé mon pantalon, je sautai au bord de mon lit de foin, j'ouvris ma fenêtre et je m'accoudai en manches de chemise et les pieds nus sur la pierre de taille de l'embrasure. La brise du matin chassait le flot couronné de légère écume jusqu'au bord de ma fenêtre. L'hirondelle voletait en y trempant le revers de son aile. Tout était vide et calme dans l'espace entre mes deux caps avancés. Seulement j'apercevais au

delà de la ligne bleue, dessinée en pleine eau par le lac, la barque de Lausanne qui penchait sa voile sous le vent en labourant les vagues à une demi-lieue de moi. Quelques oiseaux blancs, aux longues plumes triangulaires, voguaient ou plongeaient entre la terre et la barque, puis disparaissaient en la suivant. On n'entendait aucun bruit, tout faisait silence, excepté le bourdonnement des mouches dans le rayon. Ce silence parfait me laissait entendre le balbutiement de mes pensées. Ces pensées étaient tranquilles et lumineuses comme l'horizon. Il me semblait qu'elles n'avaient rien à me demander et que cette nature leur suffisait. Mon âme montait à Dieu sans paroles et se reposait en lui.

On frappa à ma porte. C'était la batelière qui m'apportait mon pain frais et du beurre dans une écuelle. La chouette fit un mouvement pour se cacher en l'entendant. Les hirondelles s'ébattaient pour lui demander des miettes de pain ; les souris s'enfuirent. J'allai lui ouvrir. Elle monta et mit la nappe sur une chaise. Nous causâmes un moment. Elle fit mon lit et secoua les draps et la couverture en me demandant comment j'avais dormi. J'étais gai et, tout en mangeant, je me félicitais de la tran-

quillité de la maison ; j'interrogeais la batelière sur les sites que j'apercevais de ma fenêtre; je laissais tomber des miettes pour les hirondelles qui les disputaient aux souris. Je promis d'aller au village pour dîner deux heures après que l'angelus de midi aurait sonné dans le clocher de Narnier, et nous nous séparâmes. Elle retourna dire à son père que le jeune Français était très-content et très-poli, et le père alla pêcher des truites dans le torrent sablonneux qui traversait la plaine non loin de sa maison. Sa fille m'avait apporté les livres que l'aubergiste de Nyons lui avait remis la veille pour moi. J'en pris un sous mon bras et je sortis sans savoir où j'allais et en suivant à gauche la lisière du lac. Elle était couverte de graviers roulés, mêlés à de jolis coquillages que la vague faisait bruire en les rapportant sous mes pas. Je les ramassais et les rejetais tour à tour.

« Qu'heureux, me disais-je, sont les paysans de ces contrées ! La nature a pourvu même à leurs plaisirs. Ils trouvent à leurs pieds les jouets de leurs enfants et la parure de leurs femmes. »

J'apercevais de loin un grand château bâti dans une espèce de désert sur l'extrémité du cap, au bord des flots immobiles. J'y dirigeai sans intention mes

pas. J'y arrivai à la fin. Il était habité par une honnête famille de fermiers. Ils me dirent que c'était le château d'un gentilhomme savoyard, nommé M. le comte de Ceste, père et grand-père d'une riche famille d'enfants, qui demeuraient à Turin et à Chambéry. Ils m'ouvrirent même les portes et me firent entrer dans l'intérieur de la maison. Les fenêtres du salon ouvraient sur des terrasses et sur le lac. C'était le même aspect, mais grandiose, de l'ermitage du batelier de Narnier. Ils me prirent pour un séminariste, à cause de mon livre que je tenais comme un bréviaire sous le bras. Cela suffit pour leur donner pleine confiance. Ce peuple croit à la sainteté de tout ce qui sait lire. Je restai une heure ou deux dans les jardins et dans la cour avec toute la famille du fermier.

Je repris le chemin de Narnier par l'intérieur des terres. De gros châtaigniers, semblables à ceux de Thonon et d'Évian, croissaient çà et là parmi les bocages et les prés. Excepté les merles qui s'enfuyaient en sifflant et quelques vaches abandonnées à elles-mêmes qui ruminaient à l'ombre, je ne rencontrai personne. Ce pays, pauvre et presque désert en comparaison du pays de Vaud en face, sem-

ble appartenir à là seule nature. Il est d'autant plus beau pour les hommes simples; de même le sentiment est supérieur à la richesse. Je faisais ces réflexions que Rousseau avait déjà faites et que ma vie entière m'a confirmées depuis. Dans tous les sites champêtres qui me tentaient je m'asseyais à l'ombre et je lisais quelques pages de mon livre. C'étaient précisément les *Confessions* dont j'étais enthousiaste à cette époque de ma jeunesse. Ce qu'elles contiennent d'obscénités m'a toujours dégoûté, mais les descriptions de la pure nature me paraissaient, sous la plume de cet écrivain sublime et bizarre, la plus digne photographie des œuvres du Créateur. La cloche de midi au clocher de Narnier vint à retentir à travers les feuilles des arbres. Je repris ma route dans la direction du son, et j'arrivai vers deux heures après midi chez le batelier.

XVI

Deux couverts étaient mis dans une petite cellule de bois à côté de la cuisine. Le batelier m'attendait. La fille laissait s'épaissir dans une marmite, auprès d'un petit feu, une bouillie de maïs

gratinée, tandis que la poêle au long manche, déjà garnie de beurre frais, attendait auprès qu'une douzaine de petites truites aux écailles tachetées de noir et de rose, assaisonnées d'herbes fortes, y fussent jetées pour cuire ensemble à la flamme rallumée d'un sarment de vigne. Une bouteille de vin blanc du pays de Vaud et un pain bis savoureux de la Savoie étaient sur la table.

La batelière nous servit deux longues assiettes de maïs bouillottant encore et qui, en se refroidissant, se couvrait d'une peau épaisse : nous le mangions lentement, à petites gorgées, selon l'habitude paresseuse du paysan qui se repose à table. Quand nous eûmes fini, le père me versa un demi-verre de son brillant vin blanc. Sa fille ne s'asseyait point à table. A la manière des esclaves antiques, les femmes restent debout pendant que les hommes mangent, soit qu'elles ne jugent pas que l'action vulgaire de prendre sa nourriture soit digne de la délicatesse de leur sexe en présence des hommes, soit qu'elles s'en abstiennent par respect pour eux, et que celles qui préparent les aliments ne doivent les goûter qu'à la dérobée et dans l'attitude des servantes. La batelière agissait de même derrière

son père, et ne prenait son maïs au fond de la marmite qu'après nous.

Nous entendions frire les truites dans le beurre frais. Elle nous les servit toutes fumantes dans un grand plat de terre cuite orné de quelques lignes de peinture comme une porcelaine. Elles étaient délicieuses, et je me contentai facilement de mon régime. Quelques verres de vin blanc et des noisettes fraîches le complétèrent. La nuit venait : le marguillier, le sonneur de cloches, l'étameur ambulant du village entrèrent et causèrent des affaires politiques avec le batelier. Cela me rappelle les entretiens de Machiavel avec les bûcherons de San Casciano, dont il est question dans ses *Lettres familières*. Machiavel s'y peint revêtant, le matin, pour sa journée rustique, l'habit du ferreur de mules ou du villageois grossier qu'il devait échanger, le soir, contre des habits de cour.

La conversation m'étonnait beaucoup par le bon sens de ces hommes simples. « La maison de Savoie, disaient-ils entre eux, nous aimait trop pour nous bien gouverner? Et comment auraient-ils pu nous bien gouverner, ils n'osaient pas nous imposer, de peur de nos murmures. Pour être bien gou-

vernés, il faut avoir des soldats pour défendre le pays et de bons administrateurs pour l'administrer. Comment recruter, nourrir et habiller des soldats et payer des administrateurs sans argent, et comment avoir de l'argent sans impôts ? Ne nous parlez pas de ces gouvernements paternels ! Bonaparte se moquait des écus et des hommes. Il faut convenir qu'il gouvernait le Piémont et la Savoie mieux qu'eux. »

Ces mots me frappèrent, et je m'en souviens encore. La popularité est mieux jugée par les peuples eux-mêmes que par ceux qui se proclament leurs défenseurs.

A la nuit tombante, la batelière me donna ma lanterne, et je regagnai ma maison. J'allumai mon brasero, je fis ma prière comme à Milly, et le sommeil me surprit balbutiant les saintes paroles que notre mère nous faisait réciter dans notre enfance. En me retrouvant seul, je redevenais meilleur. Cela a toujours été ainsi. Je suis étonné que les livres ascétiques n'aient pas béni davantage la solitude. Heureux les seuls ! car la pensée de leur mère revient les visiter !

XVII

Mon réveil du lendemain à la voix de la batelière fut le même que la veille. Nous causâmes amicalement pendant que je déjeunais et qu'elle faisait mon lit de foin. Elle comprenait que j'étais un garçon bien élevé et qu'elle n'avait rien à craindre pour son innocence avec moi. Elle s'asseyait sur le tas de foin et me parlait avec une amitié qui m'inspirait plus de modestie encore. Les hommes ne savent pas combien la réserve est plus amoureuse cent fois que la licence de paroles. La femme est glorieuse d'être respectée. Toute impudeur est du mépris.

Elle s'en alla, et je recommençai ma journée de la veille : des vers, de la lecture et de la promenade au beau soleil du mois de juin. Cette année 1815 était l'année du soleil. Dieu semblait donner à la nature la sérénité qu'il refusait à la politique. Je franchis, ce jour-là, la route transversale de Saint-Georges à Genève, et j'allai visiter l'antique et magnifique abbaye de Ripaille qu'avait achetée le général piémontais Desaix. Desaix com-

mandait en ce moment une colonne bonapartiste que combattait une armée autrichienne à l'entrée du Valais. C'était un brave et habile général qui se battait *pro aris et focis*. Il eut quelques belles journées militaires qui retardèrent la marche des Autrichiens sans pouvoir retarder Waterloo. Je revins le soir à Narnier où je trouvai le même souper que la veille. Le pays admirait le courage des Français, mais ne s'y joignait pas. La vraie guerre était en Belgique. Les journaux de Genève nous en transmettaient quelques nouvelles. C'était là qu'on allait tirer au sort la destinée du maître de l'Europe.

Je revins dormir avec ma chouette, mon hirondelle, mes souris et le bruit intermittent des lames du Léman. L'aimable batelière m'apporta son pain frais, son laitage et sa candeur. J'avoue que, malgré mon royalisme de principes et de sentiment, j'aurais voulu que cet état d'incertitude des événements durât toujours pour prolonger aussi l'état de mon âme chez le batelier de Narnier.

La journée fut voilée de brouillards qui s'élevèrent vers huit heures du matin. Le batelier, aidé de ses camarades, vint pousser sa barque à l'eau et me proposa de me conduire à Nyons où il me-

nait du bétail. J'acceptai, espérant trouver des livres et des nouvelles. En trois heures, un vent d'ouest nous mena au port de Nyons. La maîtresse de l'auberge, qui m'aimait depuis l'aventure de mesdames de Bellegarde, me remit des livres, et me dit tristement qu'on répandait dans le pays que Bonaparte avait gagné une seconde bataille en entrant en Belgique et qu'il devait être à Bruxelles; mais ce n'étaient encore que des bruits populaires. Je revins, décidé à passer en Russie pour élever de jeunes Russes. Je restai à Narnier dans la même incertitude. Le lac, la solitude, le batelier et sa fille me consolaient. Je n'étais pas insensible non plus à la gloire de la France ayant triomphé, seule, de l'Europe conjurée. Mais j'aurais voulu que ce fût pour une meilleure cause que l'ambition d'un homme.

XVIII

Je continuai à vivre seul dans ma maisonnette vide, avec les animaux muets, mes compagnons. Ah ! que j'aurais été heureux si la Providence m'eût accordé un chien ! Il m'en vint un d'un

château voisin de Narnier, qui s'attacha à moi, parce que je le caressais chez la batelière et qu'il me vit seul dans ma masure. Partout où il y a un malheureux, Dieu envoie un chien. Je l'ai éprouvé vingt fois depuis. L'homme ne le voit pas toujours. J'en ai connu un qui avait l'honneur de sa misère et qui n'a jamais voulu se donner à moi après la mort du mendiant aveugle son maître, ni manger autre chose que du pain mendié dans le ruisseau au lieu des mets de ma table, parce que ce pain de l'aumône lui rappelait son premier état et son dévoûment au pauvre. Il ne m'a même jamais pardonné d'avoir essayé de le séduire par l'intérêt de sa gourmandise. « Tu ne m'as pas connu pour ce que je vaux, semblait-il dire ; mon honneur m'est plus cher que tes richesses. »

J'étais riche alors, mais il était chien.

Le château d'Antioche, voisin de Narnier, appartenait à un gentilhomme de l'Autunois que j'avais connu à Lyon, mais dont je ne me fis pas reconnaître pour rester chez le batelier.

XIX

Depuis que ce chien m'eut adopté, ma solitude cessa. Il ne me quittait plus ; nous nous aimions, nous nous promenions, nous dormions ensemble. Il m'avait deviné comme je l'avais compris. J'avais un ami et une amie chez le batelier; l'amie, c'était sa fille.

Tous mes jours étaient doux et tous étaient délicieux. Habiter loin du monde et laisser l'univers à ses agitations et à ses inquiétudes, comme un esprit céleste, désintéressé des choses d'ici-bas, qui les regarde à peine et qui s'en fie à la Providence du soin de les conduire et de les dénouer; n'avoir d'autre intérêt sous le ciel que la sérénité ou le nuage du firmament qui ternissait ou égayait l'horizon de ma fenêtre; sortir quand l'heure limpide m'y conviait; découvrir au hasard des sentiers inconnus et toujours dépeuplés; me choisir au soleil ou à l'ombre des asiles secrets où, seul avec mon chien et mon livre, je laissais couler les heures en les comptant par le contre-coup monotone des vagues sur les rochers de la rive; suivre de l'œil les

voiles penchées que le vent du matin ou du soir portait aux rivages ignorés et qui, peut-être, avaient le secret de ma destinée obscure ; rêver les secrets de cette destinée ou dans les perspectives lointaines des pays étrangers ou dans les agitations héroïques de l'Europe bouleversée par les événements suspendus sur ma tête ; revenir à pas lents, à la fin du jour, chez le batelier de Narnier, comme l'Herminie du Tasse chez les pasteurs de l'Idumée ; jouir, les coudes sur la table, de la conversation de cet homme simple et des soins de sa charmante fille ; puis rentrer, ma lanterne à la main, mon chien sur mes pas, à travers les lagunes des bords du lac, à ma maison isolée, et m'endormir dans la main de Dieu sur mon foin comme l'hirondelle dans son nid jusqu'au jour ; recommencer ce jour comme l'autre avait fini, et revoir au réveil toujours les mêmes lames écumeuses laver avec le même murmure le bord de ma fenêtre comme des servantes du Seigneur, jusqu'à ce que la fille du batelier, devenue ma propre servante, vînt m'éveiller en m'apportant le pain et le laitage du jour : tel était et tel fut mon séjour d'un mois dans cette singulière retraite. C'était le rêve le plus complet de solitude qu'aucun

mortel eût pu imaginer. Le bonheur n'y était pas moins absolu, et je ne me souviens pas, dans toute ma vie, d'en avoir jamais goûté un pareil. S'il avait pu durer toujours, ma vie était close, et Dieu aurait pu fermer le livre sans y rien ajouter. La nature la plus idéale, la saison la plus tiède, la solitude la plus silencieuse, la société la plus innocente et la plus bornée : la fille du batelier, une chambre, une hirondelle, un chien, un lac pour horizon, une espérance vague et indécise pour perspective, et la séve de la jeunesse pour vivifier tout cela, c'était tout ce que l'humanité pouvait désirer. Non, jamais je n'ai vécu de jours qui aient égalé ces jours de Narnier. La mélancolie et le désert ne trouveront pas deux fois un tel Éden! Quand le souvenir me les retrace, j'oublie que c'était une réalité et je me figure avoir rêvé la maison du corps de garde des douaniers.

Mais non, je ne rêvais pas !

XX

C'était trop doux, cela ne pouvait pas durer. Et en effet cela allait finir.

La bataille de Waterloo m'arriva un matin par une petite barque que conduisait sur le lac un commissionnaire de madame de Vincy. Je la voyais voguer au lever du soleil comme une mouette dont le rayon du matin éclaire le revers de l'aile quand la vague se colore. J'étais à ma fenêtre, ne me doutant pas que cet esquif portait pour moi le sort du monde. L'esquif s'échoua sur le sable. Le commissionnaire me demanda si je ne connaissais pas un jeune Français réfugié à Narnier. Je lui dis que c'était moi. Il me remit une lettre de madame de Vincy et un paquet de journaux de Genève.

« Nous ne savons pas si vous pourrez vous réjouir du malheur de vos compatriotes ; mais quant à nous, rien ne nous empêche de nous réjouir de la victoire de l'Europe. Bonaparte est complétement puni de sa téméraire entreprise. Il a été battu et mis en fuite complète aux Quatre-Bras. Il est déjà à Paris. Il n'a plus d'armée, des flots de sang ont coulé, les Français sont vaincus, notre fils est blessé, mais le monde est sauvé. Je vous envoie les détails dans ce paquet de journaux. Renvoyez-les-nous. »

L'esquif était abordé ; le vent du matin emporta

la lettre, je courus aux journaux. Je m'assis pour lire le désastre. Je ne pouvais me réjouir en effet de la destruction de l'armée française; mais, si Bonaparte eût été vainqueur, la cause du roi était perdue. Je restai indécis entre deux sentiments. Mes larmes coulèrent. Était-ce douleur d'homme? Était-ce joie de parti? Je ne cherchai pas à m'en rendre compte. Tout le monde peut comprendre ce double sentiment; nul ne peut l'exprimer. Ma larme seule dit ce que les paroles ne peuvent dire. C'est là le malheur des mauvaises actions dans lesquelles un homme entraîne son pays. Vainqueur, on ne peut applaudir à sa victoire; vaincu, on n'ose se réjouir de sa défaite. Il faut se taire.

Aussi je me tus tout le jour et à dîner chez le batelier. Il m'en coûtait de quitter cet asile que Dieu m'avait ouvert dans ce désert, à l'étranger, et où je n'étais contraint, selon les principes de mon vertueux père, ni de désavouer mon roi ni de combattre mes concitoyens. La bataille de Waterloo tranchait pour moi la question. Je ne me dissimulai pas le retour désiré et prochain du roi. Déjà il marchait pour se rapprocher de Paris. L'invasion de l'île d'Elbe manquée, il ne restait à la France qu'à té-

moigner à Louis XVIII son repentir et à rappeler les princes réparateurs de ses fautes et de ses maux. C'est ce qui allait inévitablement avoir lieu.

Bonaparte, qui s'était montré un véritable héros à Grenoble en présentant sa poitrine aux soldats qui s'avançaient contre lui, fut un général imprévoyant en se séparant de la moitié de ses forces et en livrant le général de Grouchy au hasard et à des ordres mal donnés, quand il fallait le réserver pendant vingt-quatre heures pour combattre avec lui et avec la France. Il n'eut plus ni auxiliaires ni retraite. A son retour à Paris, on ne retrouva plus en lui le héros de sa jeunesse. Il était l'homme du succès; dès que la fortune n'était plus avec lui, il s'abandonnait lui-même. L'indécision lui enleva ce qu'il pouvait réunir encore pour mourir noblement et pour sauver la France. Tout son séjour à l'Élysée ne fut que du temps donné par lui à l'audace des uns, à l'ingratitude des autres. On eût dit qu'il ne connaissait pas les hommes. Ses amis mêmes le trahissaient. Sa politique, sans résolution et sans pensée, fut une alternative perpétuelle entre le *oui* et le *non*. S'il voulait combattre, il ne fallait pas venir étaler sa ruine à Paris : il fallait réunir ses débris à Laon,

appeler la France, couvrir Paris, dissoudre la chambre, reprendre la dictature, tenant d'un côté la capitale sous l'épée de Damoclès de son armée, et retardant de l'autre côté les pas de la coalition. Au lieu de cela, il menace Paris par sa présence; puis il va pleurer à la Malmaison. Enfin, il part trop tard et va se rendre aux Anglais pour mourir sans grandeur à Sainte-Hélène. Il y joue une longue parodie avec les hochets de sa puissance. Il tient plus au titre d'empereur qu'à l'empire. Il n'est plus un grand homme, il est un petit simulacre de grandeur. Sa mort donne le secret de sa vie. On le plaint, on ne l'admire que par complaisance. Il se trouve des historiens pour lui donner la réplique; mais, quand l'historien véridique sera né, il dira qu'il était mort grand à Fontainebleau, et que son ombre seule expire à Sainte-Hélène.

XXI

Je demeurai huit ou dix jours à Narnier, attendant des nouvelles finales pour ne pas rentrer trop tôt en France. Fouché, chef d'un gouvernement provisoire, tendait ses fils; Carnot discourait et le lais-

sait agir; Caulaincourt lui-même s'impatientait de la lenteur de l'empereur à prendre un parti. Louis XVIII rentra à Paris en vendant sa dignité à un régicide.

Ma mère m'écrivit par M. de Maizod de ne pas rentrer avant qu'elle me fît dire que le roi régnait de nouveau aux Tuileries.

Je ne pouvais quitter sans regrets ma tranquille solitude de Narnier. Je continuai à l'habiter encore quinze jours. Je les employai à dire adieu aux flots du lac et à tous les sites des bords où j'avais été si heureux. Un secret instinct semblait m'avertir que je ne retrouverais jamais un ciel aussi selon mon cœur. J'entrai avec la batelière sur l'esquif de son père dans toutes les anses du lac que j'avais visitées. Je parcourus avec mon chien toutes les solitudes du rivage où je m'étais tant de fois égaré. Je retrouvais toutes les traces de ma pensée où je les avais dispersées, et où j'en faisais une collection comme de ces fleurs sauvages que le voyageur recueille et fait sécher sur son cœur pour que l'odeur lui rappelle les lieux qu'il ne reverra plus.

Après ces pieux pèlerinages, je revis briller au loin sur les murs blancs du château de Vincy les

derniers rayons du soleil d'été, qui m'avaient été si hospitaliers et si propices. J'y envoyai par la brise toutes les bénédictions que je devais à un lieu qui m'avait rendu une mère et une sœur. J'allai dormir mon dernier sommeil sur mon foin regretté de Narnier.

XXII

Ma nuit fut triste et mon réveil lugubre. Le ciel, pour la première fois, était taché de nuages. Comme je devais aller à Chambéry par Genève, le batelier et sa fille vinrent me dire adieu. Le père devait rétablir le foin dans ma chambre, pendant que sa fille, pour abréger mon chemin par terre, me conduirait sur le lac jusqu'au cap de Bellegarde où je la laisserais. Je m'embarquai donc vers les sept heures du matin et nous lançâmes l'esquif en pleine eau. Mais à peine avions-nous fait trois cents toises qu'en jetant mon regard du côté de ma maison isolée, je crus apercevoir quelque chose de noirâtre qui nageait avec effort dans notre sillage. Je reconnus mon chien Zerbois, ce fidèle ami qui, après notre départ du rivage, croyant que nous allions revenir, avait vu

que nous doublions le cap à gauche et n'avait pu résister au besoin de suivre son maître à la côte opposée. Il avait mal calculé ses forces ; sa respiration bruyante nous arrivait de lame en lame par sanglots. Nous suspendîmes à l'instant nos rames, et, retournant la proue vers Narnier, nous nous efforçâmes de nous rapprocher de lui ; mais il était trop tard, et quand nous lui tendîmes le manche de la rame, il ne put la prendre et se noya, épuisé d'efforts. Nous ne jetâmes au fond de la barque qu'un cadavre inanimé dont les yeux nous regardaient encore.

La fille du batelier pleura à sanglots ce fidèle ami mort de tendresse. Elle me promit de l'ensevelir sous la porte de la maison des douaniers à son retour. Elle reprit sa rame et pleura sur ses mains jusqu'à Bellegarde. Je ne lui dis rien non plus. J'aurais craint que mes adieux ne fussent un sanglot. La distance et les larmes s'interposèrent seules entre nous. Tels furent nos adieux : le silence de mon côté, et le cadavre du chien sous les pieds de la batelière. Quels mots auraient mieux exprimé nos regrets que ce silence ? Le vent soufflait vers Narnier. Chaque fois qu'un monticule me permettait de voir encore le lac, je voyais la jeune batelière,

immobile et accoudée sur ses genoux, regarder mon chien et s'essuyer les yeux. Elle ne pouvait voir les miens.

Mon petit paquet sur mon épaule, j'arrivai le soir très-tard à Genève. J'allai loger aux *Balances* et le lendemain coucher à Frangy. Je n'arrivai qu'à la fin du troisième jour à Chambéry.

XXIII

Je connaissais Chambéry depuis mon premier voyage en Italie. J'y avais cet ami de collége dont j'ai parlé, neveu du comte de Maistre alors ambassadeur de Sardaigne en Russie, et dont toute l'aimable famille tenait un rang distingué dans la ville. Cette famille, avec laquelle je devais m'apparenter intimement depuis, se composait alors de quatre frères.

L'un était le chevalier de Maistre, auteur du *Lépreux de la cité d'Aoste* et du *Voyage autour de ma chambre*, deux livres inimitables, l'un en sensibilité, l'autre en agrément. Il était encore en Russie; il s'y était marié à une femme russe riche et distinguée.

Un autre était l'évêque d'Aoste, auteur de sermons estimés, vivant à Chambéry dans sa famille; jeune homme accompli d'originalité et de mérite, que Sterne seul aurait pu peindre : la bonté dans la vertu, la piété dans la facétie, Yorick et Fénelon pétris dans le même limon d'honnête homme.

Le troisième qui était l'aîné selon l'esprit, était le fameux comte de Maistre, ambassadeur à Pétersbourg. C'était certainement un écrivain de premier ordre, je ne prétends pas le déposséder de ce titre; mais moi qui les ai tous plus tard beaucoup connus, je lui préfère infiniment ses deux modestes frères, le chevalier et l'évêque, originaux sans travail et produisant des chefs-d'œuvre sans y prétendre, comme la marmotte des Alpes produit sa toison.

Je lui préférais même leur frère, colonel de la brigade de Savoie, qui n'avait rien écrit et qui se bornait à admirer ses frères.

En sorte que, frères et sœurs, neveux et nièces compris, le tout était un génie en plusieurs personnes, qu'il fallait estimer, admirer, aimer en commun et en masse sous peine d'être injuste en-

vers quelqu'un d'entre eux. Une famille d'êtres uniques : tels étaient alors les de Maistre.

XXIV

Le seul membre de la famille avec lequel je fusse lié intimement quoique avec des intermittences diverses, depuis notre rencontre chez les jésuites de Belley, était Louis de Vignet. Il était digne de ses oncles par son esprit et par son caractère. Seulement ce caractère, bien qu'excellent au fond, était moins naturel et moins dénué de prétention. Son génie était incontestable, mais il était volontaire; il se sentait grand, mais il en concevait une estime grande aussi pour lui-même et un mépris mal dissimulé pour les autres. J'en excepte sa famille, parce que son admiration pour ce qui lui tenait d'aussi près rejaillissait sur lui. La supériorité des siens ne lui coûtait rien à proclamer, elle complétait à ses yeux sa propre supériorité : louer ses oncles, c'était se louer lui-même. Il ne tenait aux de Maistre que par les femmes, sa mère était leur sœur; mais il n'y avait point de sexe pour le génie dans la famille. La parenté, l'amitié même avec eux

ennoblissaient. Il était de plus très-juste envers ceux dont il avait une fois apprécié le mérite. En cela je n'avais point à me plaindre de lui. Il avait conçu, au collége, une idée de moi plus haute que nature. Son amitié avait aidé à son jugement. Il m'aimait avec entraînement.

Dès qu'il apprit que j'étais arrivé à Chambéry, il informa de mon arrivée le colonel de Maistre, son oncle, sa tante madame la colonelle, l'évêque d'Aoste, et des cousines très-aimables et très-jolies, mesdemoiselles Constantin, qui vivaient à la campagne de Bissy, chez le colonel. Il était alors épris de la plus jolie et de la plus intéressante de ces cousines; mais cette passion ne dura pas. Son cœur prit d'autres rêves. Mademoiselle Constantin vécut triste et mourut aveugle; elle avait perdu les yeux à trop pleurer l'inconstance de son cousin. L'imagination de Vignet n'était pas sûre; il ne fallait pas s'y fier. Il n'était fidèle qu'à ses caprices; mais ses caprices avaient, pendant qu'ils duraient, le sérieux et la mélancolie des grandes passions.

XXV

Vignet vint me chercher à l'auberge pour me conduire ensuite à Bissy. Il avait prévenu en ma faveur toute sa famille. Nous allâmes d'abord, lui et moi, visiter les bois et les eaux de la Laisse, dans cette autre vallée de Cachemire que Chambéry cache dans les replis de ses Alpes. Nous y portâmes nos songes indiens. De là nous descendîmes aux Charmettes, maison de madame de Warens, où Jean-Jacques Rousseau l'adora, en fut adoré, et mena avec elle la vie idéale de l'amour adolescent; puis en fut trompé, et l'abandonna lui-même. Il fut ingrat et devint un aventurier de gloire, un sophiste de sentiment, pour n'avoir pas su être fidèle à la nature et à l'amitié.

Nous n'étions pas si sévères alors dans nos jugements : la jeunesse et l'amour nous faisaient tout pardonner au talent. Nous passâmes une matinée entière à visiter la maison déserte des Charmettes et surtout le berceau de vignes au bout du jardin, où Jean-Jacques Rousseau fut enivré de tendresses.

XXVI

Le lendemain, Vignet me conduisit chez son tailleur, à Chambéry. J'y changeai mes habits de proscrit contre des vêtements plus décents de voyageur. A l'heure du dîner, il me mena, par des sentiers ombreux et pittoresques, à Bissy. C'est un village isolé, au penchant du mont du Chat et à l'extrémité du lac du Bourget, qui finit de ce côté en prairies et en marécages. Quelques champs cultivés de maïs et quelques bouquets de sapins descendent du mont du Chat jusqu'à la cour de la petite maison carrée où murmure éternellement une fontaine dont l'eau tombe dans un bassin circulaire. Les chevaux, les vaches s'y abreuvent ; les pigeons blancs et les hirondelles noires s'y disputent l'écume. Les fenêtres de la maison et la porte ouvrent, de ce côté, sur la cour qui regarde le mont du Chat ; du côté opposé, sur un petit jardin en terrasse qui finit par un pré planté de noyers énormes, l'arbre de Savoie, que la vigne enlace et d'où elle retombe en festons de toute la hauteur du tronc, comme pour s'accoutumer à l'olivier et à

l'oranger qu'elle va enlacer sur l'autre flanc des Alpes.

XXVII

En arrivant, Vignet appela son oncle le colonel. Celui-ci ouvrit la persienne de la salle à manger, au rez-de-chaussée sur la cour, et vint m'embrasser comme l'aîné de ses neveux. C'était un petit homme, d'une figure cordiale, gaie et sensible, qui portait encore un vestige d'habit bleu, sans épaulettes, mais dont la forme indiquait l'habitude militaire. Il me présenta par la main, d'abord à sa femme, personne que le colonel avait aimée tendrement dès sa jeunesse, comme sa cousine, avant la révolution ; qu'il avait été forcé de laisser ensuite à Chambéry pour aller, en 1798, combattre pour le roi de Piémont, et qu'il avait épousée un peu tard, en rentrant de l'émigration, sous le régime français. Elle avait l'embonpoint naissant de la femme longtemps privée de famille, une figure de bonté et de candeur heureuse, fruit de l'amour longtemps attendu, et un son de voix à la fois tendre et léger, qui disait par le ton même :

« Je suis heureuse, je n'attends rien du ciel maintenant que le bonheur des autres. »

Ses deux nièces Constantin étaient à table à côté d'elle. Je reconnus dans la figure de l'aînée la charmante personne que Vignet m'avait dépeinte : la grâce dans la langueur, caractère ordinaire des jeunes filles de Savoie. Tout le monde me reçut comme un frère. Je me sentis presque chez ma propre mère. Vignet qui avait déjà parlé de moi me fit valoir comme royaliste et comme poëte. Je n'acceptai que le premier éloge. Au dessert, ces connaissances d'une heure étaient déjà comme d'anciens amis. On me donna une chambre non loin de celle de mon camarade, d'où j'embrassais d'un regard la ravissante vallée de Nivolet, le village de Servolex, où le frère aîné de Vignet possédait une jolie maison des champs, et enfin, au bout de l'horizon, à gauche, le lac bleu du Bourget, où je devais connaître quelques années plus tard un amour plus pur et plus fidèle que celui de Jean-Jacques Rousseau.

Vignet, après le dîner, me nomma et m'expliqua tout l'horizon. Nous rentrâmes au coucher du soleil. On me raconta Waterloo et ce qui se passait en

France. La Savoie était encore indécise alors, mais elle sentait bien qu'elle allait redevenir piémontaise à la paix ; le colonel de Maistre était déjà désigné pour aller la conclure à Paris. La joie et l'espérance brillaient sur tous les visages. Je ne pouvais m'offenser de la juste satisfaction d'un pays qui allait rentrer dans son indépendance. L'évêque de Maistre, frère du colonel, vint le soir. Sa gaieté décente ajouta à celle de tout le monde. Il nous raconta des histoires qui assaisonnaient de rires aussi plaisants qu'innocents les souvenirs de son passé et de son amitié avec madame de Staël. Sa gaieté en contraste avec sa piété et son caractère nous récréa toute la soirée : le colonel, sa femme, ses jolies nièces, ne pouvaient se lasser de l'entendre. Il ne se tut que pour dire son bréviaire.

Ainsi s'écoula notre première journée ; les autres lui ressemblèrent. Quelques parents et quelques voisins vinrent féliciter le colonel et l'évêque de la restauration du roi de Sardaigne et de leur propre fortune. Les premières troupes piémontaises s'approchaient de Chambéry. Les nouvelles de France ne laissaient plus de doute sur le rétablissement des Bourbons. J'attendais un signe

de ma mère pour revenir la joindre à Milly. Cette seconde invasion avait, dans nos pays, été plus modérée encore que la première.

Tous nos jours étaient semblables à Bissy. Vignet me traitait en frère, le colonel de Maistre en fils, les nièces en cousin ; nous passions les journées à nous promener dans les pelouses, dans les bois de sapins, dans les sillons cultivés, dans les prairies qui se déroulaient entre le lac du Bourget et la vallée de Chambéry. A la nuit tombante, madame de Maistre et ses pieuses nièces s'acheminaient vers une petite chapelle rustique où le vieux curé de la Motte venait leur dire le chapelet. Nous y assistions, Vignet et moi, avec régularité et dévotion. L'exemple de cette adorable famille, le bonheur de rentrer bientôt dans mon pays près de mon père et de ma mère que je savais en sûreté à la campagne, me rendaient à moi-même les sentiments de mon enfance. Après la solitude de Narnier et l'hospitalité de Vincy, je n'avais jamais joui de pareilles délices.

Enfin ma mère m'écrivit que les recherches n'étaient plus à redouter et que je pouvais revenir à Mâcon pour rejoindre les gardes du corps rétablis. Je dis un joyeux adieu au colonel, à la société de

famille de cette maison qui ressemblait tant à la nôtre, et je montai dans la diligence de Savoie pour me rendre à Lyon, et de là à Mâcon. Voilà toute l'histoire de mon émigration. Elle ne consiste que dans trois hospitalités innocentes, où je fus traité comme un fils de la maison, sans manquer toutefois à mon pays. J'étais heureux de n'avoir failli ni au roi ni à la patrie.

XXVIII

Mon père, ma mère, mes sœurs me reçurent avec une tendresse vive et touchante. On me félicita d'avoir été si bien accueilli, quoique inconnu partout. Ma mère écrivit à madame de Vincy une lettre de remercîment.

Mon père voyait bien que ma naissance honnête, mais peu illustre, ne me donnait pas de chance pour un avancement dans la garde du roi, toute réservée aux fils d'anciens émigrés. Il me dit d'aller encore offrir mes services, mais de ne pas perdre ma jeunesse inutilement dans cette impasse et de me retirer après quelque temps avec mes camarades sans espoir comme moi.

Je me rendis à Paris. J'allai passer quelques jours à Beauvais. Huit jours après, je fus rappelé à Paris pour reprendre mon service. J'y revins et, mon service fini, je donnai ma démission, ainsi que la plupart de mes compagnons gardes du corps qui avaient trop de fortune pour tenir aux deux cents francs d'appointements, et trop de distinction de famille pour rester sans avenir dans la garde du roi.

Je revins peu de temps après à Mâcon.

FIN.

Corbeil, typ et stér. de Crété.